31
D
58041 7

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/traverslachaouaa00gras

I

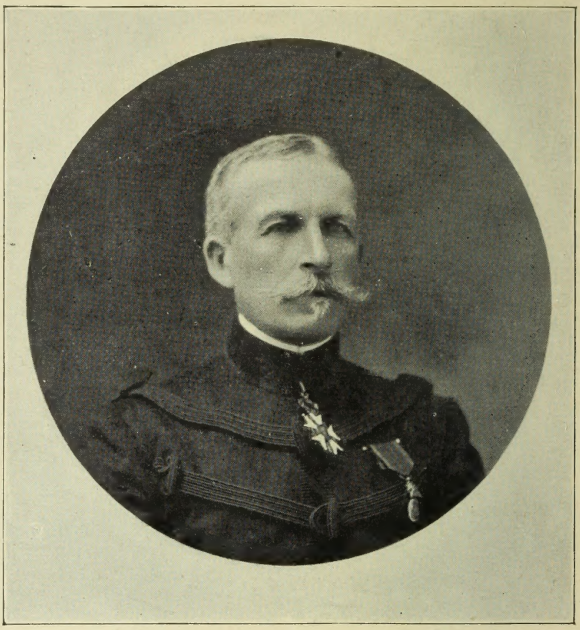
391

A TRAVERS
LA CHAOUÏA

AVEC

LE CORPS DE DÉBARQUEMENT
DE CASABLANCA
(1907-1908)

1



Cl. M. de Pujol. La Rochelle.

A Monsieur le Capitaine Grasset
en affectueux Souvenir du Maroc
Gal A. d'Amade
Orléans 11 Juin 1911.

CAPITAINE GRASSET
118e RÉGIMENT D'INFANTERIE

A TRAVERS LA CHAOUÏA

AVEC

LE CORPS DE DÉBARQUEMENT DE CASABLANCA

(1907-1908)

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 48 GRAVURES TIRÉES HORS TEXTE
ET DE DEUX CARTES EN NOIR

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1911

DT
324
G7

LIBRARY
MAY 24 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

795307

AU

GÉNÉRAL D'AMADE

Hommage respectueux.
Témoignage de reconnaissance
et de profond dévouement.

A TRAVERS LA CHAOUÏA

AVEC LE

CORPS DE DÉBARQUEMENT DE CASABLANCA

(1907-1908)

CHAPITRE PREMIER

L'INTERVENTION FRANÇAISE A CASABLANCA

Aperçu de la situation politique de la France au Maroc. — Massacre et pillage de Casablanca (juillet 1907). — Ses causes. — Une intrigue marocaine. — Arrivée du *Galilée*. — Débarquement de marins. — L'enseigne Ballande et le guet-apens de la Douane. — Bombardement de la ville. — Arrivée des forces navales et des troupes du général Drude. — Occupation de la ville. — Les camps.

L'INTERVENTION de nos troupes à Casablanca a été motivée par le drame survenu devant cette ville le 30 juillet 1907 et qui coûta la vie à plusieurs ouvriers de l'entreprise française chargée des travaux du port; mais ce pénible incident n'était que le dernier d'une série où certains de nos nationaux avaient eu à subir les effets du fanatisme et de l'hostilité des Marocains sans que fît le nécessaire pour les protéger un Gouvernement impuissant et peut-être complice.

Le drame du 30 juillet ne fut donc pas l'effet du

hasard, mais le résultat d'une évolution toute naturelle : l'Arabe, qu'il soit Marocain ou Algérien, a dans son cœur une haine profonde pour l'étranger, le « Roumi », en qui il voit l'ennemi de sa religion, de sa race. Si une influence quelconque, un événement vient attiser ou réveiller sa haine, il attaque alors, sans souci des conséquences qui peuvent en résulter; c'est ce qui advint à Casablanca. Mais pour se rendre compte de la portée de cette attaque, il convient de rappeler en quelques mots quelle était la situation de la France vis-à-vis du Maroc, le jour où le choc sanglant se produisit.

A la suite des nombreux délits ou des crimes commis depuis plusieurs années à l'égard de Français sur le territoire marocain, le Maghzen, pour répondre aux demandes multipliées de répression ou de réparation, avait signé avec la France les accords de 1901 et 1902. S'appuyant sur ces accords, la France avait conclu en avril 1904 avec l'Angleterre, et en octobre de la même année avec l'Espagne, deux conventions qui permettaient d'espérer une solution conforme à nos légitimes intérêts. Ces deux puissances, les seules, semblait-il, qui auraient pu nous faire de l'opposition, reconnaissaient la prédominance de nos droits, due à notre situation en Afrique, en particulier à la proximité de l'Algérie. Le Maghzen lui-même paraissait se prêter à notre collaboration.

En janvier 1905, la mission française, ayant à sa tête M. Saint-René Taillandier, ministre de France, s'était rendue à Fez, avec un programme qui n'était autre que celui que la France poursuivait depuis 1901 dans l'intérêt de toutes les puissances en relations commerciales avec le Maroc, et qui comprenait, entre autres réformes, le rétablissement de l'ordre par l'organisation de l'armée; l'assainissement de la situation monétaire par la création d'une banque; l'aménagement de certains ports, etc.

Sur ces entrefaites, le Gouvernement allemand fit parvenir à la connaissance du Gouvernement français qu'il ne se trouvait en rien lié, relativement au Maroc, par les accords franco-anglais et franco-espagnol, qu'il prétendait ignorer. La presse allemande s'empara de l'affaire; l'empereur d'Allemagne se rendit à Tanger (31 mars 1905), pour proclamer que le Sultan est un « souverain indépendant ». Le conflit était virtuellement ouvert! La conversation cependant continua entre la France et l'Allemagne; elle menaçait de s'éterniser ou plutôt de se terminer par un éclat, lorsque le Sultan eut l'inspiration d'inviter les puissances signataires de la convention de Madrid de 1880 à une Conférence, pour y délibérer sur les réformes projetées par S. M. Chérifienne, réformes qui seraient à introduire au Maroc, ainsi que sur les moyens nécessaires pour les accomplir.

Le Gouvernement allemand accepta d'emblée le principe de cette Conférence et le Gouvernement français s'y rallia le 8 juillet. La Conférence d'Algésiras a fait assez de bruit pour que l'écho en soit resté dans toutes les mémoires. Rappelons que les négociations de nos délégués et l'appui de solides alliances y sauvegardèrent nos intérêts économiques et nos créances. L'Europe, entre autres stipulations, donnait à la France : 1° le mandat de surveiller les recettes des douanes marocaines, dont 60 pour 100 devaient gager un emprunt consenti par les capitalistes français ; 2° celui d'assurer, concurremment avec l'Espagne, la sécurité autour des ports marocains ouverts.

C'est à Casablanca que le premier détachement de police devait être installé. Jamais la France n'eut cependant sur Casablanca des visées plus directes que sur les autres ports du Maroc occidental. Sa pénétration au Maroc semblait même devoir se faire sur un tout autre point, par la commune frontière algérienne, et des essais de pénétration par la mer, aussi bien des Français que des Portugais, avaient subi autrefois de sanglants échecs. Par contre, notre influence s'avançant peu à peu par l'ouest de la province d'Oran, un chemin direct devait nous mener à Fez et Mekinez, par Oudjda et Taza, en franchissant la Moulouya; une voie ferrée, dès longtemps amorcée, montrait cette route de laquelle

PANORAMA DE CASABLANCA. VUE PRISE PAR LE BALLON A 300 MÈTRES DE HAUTEUR EN JANVIER 1908.

le respect du traité d'Isly semblait écarter les compétitions européennes. Des marchés-frontières réunissaient Algériens et Marocains, cependant que les rails, déjà poussés à Aïn-Sefra en 1881, atteignaient Djenien-Bou-Resg, puis Colomb-Béchar, et que Figuig, Igli, Beni-Abbès devenaient les points d'appui de notre police mobile. Mais, sans bruit, la diplomatie ouvrait peu à peu les débouchés marocains du littoral atlantique et il nous fallut bien, sous peine de nous voir distancés sur ce point, y transporter nos efforts.

La Conférence d'Algésiras nous en donnait le droit; nos intérêts, nos moyens d'action, notre expérience des choses et des gens de l'Islam, qualifiaient notre nation plus que toute autre pour tenter l'entreprise; mais cette Conférence eut l'inconvénient grave de faire voir aux Marocains que l'Europe n'était pas très fortement unie dans la lutte dont leur pays était l'enjeu; elle leur fit croire notamment que l'Allemagne désapprouvait notre intervention et qu'ils auraient en elle une alliée toujours prête à l'empêcher.

Pour les amener à résipiscence, il fallut plusieurs preuves de notre fermeté. Devant l'impéritie et l'inertie du Maghzen, devant son refus persistant d'exécuter les accords, de protéger nos nationaux assassinés ou molestés sous les yeux de ses agents (attaque de la mission hydrographique du lieute-

nant de vaisseau Dyé, assassinat de M. Charbonnier à Tanger, agression contre M. Lassallas à Marrakech, M. Sonin à Oudjda, M. de Gironcourt à Fez en 1906), le Gouvernement français ne pouvait, en effet, sans faire aveu de faiblesse, renoncer à sa politique et au respect de ses droits.

Une démonstration navale fut faite devant Tanger (novembre 1906) avec l'assentiment des puissances signataires de l'acte d'Algésiras et plus tard, après l'assassinat du Dr Mauchamp à Marrakech (19 mars 1907) sur le refus du Maghzen de rechercher et punir les coupables, Oudjda fut occupée sans coup férir par une colonne imposante de façon à prévenir toute possibilité de résistance. L'occupation d'Oudjda par voie de représailles convainquit enfin le Maghzen que nous savions nous faire respecter et il promit de donner satisfaction à toutes les demandes que nous avions formulées ; mais il perdait ses illusions trop tard. L'insubordination de ses sujets était trop grande ; il ne put l'enrayer ; et le 30 juillet 1907 devait avoir lieu le massacre de Casablanca autorisé tacitement par un pacha incapable et de mauvaise volonté, dont les Européens avaient demandé à plusieurs reprises le déplacement.

Casablanca est le port le plus important de la côte ouest du Maroc et sa population était évaluée, en 1907, à 30 000 habitants, dont 1 000 Européens et

6 000 Juifs. La population musulmane est essentiellement bédouine; l'élément arabe lettré, poli, élégant, n'y est guère représenté que par quelques fonctionnaires et quelques commerçants originaires de Fez, Tanger, Tetouan ou Rabat. Le gros de la population est recruté parmi les tribus voisines, les Mediouna, les Zenata, les Oulad Harriz. Les plus sédentaires forment les artisans et les boutiquiers; les autres constituent une population flottante de manœuvres, d'ouvriers et de chameliers dont les éléments sont restés en contact intime et permanent avec les tribus; ce qui explique la facilité avec laquelle les émissaires de toutes ces agglomérations turbulentes ont pu réussir à les exciter contre les étrangers.

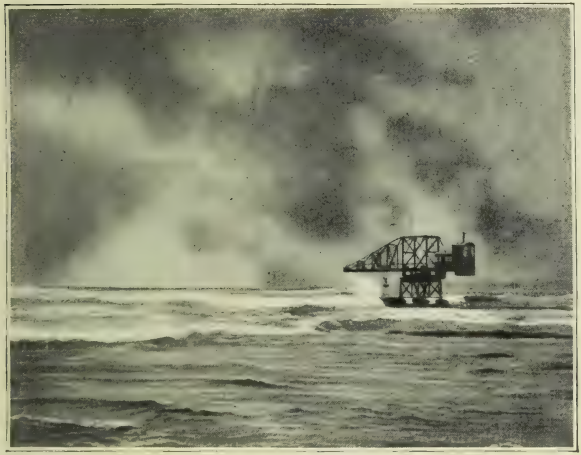
La prospérité de Casablanca (Dar el-Beida, en arabe) lui vient de sa rade, d'ailleurs mal abritée, car elle est entièrement exposée aux vents du Nord et du Nord-Ouest, mais assez profonde pour recevoir les grands navires à un mille ou un mille et demi (2 à 3 kilomètres) de la côte. L'embarquement et le débarquement des voyageurs et des marchandises s'opèrent à l'aide de barcasses d'un faible tirant d'eau, pouvant pénétrer dans une petite anse, creusée par les vagues dans la bordure rocheuse de la côte : c'est le port proprement dit. Toutefois par les gros temps, surtout en hiver, les mouvements se trouvent souvent interrompus par la pré-

sence d'une barre énorme qui se forme à un mille de la côte sous l'action du vent et qui empêche absolument toute communication, mais rarement pendant plus de trois à quatre jours consécutifs, alors qu'à Larache, à Rabat et à Safi cette situation dure des semaines et quelquefois même des mois entiers.

La ville est entourée de hautes murailles blanches, flanquées de grosses tours carrées et percées de quatre portes : Bab es-Souk, Bab Marrakech, Bab Rhea, Bab el-Mersa. Cette dernière fait communiquer le port avec la Douane et c'est sous sa voûte que se déroula le drame du 5 août 1907. Quelques-unes des tours de défense et deux bastions faisant face à la mer étaient armés de vieilles pièces d'artillerie servant à saluer l'arrivée d'une lettre chérifienne ou d'un vaisseau de guerre européen, mais ne pouvant plus en imposer aux tribus voisines. Casablanca se compose de trois parties : la Medina, où habitent les Européens et où se trouve le commerce ; le Mellah, quartier juif, et enfin le Tnaquer, habité surtout par l'indigène. En dehors des murs de la ville, du côté de Bab Marrakech, existe tout un amas de huttes, de tentes abritant la population nègre.

Comment Casablanca devint-elle le foyer de l'insurrection? D'une manière très naturelle. Aux causes d'ordre général dont nous avons parlé plus

VILLAGE NÈGRE EN DEHORS DES MURS PRÈS DE LA PORTE DE MARRAKECH DÉTRUIT PAR LE BOMBARDEMENT (v. page 23).



PAR LE MAUVAIS TEMPS, UNE BARRE ÉNORME FERME LE PORT DE CASABLANCA.

haut, et qui maintenaient en effervescence continuelle tous les indigènes, vinrent s'ajouter des causes locales, qui précipitèrent les événements. Les tribus Chaouïa voisines de Casablanca, qui ne reconnaissaient que nominalement l'autorité du Maghzen, s'émurent des réformes que le sultan Abd el-Aziz voulut introduire dans la douane des ports conformément à l'accord de 1904. Convenablement travaillées par des caïds intéressés, elles ne tardèrent pas à élever de vives protestations au sujet de l'emploi de fonctionnaires français pour le contrôle de la douane, réforme qui allait faire disparaître une source de bénéfices clandestins, soit pour les fonctionnaires marocains, soit pour les commerçants peu scrupuleux qui voyaient dans la corruption un des moyens les plus efficaces du gouvernement du Maghzen.

Les travaux du port de Casablanca étaient également l'objet de leurs inquiétudes. En 1906, une société française, la maison Schneider du Creusot, obtint la concession de ce port. Les travaux commencèrent en mars 1907 et des Européens de diverses nationalités, particulièrement des Français et des Espagnols, y furent employés. Pour faciliter la construction de la jetée et le transport des matériaux et blocs de pierre, il fallut établir un petit chemin de fer à voie étroite qui, longeant la mer, allait aboutir à une carrière située

à 1 500 mètres de la ville entre le cimetière arabe de Sidi Belyoute et l'Aine Mahzi. Ce chemin de fer troubla la quiétude musulmane et réveilla le fanatisme des Chaouïa. Pour eux, cette voie étroite, construite en apparence afin de faciliter les travaux du port, était l'amorce d'un grand chemin de fer de pénétration destiné à violer un jour les mystères du Mag'rib.

Une intrigue marocaine devait mettre le feu aux poudres. El Hadj Hammou, caïd des Oulad Harriz, fils de l'ancien gouverneur de Dar el-Beïda, était irrité de ne pas avoir succédé à son père et d'avoir été remplacé par Si Bou Beker ben Bouzid. Il conçut le projet de créer, avec l'aide des tribus, des troubles graves dirigés surtout contre les étrangers, de façon à mettre en relief l'incapacité de son rival et d'indisposer contre lui le Sultan, embarrassé d'une complication nouvelle. Une seule autorité, celle de Mouley el-Amine, oncle du Sultan, commandant la mehalla de Casablanca, aurait pu s'interposer entre lui et son rival; mais que pouvait ce vieillard de soixante-dix ans, sans ressources et facile à convaincre, contre le fils d'El Hadj Hammou, actif, ambitieux et jouissant d'une grande fortune? Bou Beker, du reste, soit par calcul, soit par indifférence, parut seconder les projets de son rival; il ne sut ou ne voulut pas résister aux injonctions des tribus qui, travaillées

par El Hadj Hammou, allaient bientôt se jeter sur Casablanca, objet continuel de leurs convoitises.

Les Chaouïa, en effet, révoltés contre le Maghzen, riches des sommes considérables qu'ils auraient dû lui payer comme impôt, avaient accru rapidement leur puissance militaire par l'achat de chevaux, de munitions et de fusils à tir rapide. Très mal disposés envers les chrétiens, ils considéraient bientôt les Français comme leurs ennemis particuliers, surtout lorsqu'ils virent le commencement des travaux du port et l'établissement d'un poste de télégraphie sans fil. Aiguisés par les prédications du sorcier Ma el-Aïnine, excités par les appels pressants d'El Hadj Hammou, fiers de leur force et de leur indépendance, cavaliers brillants et infatigables, tireurs habiles, ils brûlaient du désir de piller la ville et de chasser les Européens.

Le 28 juillet 1907, une délégation des tribus se présenta devant le pacha Sidi Bou Beker et lui demanda la suppression des contrôleurs français de la douane, l'arrêt immédiat des travaux du port et la destruction du chemin de fer. Embarrassé, Sidi Bou Becker répondit que les travaux avaient été ordonnés par le Sultan et il demanda à réfléchir jusqu'au lendemain, promettant de réunir dans la journée les notables de la ville et d'étudier avec eux la situation. Les indigènes, déçus et furieux, résolurent d'envahir la ville, de la purger de toute puis-

sance européenne et de piller le quartier juif, ce Mellah qu'ils considéraient comme une proie susceptible de leur fournir toutes les compensations à leurs déboires.

Le 30 juillet, la délégation manqua le rendez-vous du Pacha. Le drame s'annonçait. L'agitation naît dans la ville ; des groupes se forment, on discute ; un crieur public qui se dit marabout, escorté d'un nègre à cheval, parcourt la ville, prêchant la guerre sainte et vomissant l'anathème contre les chrétiens. Un jeune Portugais, témoin du fait, s'étant permis au passage du marabout de hausser les épaules, le nègre à cheval lui assène un coup de hachette, qui, contre toute attente, ne le blesse que peu grièvement.

Le Consul de Portugal, informé, se rend aussitôt chez le Consul d'Angleterre, doyen du Corps consulaire en l'absence de notre Consul, M. Malpertuis, en congé en France. Le Consul d'Angleterre réunit aussitôt tous ses collègues et une réclamation collective, avec une demande d'audience, est adressée d'urgence à Sidi Bou Beker. L'entrevue est fixée à deux heures. Peut-être dénouera-t-elle la situation ? Malheureusement les événements vont se précipiter et le sang va couler.

Des Marocains de la ville, des indigènes en contact journalier avec les Européens, se promenaient dans les carrières d'où les pierres de la jetée étaient ex-

LE GOUM ALGÉRIEN QUI FAISAIT SURTOUT SERVICE D'ÉCLAIREURS ÉTAIT COMPOSÉ DE VOLONTAIRES MONTÉS A LEURS FRAIS ET SON EFFECTIF ÉTAIT DE 150 HOMMES (v. page 41).

L'ONCLE DU SULTAN, MOULEY EL AMINE, VIENT AU CAMP RENDRE VISITE AU GÉNÉRAL DRUDE.

traites. Tout à coup, on les vit accumuler sur les rails de gros blocs de pierres pour empêcher la locomotive et le train de gagner le port. Un ouvrier européen s'approcha des indigènes et leur reprocha leur attitude. Menacé par eux, il prit la fuite; poursuivi, il fut assommé à coups de pierres. A ce moment, le train descendait vers le port et, devant l'amas de pierres disposées sur la voie, le mécanicien fut obligé d'arrêter sa machine. Immédiatement entouré par la foule menaçante, il succomba sous une grêle de pierres et de coups de poignard. Dans le train se trouvaient quelques ouvriers et contremaîtres qui tentèrent de fuir voyant le sort qui leur était réservé; rejoints aussitôt, ils succombèrent les uns après les autres sous la fureur exaspérée des Marocains ivres de sang. Trois Français, trois Espagnols, trois Italiens tombèrent ainsi victimes du fanatisme musulman. Quand la tuerie fut achevée, quand les corps ne formèrent plus qu'un amas de loques et de bouillie sanglantes, la fureur de ces brutes se tourna contre la machine et le matériel. Tout fut rapidement détruit et un bûcher fut allumé sous la carcasse métallique qui résistait à tous les efforts.

Le Dr Merle, médecin attaché au Consulat français, avait, du haut de sa terrasse, assisté aux terribles scènes de la plage et, impuissant, avait dépêché un envoyé au Corps consulaire, réuni chez le Pacha.

A la véhémente apostrophe des Consuls, Sidi Bou Beker répondit qu'il était sans moyen, n'ayant pas de cartouches à distribuer à ses soldats; cependant, devant l'énergique attitude du vice-consul de France, il promit non seulement d'armer ses hommes, mais aussi de les envoyer le long de la voie ferrée pour arrêter l'élan sauvage des fanatiques et ramener les corps des malheureuses victimes.

Accompagné de quatorze Français sans armes et escorté de dix soldats du Maghzen, le Dr Merle se rendit alors sur la plage pour faire les constatations et pour veiller au transport des corps. Le spectacle qui s'offrit à leur vue provoqua de leur part un geste d'indignation. Les soldats du Maghzen le prenant pour eux couchent en joue la petite troupe de Français pendant que la populace s'armait de pierres. Heureusement les Français, maîtres d'eux-mêmes, demeurent impassibles, reculent prudemment et, sous une grêle de projectiles, viennent se réfugier au Consulat français.

Pendant que se succédaient ces événements, la rumeur croissait dans la ville. Par les portes de Marrakech et de Bab es-Souk, les gens des tribus qui entouraient la ville et que nulle autorité ne bridait, ne cessaient de s'y jeter, faisaient prisonnier le Pacha et semaient partout la terreur. Les Européens, de leur côté, inquiets des suites du drame, se réfugiaient dans leurs consulats, tandis

qu'une troupe de forcenés se jetait dans le Mellah et molestait les Juifs. Tout l'après-midi, les femmes arabes sur les terrasses poussèrent des you-you joyeux, acclamant le départ des chrétiens.

En rade se trouvait le *Mogador* en partance le soir même. Le chargé d'affaires du Consulat pria le Dr Merle d'y monter et de se rendre à Tanger afin d'exposer les événements au Ministre de France; puis, grâce à ses vives insistances, il obtint du Pacha une garde d'Askris pour le Consulat. Mais devant la sympathie très nette des Askris pour les émeutiers, le personnel du Consulat fut armé et le poste retiré.

Cette mesure n'était pas faite pour rassurer les esprits : dans la ville, la situation était toujours menaçante. Aussi la colonie française demanda-t-elle à se réfugier sur un bâtiment qui croisait au large? Sur les instances du Consulat de France, appuyé par le Consul d'Angleterre, le Pacha consentit à fournir une escorte pour accompagner au port la colonie française.

L'embarquement s'opéra sans graves incidents à bord d'un cargo-boat anglais. C'est alors que l'oncle du Sultan, Mouley el-Amine, commandant la mehalla chargée de rétablir l'ordre dans la région, fortement impressionné par des événements qui mettaient en cause la responsabilité du Maghzen, tenta d'intervenir pour calmer les esprits. Il

demanda au consul de France l'autorisation de prendre le commandement des troupes dans l'intérieur de la ville et l'informa de son intention de destituer le Pacha et de le remplacer par le caïd des Oulad Harriz, el Hadj Hammou, en attendant les ordres du Sultan. Cette proposition fut acceptée par le Corps consulaire.

Le 31 juillet, le Ministre de France à Tanger, informé des événements par l'arrivée du Dr Merle, avait télégraphié à Paris et donné l'ordre au croiseur *Galilée*, commandant Ollivier, qui se trouvait sur rade, d'appareiller pour Casablanca. C'est le lendemain 1er août que le *Galilée* arriva en vue du port; il se mit aussitôt en communication avec le Consulat qui décida d'assurer la protection de la colonie européenne à l'aide de postes de matelots. Toutefois leur débarquement ne devait avoir lieu qu'après entente avec le Corps consulaire et au signal donné par la vigie du Consulat français.

Mais l'autorisation du Corps consulaire ne vint pas, les Consuls estimant à l'unanimité que si les troupes françaises débarquaient en ce moment en nombre insuffisant, ce serait le signal d'un massacre général des Européens. Le Pacha reçut toutefois l'ordre de débarrasser sans délai le chemin qui mène des Consulats à la Marine des gens armés des tribus qui l'occupaient depuis deux jours et il était en même temps avisé qu'à la moindre alerte

mettant en danger réel la vie de nos concitoyens, le *Galilée* recevrait l'ordre de bombarder la ville. Ces décisions, approuvées par tout le Corps consulaire, étaient conformes à celles données par le Ministre de France à Tanger, qui estimait que le croiseur ne pouvait opérer un débarquement avec ses seules forces. Elles produisirent une impression salutaire sur les autorités marocaines et le soir même le Pacha prenait ses dispositions pour purger la ville des gens des tribus. Du 2 au 4 août, une accalmie se produisit, le calme et l'ordre se rétablirent dans la ville : Mouley el-Amine se substituant à Sidi Bou Beker priva les tribus de leur docile instrument, plaça des postes dans les rues et épura la ville. Les Européens commencent à respirer : ils sortent et évitent les rassemblements, mais la vie est pleine d'incertitude et d'émotion. Ne sont-ils pas à la merci d'un événement?

Alors, sur la demande du vice-consul de France, rentré de congé le 2 août, le commandant Ollivier fait débarquer en secret dix matelots du *Galilée* commandés par l'enseigne Cosme pour assurer la garde du Consulat; les armes et les munitions emballées dans des caisses portant l'étiquette « conserves » sont également amenées à terre. Cette protection était illusoire sans doute, mais elle affermissait la confiance de toute la colonie française, tandis que le *Galilée*, immobile sur rade,

attendait avec impatience le moment d'agir, ne demandant qu'à se couvrir de gloire avant l'arrivée des forces navales. Mais, d'accord avec l'autorité française, il avait à assurer la sécurité de nos nationaux et non à exercer la répression ; or cette sécurité était assurée et garantie par Mouley el-Amine, de qui le Consulat affirmait la bonne foi. Pourquoi alors vouloir agir, vouloir débarquer malgré les instructions formelles du Ministre de France à Tanger, malgré la décision prise par le Corps consulaire ? Le vice-consul de France employa toute son énergie et toute son autorité pour obtenir du *Galilée* que les engagements pris ne fussent pas violés sans raison ; mais les événements devaient être plus forts que sa prudence...

Dans la nuit du 4 août, vers onze heures, le Consulat reçut inopinément du commandant Ollivier la dépêche suivante : « Au lever du jour, une escadre mouillera devant Casablanca et des forces imposantes débarqueront aussitôt. Il est urgent de prévenir Mouley el-Amine qu'au premier coup de feu tiré, la ville sera bombardée. »

Le *Du Chayla*, envoyé pour prêter appui au *Galilée*, se trouvait à ce moment à hauteur du cap Spartel ; par la télégraphie sans fil il était entré en communication avec le *Galilée* et lui avait adressé une dépêche qui fut transmise inexactement ou incomplètement au Consulat vers onze heures du

soir. En effet, il est avéré que le *Galilée* fut informé que le *Du Chayla* ne formait qu'une extrême pointe et qu'une escadre sérieuse, apportant des forces imposantes, le suivrait à 24 ou 48 heures.

Le *Galilée* força donc en quelque sorte la main au Consul. Le débarquement étant ainsi décidé, le Consul de France en avisa officiellement ses collègues étrangers et Mouley el-Amine; ce dernier fut invité en outre à laisser ouverte la porte de la Marine et à veiller à ce que tout se passât dans l'ordre le plus parfait, qu'aucune goutte de sang ne fût versée, s'il ne voulait pas voir bombarder la ville. Mouley el-Amine répondit aussitôt que les portes seraient ouvertes et que personne ne s'opposerait à l'entrée des marins français dans Casablanca. Au Consulat, tout le monde veille, tout le monde, dès l'aurore du 5 août, guette du haut du mirador l'arrivée des renforts; mais rien n'apparaît à l'horizon! Soudain, comme cinq heures du matin sonnent, se détachent du *Galilée* trois canots portant soixante-dix matelots sous les ordres de l'enseigne Ballande. Le débarquement s'effectue lentement à cause de la marée basse et tout paraît aller bien. L'enseigne Ballande prend la tête du détachement guidé par l'interprète du Consulat et se dirige vers la porte de la Marine. Au moment où la petite troupe de marins arrive, cette porte est subitement fermée par les Marocains; mais l'en-

seigne, qui a vu les deux panneaux de la porte sur le point de se rejoindre, donne un vigoureux coup d'épaules, repousse la porte et assure à ses hommes l'entrée de la ville. En même temps, une salve part d'un groupe de soldats marocains de garde à la porte, et l'enseigne Ballande reçoit une balle dans la main.

Les marins, furieux, s'élancèrent, baïonnette au canon, franchirent la porte qui avait cédé et, sous une grêle de balles, se dirigèrent par des rues étroites vers le Consulat de France, situé à 250 mètres de là, renversant tout sur leur passage. Quelles angoisses au Consulat lorsqu'on entendit la fusillade et les clameurs de la populace ! Comme il avait été convenu avec le *Galilée* en cas d'incident, le signal du bombardement fut donné. Et au moment où le détachement français atteignait le Consulat et s'y retranchait, les canons du croiseur commençaient à tirer, tandis que les coups de feu partaient de toutes les terrasses, menaçant les Consulats. Le bombardement couvre alors la ville tout entière de fer et de feu ! La kasbah, où se trouvent d'antiques canons, reçoit quelques obus, des maisons sont éventrées et l'incendie s'allume aux quatre coins de la ville. Au bruit du canon, les tribus qui se tenaient à proximité de la ville s'approchent et font tous leurs efforts pour y pénétrer malgré le feu que le *Galilée* dirige activement sur les groupes en formation.

BATTERIE INSTALLÉE DANS UNE KASBAH PRÈS DU PORT DE CASABLANCA. ELLE ESSAYA DE RÉPONDRE AU FEU DU « GALILÉE ».

LA PORTE DE BAB ES-SOUK. A GAUCHE UNE BRÈCHE D'OBUS DE LA MARINE LAISSE APERCEVOIR LES MAISONS DU MELLAH, QUARTIER JUIF.

La fusillade durait depuis trois heures, quand un parlementaire marocain se présenta au Consulat de France, porteur d'une lettre du Consul d'Angleterre, avisant le Consul de France que Mouley el-Amine le priait d'intervenir auprès de lui et le suppliait de faire cesser le feu dirigé sur la ville. Le conflit, disait l'oncle du Sultan, avait été provoqué par les hommes de garde à la Douane ; la populace était maîtresse de la ville, et il ajoutait qu'il s'en remettait aux Français du soin de rétablir la sécurité.

Pendant ces pourparlers, le croiseur *Du Chayla*, tenu au courant des événements par la télégraphie sans fil du *Galilée*, arriva sur rade et ouvrit immédiatement le feu avec des obus à mélinite sur une batterie du port qui venait de tirer et sur les cavaliers des tribus qui gagnaient la ville. Le consul de France déclara alors à Mouley el-Amine qu'il ne prendrait une décision qu'après le débarquement des renforts amenés par le *Du Chayla*.

A midi la compagnie de débarquement de ce croiseur, ayant à sa tête le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars et accompagnée du commandant Mangin, chef de la police franco-espagnole, reçut l'ordre de gagner le Consulat de France. Le débarquement se fit sur les rochers de la plage de Sidi Belyoute, sous la protection des canons des croiseurs et des pièces de 37 des embarcations ; les matelots pénétrèrent en ville par les fenêtres du

Consulat du Portugal, tandis que du haut des terrasses du Consulat de France, les marins du *Galilée* les protégeaient de leurs feux. Vers trois heures, arriva la canonnière espagnole *Alvaro de Bazan*, qui débarqua par le même chemin un détachement de trente marins pour occuper le Consulat d'Espagne. Enfin, dans la soirée le croiseur *Forbin*, arrivant des Açores, mouillait sur rade, salué par les acclamations de la colonie européenne réfugiée à bord d'un vapeur anglais.

Ce secours inattendu, dû à la Télégraphie sans fil, émerveillait ces malheureux qui voyaient surgir de l'horizon un secours sur lequel on ne comptait pas.

Ce croiseur, en effet, rappelé des Açores par un câblogramme du ministre de la Marine à la suite des événements du 30 juillet, se trouvait à 160 milles de Tanger quand il apprit par la T. S. F. le débarquement du *Galilée* et le bombardement de Casablanca.

Le 6 août, au matin, la Compagnie de débarquement composée de 45 hommes, sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Berry, fut mise à terre et, sous le feu de mousqueterie des Marocains, escalada crânement le mur du consulat de Portugal pour rejoindre ensuite au consulat de France les détachements du *Galilée* et du *Du Chayla*.

Le commandant Mangin organisa la défense de la ville et, à l'aide de détachements de marins des

croiseurs, assura la garde des Consulats. La ville étant aux mains des pillards, toute la journée on tira; le *Galilée*, le *Du Chayla*, le *Forbin* ne cessèrent d'inonder de leurs obus les abords de la ville où se trouvaient concentrées les forces des tribus, et les flammes achevèrent bientôt dans l'intérieur des murs l'œuvre des obus et des pillards[1]. Mouley el-Amine, lui-même, que ni sa parenté, ni son rang ne protégeait, demanda des armes pour sa propre défense.

Un drame sanglant se déroulait dans les profondeurs de la ville livrées à des hordes de bandits que la haine de l'étranger, attisée par des meneurs, l'appât d'une cité riche et un immense désir de butin avaient jetés contre ses murs. Pendant deux jours, la ville fut dévastée, brûlée, mise à sac, les habitants tués ou emmenés prisonniers; les gens des tribus s'étaient rués sur la ville, entreprenant le pillage en règle, rue par rue, maison par maison, sans distinguer les Juifs et les Arabes des Européens; une atmosphère de sang et de mort planait sur la ville et l'incendie complétait l'œuvre de destruction; les deux tiers de la ville furent détruits. Le 7 août, Casablanca était vide de tous ses habitants; il ne restait plus rien à voler, à violer, à tuer. La fureur de ces brutes se tourna

1. Au bout de trente-six heures d'alertes et de veilles continuelles, les soutes de chacun des croiseurs s'étaient vidées de plus de 600 coups de canons de 14 centimètres et de 47 millimètres.

alors contre les Européens, les Consulats furent attaqués et ne purent être dégagés qu'au prix d'énergiques et vigoureuses sorties de nos marins.

Telle était la situation le 7 août au matin, lorsque parut à l'horizon l'escadre qui amenait les troupes envoyées d'Algérie. En effet, dès les premières nouvelles, le Gouvernement français s'était empressé de prendre les mesures que nécessitaient d'aussi graves événements. Des ordres étaient donnés pour l'envoi à Casablanca de forces navales et terrestres. Les forces navales, sous le commandement de l'amiral Philibert, devaient comprendre : quatre croiseurs cuirassés, la *Gloire,* le *Gueydon*, le *Dupetit-Thouars,* le *Condé* s'ajoutant aux trois croiseurs le *Galilée*, le *Du Chayla* et le *Forbin*. Les forces terrestres devaient se composer d'une brigade d'environ 2 000 hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie du 19e corps d'armée, placée sous les ordres du général Drude et comprenant 1 bataillon du 1er tirailleurs algériens, 1 bataillon du 2e tirailleurs algériens, 1 escadron du 1er spahis, 1 batterie de montagne du contingent algérien, 2 sections de mitrailleuses.

Toutes ces dispositions étaient prises d'accord avec le Gouvernement espagnol, qui décidait d'envoyer également des navires de guerre et des troupes pour coopérer avec les troupes françaises au maintien de l'ordre et au châtiment des cou-

TOUT A ÉTÉ DÉTRUIT, LES COFFRES-FORTS MÊME N'ONT PU ÉCHAPPER AUX PILLARDS.

LA GRANDE RUE DE LA VILLE, ACTUELLEMENT RUE DU COMMANDANT-PROVOT.

pables. Les puissances signataires de l'acte d'Algésiras, mises au courant des faits, avaient approuvé les mesures de répression prises par la France et l'Espagne, chargées conjointement par l'acte d'Algésiras de l'organisation de la police à Casablanca.

Le général Drude, qui venait de recevoir le commandement de l'expédition, était, depuis quelques semaines, à la tête de l'une des brigades de la division d'Alger. Il avait l'expérience des expéditions coloniales, ayant fait successivement celles du Tonkin, du Dahomey et de Chine comme officier des tirailleurs algériens. Il avait commandé à Blida le 1er régiment de cette troupe d'Afrique et c'est en cette qualité qu'il avait récemment été promu brigadier.

A une heure de l'après-midi, sous la protection des canons des croiseurs, le débarquement s'opéra sans incident sur la plage de Sidi Belyoute; à partir de ce moment, la colonie européenne cessa de craindre pour sa sécurité. Le général Drude prit aussitôt possession de la ville, fit occuper toutes les portes et chasser les pillards que la vue des troupes n'avait pas fait fuir. De ce jour, Casablanca la blanche ne fut plus habitée que par la mort.

Les troupes françaises établirent leur bivouac au sud de la ville et à 400 mètres des murs, à cheval sur la route de Marrakech; un bataillon d'infanterie

à gauche entre l'oued Bou Skoura, la route de Marrakech et la route de Mediouna, forme le camp n° 2; un bataillon et la cavalerie entre la route de Marrakech et le fondouk du Barbier, forme le camp n° 1, face au sud-ouest. L'artillerie est répartie dans les deux camps. Les sections de mitrailleuses sont l'une sur la terrasse du fondouk du Barbier, une deuxième dans le camp n° 2 et une troisième sur la terrasse d'une ferme arabe entre les deux camps. Après le combat du 18 août, une compagnie fut détachée pour occuper défensivement le cimetière de Sidi Belyoute et surveiller la piste de Rabat; ce fut le point d'appui de gauche séparé des camps par de nombreux jardins. Le 20 août le camp n° 1 fut renforcé par un bataillon du 1er étranger.

Le 24 août arrivèrent le goum algérien et un deuxième bataillon du 2e tirailleurs, celui-ci s'installa : deux compagnies en arrière du camp n° 1 face au nord-ouest et face aux jardins; les deux autres compagnies et la section de mitrailleuses dans une ferme à 800 mètres au nord-ouest du camp n° 1, sur la piste d'Azemmour. Ce fut le point d'appui de droite. En arrière et à droite, à 400 mètres des murs de la ville, était le camp espagnol qui ne fut occupé que fin août. Les deux bataillons du 2e étranger, qui arrivèrent le 1er septembre, campèrent entre le fondouk du Barbier et le point d'appui de droite et formèrent le camp n° 3. Les différents services,

postes aux armées, trésor, intendance, vivres, fourrages, s'établirent près de la porte Bab es-Souk dans de vastes fondouks.

Une ambulance fut installée dans un fondouk, près du camp n° 2; une autre, à l'intérieur de la ville, dans la maison d'un ancien gouverneur, près du Consulat d'Allemagne; et l'hôpital de campagne n° 1 au milieu du Tnaquer, entre la porte Marrakech et Sour Djedid. Le terrain fut assaini et de vastes tentes-baraques abritèrent bientôt nos malades et nos blessés. En rade, le *Vinh-Long* servait en outre de vaisseau-hôpital; il pouvait hospitaliser deux cents hommes. Sur le mirador d'une propriété européenne située au nord du camp n° 2, fut installé d'abord un poste de télégraphie optique pour communiquer avec le vaisseau-amiral, puis plus tard un poste de T. S. F. Enfin le quartier général s'installa dans le camp n° 2. Cette répartition des troupes subsista jusqu'au mois de janvier 1908, à l'arrivée du général d'Amade.

Le camp en arc de cercle autour de la ville, ayant un front de 3 kilomètres, était bordé sur le front sud-est par l'oued Bou Skoura, formant un fossé de 2 mètres de large. Sur le front sud, quelques canaux d'irrigation seuls constituaient obstacle. Le camp n° 1, jusqu'à la fin d'août, était appuyé à droite aux nombreux jardins entourant la ville vers l'ouest et où se glissaient de nombreux maraudeurs

qui tenaient le camp en alerte continuelle. Cet état de choses ne cessa qu'à la création du camp n° 3, le 2 septembre.

L'organisation défensive fut constituée par des tranchées pour tirailleurs assis, debout ou à genou, qui entourèrent le camp sur toutes ses faces et dont le flanquement était assuré par les postes de mitrailleuses. Vers le Sud-Ouest, aucun obstacle, aucune crête ne limitait la vue ; le seul point dangereux était le cours de l'oued qui, jusqu'au gué d'Aine el Hadj el Arbi, est très encaissé.

Vers le Sud et l'Est, il n'en était pas de même. La première crête du Sahel dominait le camp à 1 500 mètres et constituait pour les Marocains une ligne d'attaque de premier ordre. Il eût fallu, pour assurer la sécurité du camp, l'occuper, sinon dès la première heure, du moins après le combat du 18 août. Il fallut l'engagement du 22 août pour montrer la nécessité impérieuse de s'y installer et encore ne le fit-on que le jour et au moyen de quelques vedettes de spahis qui avaient l'ordre de se replier dès l'apparition de l'ennemi. A partir du 7 août, les troupes françaises se virent attaquer par les guerriers des tribus Chaouïa qui campaient dans un rayon de 10 kilomètres autour de Casablanca.

La période du 7 au 18 août fut consacrée uniquement à la défense du camp français que les Maro-

cains attaquaient sans cesse de jour et de nuit. Il fallut aussi les déloger des cimetières, des villas et des jardins qui se trouvaient aux abords immédiats des murs, tandis que, dans l'intérieur de la ville, des patrouilles sillonnaient les rues, des corvées fouillaient les ruines, enlevaient les nombreux cadavres qui, mal carbonisés, achevaient de se corrompre et qui pendant huit jours enveloppèrent la ville d'une atmosphère pestilentielle. Ce fut une tâche d'autant plus pénible que les troupes étaient tenues constamment en alerte sur le front des camps. Deux engagements importants eurent lieu les 8 et 10 août pour refouler les cavaliers marocains qui enserraient le camp de trop près et en empêchaient l'installation. Ces deux engagements nous coûtèrent trois tués et dix blessés.

Le 15 août, débarqua le détachement espagnol à l'effectif de cinq cents fantassins, cent cavaliers et deux mitrailleuses sous le commandement du commandant Santa-Ollalla. Ils installèrent leur cantonnement dans l'intérieur des murs, mais ne firent aucun service, la police *intra muros* devant être faite par la France conformément à l'acte d'Algésiras. Vers le 30 août, ils établirent leur camp à la droite et un peu en arrière des lignes françaises, à 400 mètres à l'ouest de la porte Marrakech ; mais ils ne participèrent à aucune des opérations de nos troupes.

CHAPITRE II

OPÉRATIONS SOUS CASABLANCA JUSQU'AU 11 SEPTEMBRE 1907.

Combat du 18 août 1907, deuxième attaque des camps. — 21 août, troisième attaque des camps. — Reconnaissance du 22 août. — Alertes continuelles sous les murs de la ville. — Situation des camps. — Premiers renforts. — Combats des 28 août et 1er septembre. — Combat de Sidi-Moumène. — Le ballon captif le « Dar el-Beïda ». — Prise du camp de Taddert. — Ouverture des négociations.

DANS les jours qui précédèrent le 18 août, le général Drude apprit que les tribus réunies autour de Casablanca se rassemblaient sur la gauche du camp, au nord-est de la ville et préparaient une attaque. Dans la nuit du 17 au 18, vers trois heures du matin, la fusillade commença aux avant-postes. A la pointe du jour, le général lança un peloton de spahis de l'escadron du capitaine Caud en reconnaissance vers une crête située à 1 200 mètres du camp, pendant que les canons de la *Gloire* et du *Galilée* crachaient la mitraille sur les groupes marocains. Les spahis s'avancèrent sans encombre jusqu'à 800 mètres environ, décrivant un vaste demi-cercle vers l'Est, mais les Marocains leur tendaient une embuscade. D'un pli de ter-

rain débusquèrent soudain trois à quatre cents cavaliers arabes qui chargèrent furieusement les spahis et enfoncèrent d'abord la petite troupe; celle-ci ayant reçu du renfort reprit vigoureusement l'offensive; malheureusement le terrain était peu propice à nos cavaliers qui se trouvaient entraînés à travers les dunes et les carrières, le long de la mer, sur la piste de Rabat. Ils étaient en mauvaise posture, luttaient opiniâtrement contre d'intrépides adversaires et l'on voyait distinctement du camp français des centaines de cavaliers arabes venir de toutes parts au secours des leurs. Les cavaliers français furent repoussés jusque sous les murs de la ville, poursuivis par la cavalerie arabe que les canons de la *Gloire* ne déconcertaient nullement. L'artillerie de montagne d'abord, un canon de 75 débarqué le matin même ensuite, ouvrirent rapidement le feu et dégagèrent nos spahis, tandis que deux compagnies de tirailleurs entraient successivement en ligne.

Entre temps, l'agitation était grande dans le camp français, dont les tranchées se garnirent rapidement de tirailleurs. Les Marocains faisaient, en effet, autour du camp, une attaque enveloppante, leur but évident était de se glisser entre Casablanca et le camp pour se jeter ensuite sur la ville; leurs cavaliers se maintenaient sur la crête des collines, tiraient, puis disparaissaient, cherchant à absorber

l'attention de notre infanterie, tandis que leurs efforts se portaient sur les spahis. Dédaignant la mitraille et le feu de notre artillerie de terre et de mer, ils galopaient à découvert le long des crêtes et des plis de terrain. Notre infanterie avait ainsi une cible magnifique, mais la distance était trop grande. Le général Drude fit alors porter en avant successivement deux compagnies de tirailleurs qui forcèrent rapidement les Marocains à battre en retraite au milieu d'une vive fusillade qui, du reste, fit peu de mal, par suite de la grande distance.

Nos tirailleurs continuèrent à avancer jusqu'au pied de la crête, d'où les Marocains nous envoyaient un feu très nourri mais mal dirigé; au moment où ils allaient enlever la colline, le général Drude fit donner l'ordre de ne plus avancer et de se replier vers la gauche. Ce fut un désappointement! Pendant ce temps, les spahis avaient sur la gauche repris l'offensive et appuyé le mouvement de l'infanterie.

Nous conservâmes nos positions pendant une heure et l'ordre de rentrer au camp fut donné. Cet ordre fut exécuté à regret et lentement sous la protection de l'artillerie et du feu des croiseurs. Les Marocains qui avaient reçu une dure leçon et devaient avoir subi des pertes énormes, étant donné qu'ils avaient chargé plusieurs fois, n'inquiétèrent

pas le mouvement. A onze heures, les troupes étaient rentrées et la crête, dont la possession aurait assuré la tranquillité du camp et que nous aurions pu occuper, était toujours entre les mains de l'ennemi. Nos pertes furent de trois tués, douze blessés, dont le capitaine Caud des spahis et quatorze chevaux tués. Les forces ennemies engagées furent évaluées à six mille hommes environ.

Ce combat fut la première rencontre sérieuse mettant aux prises les tribus Chaouïa et le corps de débarquement. Celui-ci n'était composé, à ce moment-là, que d'éléments indigènes empruntés à notre 19e corps d'armée. Jusqu'à ce jour, dans toute expédition coloniale, l'élément européen avait dominé; au Maroc, la France songea enfin à utiliser ses solides troupes algériennes qui avaient déjà donné tant de preuves de leur loyalisme et qui, par leurs précieuses qualités militaires, avaient toujours rendu les plus éminents services sur les champs de bataille de l'Europe ou des colonies.

Dans cette circonstance, tous, spahis et tirailleurs, rivalisèrent de bravoure, en vrais soldats de métier, heureux de se battre et méprisant la mort aussi facilement qu'ils affrontaient toutes les fatigues. Animés d'une passion si vive pour la guerre qu'elle brisait en eux tous les liens naturels, ces Arabes marchèrent au feu sans fai-

blesse contre leurs frères de race et de religion et se montrèrent dignes de la confiance de la France.

Les 19 et 20 août furent relativement calmes, mais la nuit du 20 au 21 et les journées des 21 et 22 furent une série de combats. Dans la nuit, les Marocains tirèrent sur nos avant-postes. Grâce aux vergers qui entourent la ville, aux nombreux accidents du terrain, à la crête qui commande le camp, ils peuvent venir tirer à distance très rapprochée sur nos retranchements.

21 août. — Le 21 août au matin, les crêtes entourant la ville sont garnies de groupes ennemis, disséminés, offrant peu de prise au tir de l'artillerie. Vers dix heures du matin, comptant sur le brouillard qui se lève à peine, les Marocains essayent alors de pénétrer dans les vergers, tandis que d'autres groupes assez nombreux se réunissent au sud de la ville dans des maisons en ruines. Comme on les voit de la mer, la *Gloire* change alors de mouillage, ouvre le feu sur ces derniers rassemblements, fait sauter les maisons et achève la déroute des groupes ennemis. Le général porte tous ses efforts sur les jardins et lance d'abord sur eux une compagnie de tirailleurs, puis une deuxième et bientôt tout le camp est dans les tranchées. L'ennemi se replie bientôt sur la crête où malgré un feu violent il parvient à se maintenir. Une batterie de canons de 75, débarquée la veille,

le disperse. Pour activer la poursuite, le général envoie une batterie de montagne et deux compagnies de la légion débarquées la veille prolonger les tirailleurs. Chargés par l'infanterie, criblés par l'artillerie de terre et de mer et par les mitrailleuses, les Marocains sont obligés de se débander, pour aller bientôt se concentrer près du rivage, où les accueille un feu violent de la *Gloire*. Ralliés par un caïd revêtu d'un burnous rouge, ils reviennent à la charge vers l'infanterie française et, en dépit des feux de salve bien dirigés, continuent leur élan jusqu'à 200 mètres de nos troupes; là ils s'arrêtent, épuisés, décimés, après avoir galopé trois kilomètres sous un feu infernal. L'attaque du Sud a échoué.

En même temps, à l'ouest, profitant des accidents du sol, les Marocains donnaient l'assaut au camp. L'intensité des feux de l'artillerie, des mitrailleuses et des fantassins eut vite raison de leur bravoure. A deux heures l'attaque semblait terminée; mais les canons poursuivaient toujours de leurs feux l'ennemi en retraite vers l'est. L'affaire cependant nous coûta une quinzaine de blessés, dont le capitaine d'Étaules, du 1er étranger, qui reçut une balle dans le bras.

22 août. — Le lendemain, 22 août au matin, les cavaliers marocains s'étant reformés, le général Drude envoie contre eux une reconnaissance d'in-

fanterie et d'artillerie, sous les ordres du commandant Passard, du 1er tirailleurs (deux compagnies : une de légion, une de tirailleurs disposées en carré). L'artillerie, une section de montagne, est au milieu. Au camp, tout le monde est dans les tranchées, tandis que l'artillerie de 75, les mitrailleuses d'une part, les canons de l'escadre d'autre part, appuient la reconnaissance.

Ayant atteint les crêtes, la reconnaissance fut vite entourée par la cavalerie ennemie qui montrait une grande hardiesse, mais nos canons la forcèrent à reculer. Bientôt les crêtes au sud de la ville furent dégagées et l'ennemi se retira vers le sud-ouest dans la direction de Taddert ou de Tittmellil. Nous eûmes, dans cette affaire, six soldats blessés et le capitaine Benoît, du 1er tirailleurs, blessé à la main.

Si l'on se bat aux environs de la ville, à l'intérieur des murs règnent la solitude et le silence, pendant le jour du moins; car les nuits sont très mouvementées : ce ne sont qu'alertes incessantes, des coups de fusil retentissent presque continuellement aux quatre coins de la ville. Des Marocains pillards se glissent par les jardins jusqu'au pied des murs et cherchent à pénétrer en ville par les brèches faites dans la muraille d'enceinte. Heureusement les postes veillent! Les Marocains sont vite dispersés, laissant souvent nombre des leurs sur le terrain; mais chaque nuit ils recommencent.

24 août. — Dans la nuit du 22 au 23 août, il y eut une vive alerte; une centaine de Marocains cherchèrent à pénétrer en ville par une des brèches de la muraille, mais éclairés par la lune qui se montra soudain, ils furent vite signalés et une section de tirailleurs les cribla de balles à 30 mètres. Dans la nuit suivante, ils renouvelèrent leur attaque avec le même insuccès. Les balles même sifflèrent dans le camp et deux tirailleurs furent tués aux avant-postes.

Toutes les nuits, du reste, il en est ainsi, la zone ouest de la ville entre le nord du camp et la ville se trouvant sans couverture, par suite du refus des Espagnols de camper hors des murs. La situation est telle que le général a interdit la moindre lumière, le moindre feu à partir de la nuit tombante. Si, par malheur, une lumière paraît, le sifflement d'une balle ne tarde pas à nous rappeler à l'observation de la consigne. Derrière les aloès, dans les roeaux, dans les jardins entourant le camp et le séparant de la ville, le Marocain pillard guette et tire dès qu'une ombre se met en mouvement. De nuit le qui-vive ne cesse pas.

Les matinées sont généralement calmes et chacun peut vaquer à ses occupations. Pour tous, le déjeuner est fixé à dix heures, car chaque jour, depuis deux semaines bientôt, les canons de la *Gloire* font entendre vers midi leur terrible grondement; c'est

l'heure où quelques cavaliers marocains sont signalés sur les crêtes. Alors on court aux armes, on se tient prêt à partir. L'habitude en est prise et si, à l'heure dite, les canons de l'escadre ne se font pas entendre, chacun s'étonne de ce silence. Les après-midi se passent généralement aux postes de combat et, quand l'ennemi laisse un peu de répit, le temps est employé à organiser les moyens de défense du camp. Entre temps, des corvées vont déblayer la ville qui n'est plus qu'un vaste désert. L'immense charnier, que les tueries du bombardement ont fait, disparaît peu à peu, mais l'odeur persiste encore!

Au camp, il faut également songer à améliorer la situation des troupes qui vivent sous la tente, exposées au soleil brûlant des chaudes journées du mois d'août. Chacun s'ingénie de son mieux, abrite sa tente de branchages, construit même des paillotes en utilisant les roseaux et la verdure que des corvées en armes vont chercher dans les jardins de la ville. Légionnaires et tirailleurs travaillent sans relâche; mais, tandis que les premiers donnent à leur camp un aspect pittoresque, coquet, les tirailleurs, plus frustes, ne font que le strict nécessaire. Et là, sur ce terrain qui n'était naguère qu'un vaste plateau dénudé, s'élèvent bientôt de nombreuses constructions, plus fragiles cependant les unes que les autres et offrant de loin l'aspect d'un vaste maquis.

25 août. — Jusqu'à ce jour, le général n'a pas encore pris l'offensive. N'ayant que deux bataillons, il n'a dû chercher qu'à dégager la ville et à donner de l'air à son camp. Ce but est atteint, mais il y a autre chose à faire : il faut châtier les tribus. Si au début des opérations les Marocains marchant en groupe aux alentours de la ville formèrent des buts faciles à atteindre, surtout pour l'artillerie, les choses avaient été modifiées rapidement ; car nos ennemis n'avaient pas tardé à s'apercevoir combien cette manière de combattre leur était funeste et ils ne s'avançaient plus que disséminés, pour n'offrir à nos armes que des objectifs peu visibles. Il était désormais évident qu'ils ne se laisseraient plus jamais amener à se montrer dans des formations compactes. Et ainsi leurs pertes risquaient d'être de plus en plus réduites. D'autre part, ils avaient également reconnu que, malgré toute leur hardiesse et leur courage, ils ne pouvaient l'emporter sur notre infanterie, soutenue qu'elle était par l'artillerie de terre et de mer qui leur inspirait une terreur salutaire. Ils s'éloignèrent donc peu à peu des abords immédiats de la ville, cherchant à nous attirer au loin dans l'espoir que, privés de l'appui des canons de l'escadre et des défenseurs du camp, nous serions plus facilement à leur merci. Il fallait dès lors, pour en venir à bout, prendre l'offensive, pousser vers l'intérieur, mais

CASABLANCA. LE CAMP DES TROUPES FRANÇAISES JUSQU'EN OCTOBRE ET NOVEMBRE 1907. LE CAMP DE L'ARTILLERIE. DANS LE FOND, LES JARDINS DE LA VILLE ET LES VILLAS DE LA COLONIE ÉTRANGÈRE.

TROUPES ET CHEVAUX SUR LE « VINH-LONG ».

pour agir ainsi, il était nécessaire d'avoir des effectifs plus nombreux; car aucun échec, même partiel, n'était permis à nos troupes. Or, le général, dont la circonspection des mouvements mettait en évidence la nécessité des renforts, ne voulait pas demander ces combattants dont il avait besoin, il voulait que le Gouvernement, voyant sa pénible situation, les lui offrît... On finit par les lui envoyer.

En effet, à la nouvelle de ces combats réitérés sur le front des camps, le Gouvernement dirigea de nouveaux contingents sur Casablanca et à la fin d'août le corps de débarquement comprenait : 6 bataillons d'infanterie à 800 hommes; 2 bataillons du 2e tirailleurs algériens, 1 bataillon du 1er tirailleurs algériens, 1 bataillon du 1er étranger, 2 bataillons du 2e étranger; 2 escadrons de cavalerie à 150 hommes : 1 escadron du 1er spahis, 1 escadron du 1er chasseurs d'Afrique; 1 batterie de montagne; 2 batteries de 75; 1 compagnie du génie; un goum algérien de 150 cavaliers, plus les hommes du service de l'intendance, du service de santé et du train des équipages, soit environ 6 000 hommes.

La période active va-t-elle enfin commencer? Tout le monde le souhaite, le désire! On se réjouit de voir, dès l'arrivée des premiers renforts, le général décider que chaque jour à midi sortira une reconnaissance composée de trois ou quatre compagnies d'infanterie, une section de 75, une section

de mitrailleuses, le goum et les spahis ou les chasseurs. L'infanterie devait marcher en carré : une compagnie sur un rang formant chaque face, avec au centre l'artillerie, les mitrailleuses et les mulets de cacolets. Ces reconnaissances paraissaient si bien constituées en vue de l'attaque qu'elles avaient pour but, croyait-on, non pas de se procurer des renseignements, mais bien d'attirer le gros des forces ennemies et de l'engager à nous combattre...

Nous nous trompions : les ordres donnés dissipèrent vite nos espérances. La reconnaissance parcourait un certain itinéraire, mais elle avait ordre de ne s'engager que si elle était trop pressée par l'ennemi. Défense de s'engager de sa propre initiative. Ainsi le 26 août une reconnaissance, poussée sur la route d'Azemmour jusqu'à 8 kilomètres environ, fut attaquée, mollement il est vrai, sur sa face arrière. Les balles tombèrent dans le carré. Mais personne ne riposta et le général, arrivant au galop, donna l'ordre de rentrer au camp.

Devant ces reconnaissances inoffensives, les Marocains devinrent plus hardis, plus menaçants et bientôt n'hésitèrent pas à attaquer vigoureusement les carrés, même à proximité du camp. Alors avait lieu un engagement plus ou moins grave où presque toutes les compagnies donnaient successivement, tandis que les artilleries de terre et de mer pourchassaient l'ennemi de tous côtés. Puis la nuit appro-

chant, les troupes rentraient et les Marocains restaient sur les lieux à piller et brûler les fermes. Tels furent les engagements du 28 août et du 1er septembre.

Nous semblions donc soumis aux caprices de notre adversaire qui, tout en subissant de grandes pertes, conservait toujours sa confiance et son audace. A la fin d'août, les résultats obtenus par le corps de débarquement n'étaient guère en rapport avec les efforts accomplis. L'ennemi s'était retiré, il est vrai, hors de la portée de nos canons ; mais il n'en restait pas moins menaçant, prêt à fondre sur nos troupes dès que celles-ci s'éloignaient des camps.

28 août. — Une reconnaissance mérite d'être signalée, car elle est la caractéristique de nos opérations à cette époque ; elle avait été engagée dans la direction de Dar Bou Azza à 2 kilomètres du camp sous les ordres du commandant Provot. Aussitôt qu'elle eut franchi la crête de surveillance, elle fut attaquée mollement par des groupes de cavaliers ennemis qui bientôt se replièrent, entraînant la reconnaissance à leur poursuite. Dès que la colonne arriva à la petite crête bordant l'oued Kouréa, elle fut assaillie de tous côtés par de nombreux cavaliers marocains dont le nombre augmentait sans cesse. L'horizon en était parsemé. Le carré entouré sur toutes ses faces, assailli par un ennemi de plus en plus nombreux, de plus en plus pressant,

fit une défense énergique, les feux d'infanterie et d'artillerie firent leur œuvre ; mais malgré tout le carré se trouva en mauvaise posture ; il était même fortement engagé quand le général accourut au bruit du canon avec quatre autres compagnies et une section de 75. Devant ce renfort, les Marocains ne cédèrent point tout de suite à l'effroyable mitraille. Au contraire, dans une ruée farouche, ils vinrent jusqu'à 200 mètres jeter leur dernière balle avec leur dernier défi. Ce n'est que plus tard qu'ils se retirèrent poursuivis par nos schrapnels et les obus de la *Gloire*. Quant à la reconnaissance, elle opéra sa rentrée au camp harcelée sans cesse et malgré tout par de nombreux cavaliers ennemis. Cet engagement nous coûta trois morts et douze blessés.

31 août. — Aujourd'hui les Espagnols ont pris un parti héroïque. Ils se sont rendus hors des murs et ont établi leur camp dans le secteur ouest sur un emplacement voisin de la mer, près des murs de la ville et en arrière du point d'appui de droite.

1er septembre. — Une reconnaissance est envoyée dans la direction de la ferme Alvarez par la rive droite de l'oued Bou Skoura. A peine a-t-elle dépassé la crête de surveillance qu'elle est vigoureusement attaquée? L'artillerie entre alors énergiquement en ligne, cherchant à briser du plus loin possible l'élan de l'adversaire et à l'empêcher d'approcher. Le combat est acharné. Mais un deuxième

CASABLANCA. LES CERCUEILS SONT AMENÉS SUR DES ARABAS JUSQU'AU PORT ET EMBARQUÉS POUR LA FRANCE.

UN CAVALIER MAROCAIN EN PARLEMENTAIRE AU CAMP FRANÇAIS DÉCLARE A DES TIRAILLEURS ALGÉRIENS QUE JAMAIS SA TRIBU NE FERA SA SOUMISSION AUX FRANÇAIS.

carré s'est formé rapidement au camp et se porte vers la droite; le goum, qui depuis le début sert d'amorce, se replie amenant les Marocains sur les faces du carré, où les accueillent les feux violents de l'infanterie, des mitrailleuses et des canons. Toutefois, l'élan des Marocains ne s'est pas ralenti. Ils ont fait volte-face, mais rompant leurs groupes afin de donner moins de prise à notre tir, ils reviennent à l'assaut avec une splendide furie. Deux compagnies et une section de 75 constituant un troisième échelon s'avancent alors par la rive gauche et déterminent la retraite de l'ennemi qui se replie au delà des fermes Alvarez et Brandt. L'ordre de rentrer au camp est donné; le mouvement se fait par échelon et sous le feu de l'ennemi qui accompagne nos troupes jusqu'à 1 500 mètres de nos lignes. Toute la nuit les Marocains restèrent sur le lieu du combat, brûlant et pillant les fermes. Cet engagement nous coûta un tué et cinq blessés, dont le capitaine d'artillerie Massenet.

Tous ces engagements déterminèrent le commandement à constituer sur la crête qui borne l'horizon au sud un détachement fixe de surveillance composé d'infanterie et d'artillerie. Tout en assurant la protection certaine des camps, ce détachement donnait au commandement la liberté d'action qui lui était nécessaire pour opérer à plus grande distance.

Une compagnie d'infanterie, une section d'artillerie montaient chaque jour dès l'aube sur la crête, s'installaient au sud-est de la cote 44, tandis que ses vedettes se portaient à l'emplacement actuel du Fort Provot. Plus tard la position fut reportée jusqu'à la cote 47. Son rôle était absolument défensif, aucune initiative ne lui était permise. Un téléphone de campagne assurait les communications avec l'état-major. A la nuit tombante, les troupes rentraient au camp.

Les derniers combats parurent un moment ralentir l'ardeur des Marocains et calmer leur audace; ils s'éloignèrent des abords immédiats et ne firent que de rares apparitions sur les crêtes les plus éloignées, se maintenant prudemment hors de la portée des canons. Le commandement décida alors de faire une reconnaissance offensive dans la direction du sud-est, de manière à se renseigner sur ce qui se passait derrière la première grande crête du Sahel. Pourquoi le sud-est? On savait cependant depuis plusieurs jours qu'un camp marocain existait à Taddert, à 8 kilomètres au sud-ouest de Casablanca. Ce point devait donc, semble-t-il, être l'objet de la première reconnaissance offensive? Il en fut jugé autrement!

3 septembre. Combat de Sidi Moumène. — Vers neuf heures du matin une reconnaissance reçut l'ordre de se porter dans la direction de Sidi Moumène jusqu'à

8 kilomètres du camp. On adopta le dispositif suivant : un premier carré composé de trois compagnies de légionnaires, trois compagnies de tirailleurs, une batterie de 75, le goum et l'escadron de spahis, sous le commandement du lieutenant-colonel Blanc, devait s'avancer dans la direction indiquée et servir d'amorce ; les troupes montées avaient pour mission d'accrocher l'ennemi et de l'amener sur les faces du carré. Un second carré, sous le commandement du lieutenant-colonel Brulard, comportant un bataillon (légion et tirailleurs), une batterie de montagne, un escadron de chasseurs d'Afrique, avait ordre de suivre l'échelon de tête et de croiser ses feux avec les siens de manière à empêcher l'ennemi de se servir des couverts et à l'obliger à combattre en rase campagne. Le général marchait avec le premier échelon. Par suite d'une erreur initiale, le deuxième échelon qui marchait à un kilomètre du premier, au lieu de se porter sur la droite vers le flanc menacé, obliqua vers la mer et dut être redressé. Pendant ce temps, le premier échelon recevait l'ordre de continuer la marche sur Sidi Moumène. A peine le mouvement était-il commencé que les Marocains attaquèrent sur le front et le flanc droit? L'artillerie ouvrit aussitôt le feu, mais son tir fut peu efficace, les Chaouïa restant éparpillés et dissimulant leurs mouvements derrière les replis du sol. Le carré, d'abord immobilisé, gagna par bonds très lents la crête de Sidi

Moumène où il fut exposé à un feu très nourri ; les hommes, quoique placés à un intervalle de trois pas, fournissaient un objectif assez visible d'autant plus que la formation rigide du carré empêchait certaines parties de la ligne de se couvrir. A l'intérieur les pièces, les attelages, les cacolets, l'état-major formaient des groupes très vulnérables. Aussi les pertes furent-elles sensibles? Le commandant Provot de la légion fut tué durant cette phase du combat. Pendant ce temps le carré du lieutenant-colonel Brulard, qui avait rectifié sa position, se trouvait en échelon débordant à droite, mais très éloigné du carré de tête. Il était attaqué à son tour sur son flanc droit et ses derrières par des contingents qui s'étaient glissés entre la mer et la colonne ou qui arrivaient de Taddert au bruit du canon. L'itinéraire suivi l'exposait au tir des Marocains établis sur une crête qu'il longeait à courte distance. Une compagnie de tirailleurs fut détachée pour occuper la ferme Dar Oulad Bou Azza Brahim (cote 120) d'où les Marocains dirigeaient un feu plongeant très nourri. Ce mouvement réussit; mais immobilisa le carré Brulard dont une des faces se trouva dégarnie, tandis que l'échelon de tête, le carré du lieutenant-colonel Blanc, s'éloignait de plus en plus vers Sidi Moumène. Il en résulta que les deux détachements livrèrent deux combats séparés et ne purent se prêter aucun appui.

PENDANT LES RECONNAISSANCES AUTOUR DE CASABLANCA, EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1907, UN BALLON-SIGNAL ATTACHÉ A UN MULET SUIVAIT LES TROUPES. — *Phot. Caloni.*

Le combat durait depuis plus de deux heures dans la plus stricte défensive, quand le général donna subitement l'ordre de se replier sur le camp. Le mouvement devait commencer par le carré du lieutenant-colonel Blanc, le plus éloigné, pendant que le carré du lieutenant-colonel Brulard le protégerait en se maintenant sur sa position. Malheureusement cette manœuvre ne put être exécutée dans de bonnes conditions; la marche était ralentie par l'encombrement des blessés et des morts qu'on ne pouvait abandonner à l'ennemi et par l'insuffisance des moyens de transport du service de santé; il fallait en outre abandonner des crêtes que l'ennemi allait occuper aussitôt et descendre par conséquent des pentes sous un feu violent qui n'était pas sans devoir causer des pertes importantes. La compagnie de tirailleurs, qui était dans la ferme de la cote 120 et qui n'avait pas souffert jusque-là, subit en se repliant sur le carré des pertes sérieuses puisqu'elle eut deux tués et sept blessés.

Le mouvement continua lentement par bonds d'échelon; mais l'ennemi, qui avait été sévèrement éprouvé au cours du combat, ralentit son attaque et ne descendit pas dans la plaine où les artilleries de terre et de mer auraient pu lui faire subir de cruelles pertes. Quelques groupes cependant se reformèrent pour regagner leur camp; mais ils furent rapidement dispersés par l'artillerie de 75.

Pendant que la reconnaissance était aux prises à Sidi Moumène avec les contingents de Tittmelill, le détachement de surveillance sur la crête du camp était attaqué par une partie des contingents de Taddert qui menacèrent même le camp à un moment donné. Deux compagnies de tirailleurs, deux compagnies de la légion, une section de 75 entrèrent successivement en ligne sur la crête et jusqu'à deux heures de l'après-midi durent résister aux attaques furieuses des cavaliers marocains. C'est là que fut tué le lieutenant indigène Benizza du 2e tirailleurs. Cette attaque fut, dit-on, la cause qui détermina le brusque retrait de la reconnaissance, le général craignant d'être coupé du camp.

Ce combat du 3 septembre, où 3 500 hommes luttèrent pendant cinq heures contre 10 000 Marocains, nous coûta deux officiers tués, huit hommes tués et dix-sept blessés. Du côté des adversaires, les pertes furent estimées à 1 200 hommes au cours des trois combats des 28 août, 1er et 3 septembre. L'ennemi avait donc été très éprouvé : son audace et son agressivité en furent diminuées, il se rendit compte qu'il ne lui était pas possible, comme il avait pu l'espérer, de jeter les Français à la mer et de courir à un second pillage ; mais il se maintint néanmoins dans les environs de Casablanca, à Taddert et à Sidi Brahim el-Kadmiri, respectivement éloignés de 8 et 18 kilomètres. Dans ces conditions,

on ne devait plus conserver l'espoir de l'écraser sur le champ de bataille.

Quoique tous ces combats répétés n'aient été que des assauts désordonnés des tribus, repoussés brillamment par les nôtres, mais se terminant sans résultat effectif par suite de la retraite précipitée des assaillants derrière les crêtes que le général, par prudence, ne voulait pas franchir, il est incontestable qu'après l'affaire du 3 septembre les tribus commençaient à être un peu découragées. La logique eût donc été de reprendre dès le lendemain une vigoureuse offensive. Tout le monde l'espérait. D'autre part, il y avait quelque nécessité de faire disparaître la mauvaise impression que le dernier combat avec ses pertes cruelles avait faite sur les troupes. Il n'en fut rien! L'acharnement de la lutte, le nombre des morts et des blessés paraissent avoir eu une action prépondérante sur les décisions du commandement. De fait, une sorte de trêve se prolongea les jours suivants et le 6 septembre, le général Drude reçut du Cheik el-Haissi[1] une lettre l'informant de son arrivée pour demander une suspension des hostilités jusqu'au 8 septembre. Le général Drude accorda l'armistice demandé et le prolongea même jusqu'au 9 septembre sans aucun

1. Le Cheik el-Haïssi, de la tribu des Chtouka, se trouvait au camp de Taddert où il était venu pour engager les tribus à s'entendre avec les Français.

résultat, le Cheik n'étant même pas venu à l'audience qu'il avait sollicitée et qui lui avait été accordée.

Le 7 septembre avait débarqué à Casablanca une section d'aérostiers avec son matériel d'aérostation et un ballon captif que l'on nomma bientôt le *Dar el-Beïda* (Casablanca). Ce fut un attrait spécial pour le corps de débarquement composé surtout de troupes indigènes qui n'avaient jamais vu un ballon. Tous les jours, même la nuit, ce ballon fit au camp de nombreuses ascensions, s'élevant jusqu'à 300 et 350 mètres et faisant le service d'exploration aux lieu et place de la cavalerie que l'on ne voulait pas trop exposer. C'est ainsi que furent repérés les emplacements exacts des camps de Taddert et de Sidi Brahim, dont on apprit l'importance.

Jusqu'au 9 septembre, on resta donc dans l'expectative ; et, à dater de ce jour, les reconnaissances qui sortirent reçurent prudemment l'ordre de ne pas s'avancer au delà d'une certaine distance, 4 kilomètres au maximum. Et cependant le vaste campement ennemi signalé depuis longtemps à Taddert était un objectif tout indiqué et bien tentant ! Taddert était le mot qui courait sur toutes les lèvres. Tous, dans le corps de débarquement, discutaient sans cesse de la prise imminente du camp de Taddert. Les esprits en étaient obsédés, et tous attendaient avec impatience le moment de marcher contre lui.

L'INFANTERIE SE PORTE A L'ATTAQUE DE TADDERT.

Pl. 10, page 52.

Ce nom de Taddert commençait à être enveloppé d'une sorte de mirage : il traduisait l'espoir que chacun avait au fond du cœur. La prise du camp n'allait-elle pas permettre de renouveler l'exploit fameux de nos Anciens s'emparant de la smala d'Abd el-Kader? On ne comprenait pas les hésitations du commandement qui estimait qu'avec six bataillons il ne pouvait tenter une pareille sortie ! Sans toute il était obligé de laisser la majeure partie de ses troupes à la garde des camps; mais la marche sur Taddert était prévue, préparée depuis plusieurs semaines, on la regardait comme la première entreprise du nettoyage méthodique de la Chaouïa. Pourquoi faut-il que devant les difficultés qui paraissaient surgir, devant le retard apporté à son exécution, elle risquât de devenir le point final de la campagne?

Le général s'était résolu une première fois à l'opération pour le 29 août; mais la veille survint inopinément la chaude affaire de Dar Bou Azza. Le général se ravisa alors, trouvant qu'il serait téméraire d'aller attaquer de pareils adversaires à 10 kilomètres hors de la protection des canons de l'escadre. Des renforts, deux bataillons, furent alors demandés à Paris et deux bataillons de la légion furent expédiés d'urgence. Ils arrivèrent le 2 septembre à Casablanca. L'affaire fut ainsi décidée pour le 8 septembre; mais le général, qui

la veille paraissait inquiet, préoccupé, fut pris d'un accès de fièvre qui le força à ajourner une opération que, d'ailleurs, il semblait redouter d'engager.

Le 10, remis de son indisposition, il ordonna que, le lendemain 11, une reconnaissance irait explorer la route même de Taddert, mais sur quelques kilomètres seulement, et il avait fixé comme limite la ferme Alvarez. La colonne devait d'abord comprendre six compagnies, sous le commandement d'un lieutenant-colonel qui reçut l'ordre de ne pas dépasser la ferme et surtout de ne pas se laisser entraîner; mais dans la soirée, le général décida de porter les forces de la colonne à dix compagnies et d'accompagner lui-même la reconnaissance; il voulait être certain que ses ordres ne seraient pas transgressés.

Première affaire de Taddert. — Le 11 septembre, à six heures et demie du matin, la première colonne, sous les ordres du commandant Passard, se mit en route. Elle comprenait un bataillon d'infanterie (légion et tirailleurs), une section de montagne de 80, une section de 75 et deux sections de mitrailleuses. La colonne était flanquée à gauche par les chasseurs d'Afrique et éclairée par les goumiers et les spahis. La deuxième colonne, sous le commandement du lieutenant-colonel Diou, se mit en marche à sept heures. Elle comprenait six compagnies d'infanterie,

trois sections de 75. Le général marchait avec elle. Au total, dix compagnies, huit pièces de 75, deux de 80 et trois escadrons, plus le service de santé et les mulets de cacolets.

Au moment du départ, la campagne était noyée presque complètement dans la brume. Nos troupes s'avancèrent donc en sécurité et quand elles arrivèrent à la ferme Alvarez, elles n'avaient pas eu à tirer un seul coup de fusil. L'ennemi n'était pas signalé. Peu après, cependant, une vive fusillade s'engagea; nos goumiers venaient de prendre le contact avec les éclaireurs ennemis.

La colonne du commandant Passard, qui s'était arrêtée pour attendre la deuxième colonne, se porta rapidement en avant et parvint au sommet de l'extrême crête qui ferme l'horizon de Casablanca, au moment où le brouillard achevait de se dissiper. Alors apparut à 2 kilomètres environ, dans le fond d'un vallon, le camp de Taddert! Le commandant Passard fit halte aussitôt, tandis que son artillerie ouvrait le feu sur le camp ennemi et que la deuxième colonne se rapprochait au plus vite pour joindre son feu à celui de la première. Quelques instants plus tard, on vit s'élever de derrière la crête un panache de fumée énorme, décelant un immense incendie. Le général donna alors l'ordre à l'infanterie de se porter en avant.

Toutefois, le gros des Marocains n'avait pas paru

décidé à venir à la rencontre de la colonne ; en effet, une partie d'entre eux, dès qu'ils l'eurent aperçue, s'étaient hâtés de fuir à travers le vaste camp, s'efforçant de sauver tout ce qui pouvait être sauvé ; les autres, au nombre de 3 000 au plus, indomptables et orgueilleux, se précipitèrent sur nos carrés, sur notre artillerie. Ils subirent d'énormes pertes. Quant à nous, toute l'affaire ne nous coûta qu'un tué et six blessés.

Le camp marocain, comprenant une réunion de six cents tentes environ, était installé dans une cuvette formée par un ancien marais et ayant une étendue de 1 500 mètres environ. Il n'y avait ni village, ni kasbah, ni agglomération permanente à proximité. Trois marabouts seuls se dressaient non loin de là. L'infanterie du commandant Passard se jeta rapidement au milieu des tentes et les traversa à la poursuite des Arabes qui gravissaient les crêtes opposées, tandis que l'artillerie balayait de longues théories de fuyards et de bêtes de somme. Nos troupes occupèrent les collines entourant le camp et s'y maintinrent pendant une heure pour bien marquer la prise de possession. Il était onze heures. La cavalerie dispersa les fuyards et les goumiers achevèrent d'incendier ce qui restait du camp.

A ce moment, les Marocains, dont plusieurs groupes s'étaient reformés, tentèrent une contre-

UNE SECTION DE 75 EN ACTION. DANS CERTAIN COMBAT IL A ÉTÉ TIRÉ PLUS DE 150 COUPS PAR PIÈCE.

attaque sur la gauche, mais ils furent vite dispersés par l'artillerie et le feu de notre infanterie. Le camp de Taddert avait donc été surpris, détruit, mais on n'avait point capturé ceux qui le formaient. Une fois de plus, on s'était contenté de pousser devant soi les bandes de Marocains et d'incendier leurs tentes.

Vers midi, les troupes revinrent sur Casablanca où elles arrivèrent vers deux heures après avoir eu à repousser une légère attaque sur leur flanc droit de la part de contingents venant de l'Est.

Pendant toute la durée de la reconnaissance, notre camp avait été sérieusement gardé et les troupes de surveillance sur la crête avaient été renforcées d'une section de 75. En effet, dès que le canon s'était fait entendre du côté de Taddert, les contingents de Tittmellil et de Sidi Brahim s'étaient portés sur Casablanca et avaient tenté une vigoureuse attaque contre la crête de notre camp; mais ils furent successivement arrêtés par les canons de la *Gloire* et du *Gueydon*, par la fusillade de trois compagnies de légion et de tirailleurs et par la section de 75 qui, dans la matinée, tira plus de cent cinquante coups par pièce. La fusillade cessa vers une heure de l'après-midi.

Le succès de cette affaire ne fut pas sans produire une réelle impression sur les tribus occupant le voisinage immédiat de Casablanca. Les Zénata et leurs voisins les Ziaïda et une partie des Oulad

Ziane s'émurent particulièrement, surtout lorsqu'ils apprirent qu'il était question de bombarder Fédala. Le 15 septembre, ils envoyèrent quatre délégués demander au consul de France d'ouvrir des négociations en vue de la soumission des tribus. M. Malpertuy, notre consul, accueillit favorablement ces demandes, car, pour l'instant du moins, la période guerrière était close : une phase diplomatique commençait. Le ministre de France à Tanger, M. Regnault, venait, en effet, d'arriver sur le *Forbin*, apportant les instructions du Gouvernement qui, tout en n'imposant pas la suspension de l'action militaire, avait hâte cependant de voir se terminer la campagne et aurait désiré qu'il ne fût plus question ni de sorties, ni de marches, ni d'opérations.

Malheureusement on s'aperçut vite que nulle conversation sérieuse ne pouvait s'engager avec les quatre délégués marocains qui n'avaient aucune qualité officielle pour procéder à des négociations de pacification générale. Il fallut les renvoyer, en leur faisant promettre de revenir le 19 septembre en plus grand nombre et avec pleins pouvoirs. Ils promirent tout ce que l'on voulut et le général, de son côté, accorda un armistice jusqu'au 19.

Au jour fixé, ils revinrent, mais encore seuls, avouant leur échec et disant qu'ils n'avaient pu convaincre leurs coreligionnaires. Les négociations traînèrent donc. Aussi bien la paix, à laquelle on

ne cessait de faire à Paris des sacrifices pénibles, se présentait mal : comment forcer les tribus à s'avouer vaincues puisque, jusqu'à ce jour, on n'avait rien fait de décisif contre elles et qu'il dépendait d'elles de fuir ou de provoquer le combat! Elles se refusaient aux négociations, il n'y avait plus alors qu'à chercher à les soumettre. Et la paix serait d'autant plus prompte et durable que les opérations seraient plus rapides et plus énergiques. Bref, aujourd'hui comme hier, la solution reposait sur l'action militaire qu'il fallait accepter avec toutes ses nécessités et conduire sans retard et sans faiblesse.

CHAPITRE III

AUTOUR DE CASABLANCA LES PREMIÈRES OPÉRATIONS DU GÉNÉRAL D'AMADE

Affaire de Sidi Brahim ; ses conséquences. — Deuxième affaire de Taddert. — Situation à la fin de l'année 1907. — Le général d'Amade remplace le général Drude. — Prise de Mediouna. — Arrivée et projets du général d'Amade. — Les renforts. — Occupation de Bou Znika. — Ber Rechid. — Première affaire de Settat.

Du 12 au 21 septembre, le corps de débarquement ne fit ni un mouvement ni une menace, il demeura immobile dans son camp et pour la première fois depuis le 7 août les tribus respiraient. Brusquement, dans la nuit du 20 au 21 septembre, à une heure du matin, l'ordre fut donné aux troupes de se tenir prêtes à partir à trois heures. Rien jusqu'à ce moment n'avait fait prévoir une pareille alerte, bien que depuis deux jours le bruit, colporté par les journalistes, en courût en ville. Personne n'ignorait cependant l'existence des camps de Sidi Brahim et de Tittmellil que le ballon signalait chaque jour, mais l'on estimait que si l'attaque de ces deux rassemblements marocains était proche, il était vraisemblable que les chefs de corps en auraient été également avertis par l'état-major. Or, il n'en était

rien; les premiers ordres furent donnés dans la nuit et le général, malgré tout le mystère dont il avait entouré cette expédition, fut désagréablement surpris de trouver, à deux heures du matin devant sa tente, un groupe de journalistes attendant notre départ.

21 septembre. Attaque du camp de Sidi Brahim. — Les troupes se rassemblèrent, par une nuit noire, sur la rive droite de l'oued Bou Skoura, près de la piste de Mediouna et au pied de la crête. Le dispositif adopté était identique à celui de la journée du 11, mais les effectifs engagés étaient un peu plus élevés. La colonne était formée en deux échelons marchant en carré à 500 mètres l'un de l'autre et comprenant huit compagnies de tirailleurs, huit compagnies de la légion, trois sections de 75, une section de montagne, trois sections de mitrailleuses, trois escadrons de cavalerie, goum, spahis, chasseurs, le service de santé et les mulets de cacolets. Le départ du dernier échelon eut lieu à quatre heures du matin. Toutes les précautions semblaient avoir été prises pour que le départ des troupes fût tenu caché; mais, dès que le premier échelon se mit en marche, un grand feu apparut sur une terrasse de la ville, signalant ainsi aux tribus l'approche du danger.

A peine avions-nous franchi les premières crêtes du Sahel dans la direction du sud-est, au delà de

LES MITRAILLEUSES DU 2e TIRAILLEURS EN ACTION AU COMBAT DU 21 SEPTEMBRE 1907.

l'Aïne Reboula, que des cavaliers marocains étaient signalés à proximité des carrés, surveillant la colonne. La marche fut d'abord aussi rapide que le permettaient l'obscurité et le terrain que l'on parcourait pour la première fois ; mais, vers cinq heures, un brouillard intense s'éleva, et au lieu de le mettre à profit pour masquer le progrès de la colonne, le général fit ralentir d'abord, puis arrêter la marche pendant une heure.

Vers huit heures du matin, en arrivant vers l'Aïne el-Kralka sur la droite de l'Aïne Tittmellil, le carré n° 1 engagea l'action avec les rassemblements marocains qu'il repoussa vigoureusement dans la plaine de Sidi Brahim. Une partie du carré n° 2 prit position avec une section de 75 et une section de mitrailleuses sur la dernière crête à 3 kilomètres nord-ouest de Sidi Brahim, tandis que tout le reste de la colonne se porta à l'attaque des camps ennemis que l'on apercevait dans la plaine sur une étendue de plusieurs kilomètres. L'artillerie balaya le terrain et nos troupes occupèrent sans résistance les camps qui, tous, devinrent bientôt la proie des flammes.

Malheureusement, la surprise ne fut pas aussi complète qu'elle aurait pu l'être. Le malencontreux brouillard nous avait fait perdre un temps précieux en nous arrêtant et les Marocains, qui avaient éventé notre marche, avaient eu le temps d'évacuer

leurs camps; la résistance y fut peu sérieuse et l'on ne trouva guère que des tentes vides ou abandonnées.

Il était onze heures. A ce moment, la colonne se trouvait à 3 kilomètres de la kasbah de Mediouna, dont on apercevait très bien le mur d'enceinte. Une pointe hardie, une vigoureuse offensive, n'auraient-elles pas, ce jour-là, pu nous rendre maîtres de cette kasbah qu'il faudra attaquer trois mois plus tard et qu'un ennemi démoralisé aurait sans doute défendue mollement? Tout le porte à croire. Il était certain que la destruction successive des camps de Taddert et de Sidi Brahim produirait un effet considérable sur les Chaouïa, mais si cette double opération avait été complétée par la prise immédiate de Mediouna, les événements auraient peut-être pris une autre tournure.

Quoi qu'il en soit, l'opération de Sidi Brahim fut la répétition exacte de l'affaire de Taddert. Après une heure d'arrêt sur la position, nos troupes reprirent la direction de Casablanca en se repliant par échelons que les Marocains ne cessèrent de harceler pendant quelques kilomètres. L'artillerie les dispersa néanmoins; les carrés se reformèrent et la colonne rentra au camp à cinq heures du soir avec un tué et douze blessés, dont le lieutenant Monod, du 2e étranger. A partir de ce jour, 21 septembre, il sembla exister entre les deux adversaires une zone de terrain complètement vide, que ni l'un

CAVALIERS MAROCAINS ATTENDANT SUR LA CRÊTE DU FORT PROVOT LE RÉSULTAT DE L'ENTREVUE DE LEURS DÉLÉGUÉS AVEC LE GÉNÉRAL DRUDE.

ni l'autre ne tenteront de franchir jusqu'à la fin de l'année. Il y aura cependant une exception le 19 octobre, comme nous le verrons plus tard.

22 septembre. — La prise de Sidi Brahim, venant après celle de Taddert, impressionna vivement les Chaouïa et dès le lendemain, dix-huit délégués officiels des trois tribus, Oulad Ziane, Zenata et Ziaïda, arrivèrent à Casablanca et entrèrent en conférence avec le général Drude, l'amiral Philibert et le consul M. Malpertuy. Après toute une journée de discussion, les délégués, au nom de leurs tribus respectives, firent leur soumission aux conditions imposées : suspension des hostilités; remise des auteurs de l'attentat du 30 juillet; paiement d'indemnité de guerre; paiement d'une indemnité pour servir à la continuation des travaux du port; défense à tout indigène de se trouver possesseur d'armes de guerre dans un rayon de 15 kilomètres autour de la ville. En outre, deux notables par tribu devaient être livrés comme otages.

Fin de septembre. — Le premier résultat de la soumission des tribus fut la réouverture du marché hebdomadaire du mercredi, qui ne s'était pas tenu depuis le 30 juillet. La vie renaissait à Casablanca! Déjà après le combat du 3 septembre, trois ou quatre cents Juifs, qui avaient fui Casablanca au lendemain de l'échauffourée, étaient rentrés venant de Gibraltar ou de Tanger. D'autre part, les Chaouïa

avaient gardé en captivité un assez grand nombre de Juifs qui avaient quitté la ville en toute hâte au moment de notre occupation. Après la destruction des camps de Taddert et de Sidi Brahim, les tribus relâchèrent ces fugitifs qui se présentèrent à nos avant-postes demandant l'aman. La soumission des trois tribus voisines de la ville fit rentrer également tous les indigènes que leurs intérêts poussaient à se rapprocher de nous. C'est ainsi que le 25 septembre arrivèrent environ trois cents indigènes venant de la direction de Fedala et demandant à réintégrer la ville. Les rentrées continuèrent ainsi chaque jour et Casablanca se repeupla peu à peu.

Dans ces conditions, les opérations militaires sont nulles; la région autour de Casablanca, dans un rayon de 20 kilomètres, semble parfaitement calme; les reconnaissances faites deux fois par semaine dans les environs immédiats de la ville par mesure de police ne constatent jamais rien d'anormal.

Au camp, la grande occupation des troupes est de se construire pour l'hiver de vastes baraquements et de niveler et irriguer le terrain; les pluies ont fait brusquement leur apparition et, dans une nuit, ont noyé le camp sous leurs rafales. On se hâte et chaque arme rivalise d'ingéniosité pour augmenter la solidité et le bien-être relatif de ces abris nouveaux...

Entre temps la politique intérieure du Maroc s'était modifiée et il faut en parler ici, puisque cette modification pouvait avoir un contre-coup sur les opérations du corps de débarquement.

En effet, tandis que les Chaouïa luttaient avec opiniâtreté contre les troupes françaises, une vraie révolution s'accomplissait au Maroc. Mouley Haffid, frère du sultan Abd el-Aziz, était proclamé, le 16 août, sultan à Marrakech et annonçait son intention de marcher sur Rabat et Fez; Abd el-Aziz, de son côté, après s'être assuré de la fidélité des tribus de la région, décidait son départ pour Rabat où il arrivait le 23 septembre. A cette date, les nouvelles de Marrakech faisaient connaître que Mouley Haffid allait diriger vers la Chaouïa une mehalla qui devait s'opposer à la venue d'Abd el-Aziz.

A Casablanca, le calme était toujours complet, mais la rivalité des deux frères et la formation de leur mehalla n'allaient-elles pas être la cause de nouveaux troubles dans la région et réveiller l'ardeur belliqueuse des tribus? Sous la pression de ces bandes, rebelles à notre action militaire, les tribus soumises n'allaient-elles pas désavouer leurs mandataires? Il y avait tout lieu de le craindre car à la fin du mois de septembre elles n'avaient pas encore tenu leurs engagements. A cette même époque, une mehalla de Mouley Haffid arrivait à Settat, à 65 kilomètres de Casablanca, et, le 8 octobre,

faisait son apparition à Ber Rechid, à 40 kilomètres de la côte. Sa présence dans la Chaouïa ne risquait-elle pas de déterminer une reprise des hostilités contre nous ?

19 octobre. Deuxième affaire de Taddert. — Depuis quelques jours le service des renseignements signalait des mouvements suspects de cavaliers sur les crêtes à l'horizon. Le 16 octobre, un Français, M. Kunster, arrivé depuis trois jours seulement avec une mission d'étude pour un syndicat commercial, avait franchi seul les avant-postes malgré les conseils de prudence qui lui étaient donnés. S'étant dirigé vers la ferme Alvarez, à 4 kilomètres du camp, il fut assailli par un parti d'Oulad Saïd et massacré malgré son héroïque résistance. Sitôt que sa disparition eut été constatée en ville, elle fut signalée à l'état-major qui, dès le lendemain, envoya des patrouilles vers la ferme Alvarez, direction qu'il avait prise d'après les avant-postes. Les patrouilles ne découvrirent rien; mais dans la soirée du 18, un Arabe, rentrant en ville, trouva le cadavre de la mule de M. Kunster et précisa ainsi l'endroit où les recherches devaient être faites.

Le lendemain 19 octobre de grand matin, le général Drude faisait partir une reconnaissance pour rechercher le corps de notre infortuné compatriote. Le détachement, sous les ordres du lieutenant-colonel du Frétay, comprenait surtout de la cava-

CASABLANCA (DAR EL-BEIDA) QUARTIER BAB ES-SOUK,
VU A 300 MÈTRES DE HAUT.

LE CAMP N° 2, NOVEMBRE 1907, VU A 500 MÈTRES.
BARAQUES CONSTRUITES POUR L'HIVERNAGE DES TROUPES.

lerie : le goum, 1 escadron de spahis, 1 escadron de chasseurs d'Afrique et 2 compagnies de la légion avec 1 section de mitrailleuses. Arrivées près de la ferme Alvarez, ces troupes aperçurent le cadavre de la mule à l'endroit indiqué ; mais, ne trouvant pas le corps de notre compatriote, elles se portèrent vers les fermes Brandt et Carlos. A peu de distance de là, la cavalerie fut accueillie par un feu nourri dirigé par une soixantaine de cavaliers marocains qui se replièrent ensuite vivement par la vallée de l'oued Bou Skoura. Attaquées ainsi, nos troupes ripostèrent et la cavalerie se lança vers Taddert à la poursuite des cavaliers ennemis, dépassant ainsi la portée imposée par le commandement aux reconnaissances et en particulier à celle-ci.

Tout à coup, nos troupes se trouvèrent en présence d'un très fort parti de Marocains, 2 à 3 000 hommes, composé de soldats de la mehalla du nouveau sultan. L'infanterie se jeta dans une ferme, la cavalerie mit pied à terre et les efforts de nos troupes arrêtèrent à deux reprises l'élan de l'ennemi. Mais de nouveaux contingents marocains arrivaient sans cesse. Les goumiers, qui tiraient derrière une haie, allaient être enveloppés par une force très supérieure. L'escadron du 1er chasseurs d'Afrique, voyant leur situation critique, voulut les dégager et s'élança à la charge ; il fut vite entouré ; il fallut l'intervention de l'escadron de spahis pour sauver

la situation. Notre cavalerie, dégagée, se replia sur notre infanterie et bientôt 4 à 5 000 Marocains entourèrent la petite colonne. Soudain le général Drude, averti par la fusillade, apparut sur les crêtes voisines avec deux bataillons et deux batteries amenés à toute allure. Les Marocains, surpris par cette arrivée subite, et criblés de projectiles, se replièrent vers le sud. De deux à cinq heures on les poursuivit sans discontinuer, puis les troupes rentrèrent au camp à la tombée de la nuit. La lutte avait été opiniâtre ; de nombreux cadavres ennemis restaient sur le terrain et de notre côté les pertes étaient sensibles : trois tués, dont le capitaine Ihler du 1er chasseurs d'Afrique et dix blessés.

La leçon ainsi infligée à nos adversaires par nos troupes sembla produire une assez forte impression sur les tribus. Dès le lendemain de ce combat, de nouvelles soumissions eurent lieu et pendant longtemps une sorte de trêve parut régner. De part et d'autre on évita de se rencontrer ; une suspension d'armes s'établit tacitement entre les deux adversaires. En tout cas, les troupes françaises, jusqu'à la fin de l'année, ne s'éloignèrent jamais du camp à plus de deux heures de marche.

Les reconnaissances faites deux fois par semaine à jour fixe avaient pour but de protéger les gens venant au marché et les plus extrêmes recomman-

dations leur étaient faites pour éviter une réédition de l'affaire du 19 octobre. Cependant le 23 décembre, il y eut une vive alerte. Une reconnaissance, commandée par le commandant Wack de l'artillerie et envoyée jusqu'au pied des premières crêtes vers le sud, reçut des coups de fusil d'un certain nombre de cavaliers ennemis. Une colonne de secours se forma même au camp. Mais la reconnaissance n'engagea pas le combat et rentra immédiatement. En résumé depuis le 19 octobre, les opérations militaires furent nulles.

Les travaux d'installation du camp, les constructions des baraques faisaient présager un séjour de longue durée sous les murs de Casablanca et l'idée d'une vigoureuse offensive s'effaçait peu à peu des esprits. Elle était désormais considérée par tous comme une chimère.

Les troupes furent bientôt énervées de cette attente, l'arme au pied, devant un ennemi qui paraissait les éviter et que l'on n'osait pas aller chercher. Les bruits les plus divers circulaient dans le camp; tantôt Mouley Haffid avec des mehalla et de nombreux canons marchait sur Casablanca; tantôt sa présence était signalée à Settat, à Ber-Rechid ou à Mediouna; la date et l'heure de son arrivée sur les crêtes voisines étaient même indiquées. Ces bruits prirent un moment tant de consistance qu'il fallut organiser les moyens de défense propres à repousser

l'attaque d'une armée, qui n'existait, d'ailleurs, que dans l'imagination de quelques-uns.

Le commandement fit augmenter l'importance des retranchements, construire des défenses accessoires sur tous les fronts des camps, mettre en état de défense la crête de surveillance et prescrivit la construction de trois fortins (fort Provot, fort Ihler et fort Benizza) pour surveiller les directions les plus menacées, Mediouna, Taddert et Fedala ; le premier seul fut construit et reçut une garnison permanente, composée d'une section de tirailleurs et d'une section de mitrailleuses ; pendant le jour, le poste était renforcé d'un peloton de cavalerie et d'une compagnie d'infanterie. Le fort Ihler fut terminé seulement en janvier 1908 et ne reçut jamais de garnison. Le fort Benizza resta à l'état de projet. Le service de sûreté fut augmenté; des sections entières étaient en avant-postes de combat sur le front même des camps et dès trois heures du matin une compagnie par bataillon était dans les tranchées, l'arme au pied, attendant une attaque que l'on supposait devoir se produire à la pointe du jour.

Telle était la situation du corps de débarquement à la fin de 1907. Chargé d'infliger un châtiment sévère aux tribus responsables des massacres du 30 juillet, il n'avait qu'imparfaitement accompli sa mission. Les quelques sorties exécutées en août et septembre à courte distance avaient dégagé tem-

APRÈS LA PRISE DES CAMPS DE TADDERT ET DE SIDI BRAHIM, DE NOMBREUX INDIGÈNES SE PRÉSENTENT A NOS AVANT-POSTES ET DEMANDENT A RENTRER A CASABLANCA.

Pl. 15, page 72.

porairement les abords de la ville; mais pendant tout l'automne les troupes s'étaient confinées dans une inaction absolue. Quelle était la cause de cette attitude passive? Était-ce que le commandem en jugeait ses effectifs insuffisants pour remplir la mission qui lui incombait? Était-ce que le Gouverne ment, mal renseigné sur la situation, comptait sur la diplomatie pour achever la soumission des tribus, soumission préparée par les opérations des 11 et 21 septembre? On ne saurait le dire. Toujours est-il que le corps de débarquement s'était jusqu'ici borné à se défendre plutôt qu'à attaquer.

D'abord décontenancés par la prise de leurs camps de Taddert et de Sidi Brahim, les Marocains, devant la passivité de leur ennemi, reprirent confiance. Un nouveau rassemblement se forma à la kasbah de Mediouna à 18 kilomètres sud-est de Casablanca et leurs cavaliers vinrent rôder aux alentours des camps rendant la banlieue dangereuse pour les pro meneurs et les soldats isolés.

Dans l'esprit des Chaouïa, notre prestige disparaissait. Notre constante immobilité les avait convaincus que nous étions impuissants à pénétrer dans l'intérieur au delà de la zone commandée par les canons de la flotte. Aussi devait-on prévoir qu'une offensive intermittente et de faible envergure ne suffirait plus, comme elle le pouvait quatre mois plus tôt, à amener la soumission des tribus

hostiles, et qu'il faudrait une longue campagne pour pacifier le pays.

Les choses en étaient là lorsque des événements inattendus se déroulèrent à Casablanca. Depuis quelque temps, le général Drude avait signalé au Gouvernement l'utilité de l'occupation de la kasbah de Mediouna de manière à nettoyer la région des bandes rebelles qui interceptaient les communications et nuisaient au ravitaillement de la ville; seulement il demandait des renforts, estimant qu'il ne pouvait, avec ses 6 000 hommes, entreprendre une pareille expédition, étant obligé de laisser une partie de ses troupes à la garde des camps. Il convient de rappeler ici que le général Drude disposait à ce moment de 6 bataillons d'infanterie à 800 hommes avec 6 sections de mitrailleuses, organisés en 3 régiments de marche sous les ordres d'un lieutenant-colonel; 2 batteries de 75; 1 batterie de montagne; 2 escadrons de cavalerie à 150 sabres; 1 goum algérien; 1 compagnie de génie avec une section de télégraphistes et 1 section d'aérostiers; 1 détachement d'ouvriers d'artillerie; du train des équipages avec 60 arabas (voitures à 2 roues) et leurs mulets. 6 000 hommes environ, c'était trop peu pour agir avec chances de succès dans les conditions particulières où se trouvait le corps de débarquement. Frappé de la faiblesse de ces effectifs, interpellé d'ailleurs à ce sujet au Sénat, le Gouver-

nement se décida à envoyer d'importants renforts.

Au même moment, le général Drude, sujet à de fréquents accès de paludisme, tomba malade. Sa santé étant très ébranlée, il sollicita un congé de trente jours espérant qu'après un repos absolu de quelques semaines, il pourrait reprendre sa place à la tête de ses vaillantes troupes. Mais le Gouvernement prit la décision de le remplacer immédiatement et, l'ayant nommé commandeur de la Légion d'honneur en récompense de ses services, il donna sa succession au général d'Amade, commandant la 69e brigade à La Rochelle, en lui prescrivant de partir au plus tôt pour Casablanca et de s'emparer de Mediouna dès l'arrivée des renforts qui étaient mis en route sans retard.

Toutefois, l'événement vint déjouer ce plan. En effet, sans attendre les bataillons de renfort qui étaient en rade depuis le 30 décembre et que le mauvais état de la mer empêchait de débarquer, le général Drude donna le 31 décembre ses ordres pour la marche sur Mediouna en faisant connaître que l'opération serait entreprise la nuit suivante. Le temps était peu propice; il avait plu toute la journée et la marche des troupes et de l'artillerie allait être extrêmement pénible; mais le général tenait à agir sans différer davantage.

1er janvier 1908. Prise de Mediouna. — La colonne, sous les ordres du colonel Boutegourd,

du 1er étranger, comprenait 4 bataillons d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie, 2 batteries de 75, 1 batterie de montagne et les ambulances. Un 2e échelon comprenait 1 bataillon du 2e étranger, commandant Corbière, 1 peloton de spahis, 1 section de mitrailleuses, 1 section du génie, 1 ambulance, 1 convoi administratif. C'était cette force qui devait composer la garnison proprement dite de Mediouna. Le départ eut lieu dans la nuit du 31 décembre vers trois heures du matin.

Dès le lever du jour, la colonne se trouva aux prises avec les éclaireurs ennemis qui se replièrent vivement sur la kasbah et lorsque la colonne atteignit les dernières crêtes du Sahel, dominant la grande plaine de Mediouna, elle se heurta aux contingents des tribus. Malgré l'appui de la mehalla de Mouley Haffid commandée par Mouley Rechid et de son artillerie, les tribus offrirent une faible résistance et se retirèrent vers le sud, vers Ber Rechid. Nos pertes furent de un tué et six blessés dont un officier. La kasbah fut occupée par le 2e échelon et le reste de la colonne poursuivit l'ennemi jusqu'au marabout de Sidi Aïssa, à 8 kilomètres au delà, où elle razzia un troupeau de 2 000 moutons environ. Le 2 janvier au soir, la colonne rentrait à Casablanca ayant laissé le 2e échelon comme garnison dans la kasbah. L'affaire avait donc été rapidement menée. Mais chose essentielle, pour la

première fois nous laissions une garnison sur un point conquis, au lieu de l'abandonner aussitôt. Un poste optique fut installé sur le sommet du Merchich à 4 kilomètres à l'ouest de Mediouna, assurant ainsi des communications rapides avec Casablanca.

Cette opération s'était effectuée dans les plus heureuses conditions. Elle eut pour résultat de rétablir un calme relatif dans toute la Chaouïa. Il eût été désirable toutefois de poursuivre les opérations sans arrêt et de frapper une succession de coups capables de briser la résistance de l'ennemi, car on pouvait craindre que le retour à Casablanca lui donnât la possibilité de reprendre courage une fois de plus et risquât de nous faire perdre tout le bénéfice du coup d'énergie de Mediouna.

En rentrant de Mediouna, on apprit que dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, le transport *La Nive*, qui amenait des renforts, s'était jeté à la côte sur les rochers de Sidi Abderahmane à 4 kilomètres à l'ouest de Casablanca. Les troupes heureusement avaient été débarquées la veille, seuls les chevaux de l'escadron du 3e spahis restaient à bord avec un important matériel d'approvisionnement. Tout le chargement put être sauvé quelques jours plus tard, mais le transport lui-même fut définitivement perdu.

Ce fâcheux événement fut le dernier incident de

la campagne avant l'arrivée du général d'Amade.

Le nouveau commandant du corps de débarquement jouissait de la plus belle réputation militaire comme soldat et comme chef. Entré à Saint-Cyr en 1874, à l'âge de dix-huit ans, il en était sorti sous-lieutenant aux tirailleurs algériens. Il fit la campagne du Tonkin de 1885 à 1887 et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre. Breveté d'état-major, chef de bataillon en 1894, il fut nommé attaché militaire de France à Londres et fut, en cette qualité, désigné comme représentant de l'armée française auprès des troupes britanniques pour suivre les opérations anglaises au Transvaal. Pendant cette campagne se révélèrent ses qualités d'observateur et ses connaissances stratégiques. Nommé lieutenant-colonel en 1900 et colonel en 1903, il avait commandé le 77e d'infanterie et avait été promu général de brigade en 1907. Ses qualités militaires, son expérience acquise au cours de la campagne contre les Boërs, sa connaissance approfondie des indigènes et de leurs mœurs l'avaient désigné à l'attention du Gouvernement.

Le général d'Amade arriva à Casablanca le 6 janvier; il se mit aussitôt à l'œuvre. Se rendant compte que contre un ennemi brave et mobile sans unité ni cohésion, il n'est pas de meilleure tactique qu'une activité inlassable; il résolut de marcher sur tous

les rassemblements qui lui seraient signalés, il les disperserait et retournerait les combattre toutes les fois qu'ils se seraient reformés, jusqu'à ce que la supériorité matérielle et morale fût acquise définitivement aux Français.

Les renforts expédiés par le Gouvernement furent mis à terre, dès le début de janvier, après la prise de Mediouna. Ils doublèrent presque exactement l'effectif du corps de débarquement, car ils comprenaient : 1 bataillon du 3e tirailleurs et 1 du 4e qui formèrent le 4e régiment de marche, 1 bataillon du 1er zouaves qui ne fut pas enrégimenté de suite, 1 batterie de 75, 1 compagnie du génie, 4 escadrons de cavalerie (3e spahis, 5e chasseurs d'Afrique avec 1 escadron chacun, 3e chasseurs d'Afrique avec 2 escadrons). Dès le 15 janvier le général d'Amade disposait donc de 9 bataillons, 6 escadrons, 1 goum, 3 batteries de 75, 1 batterie de montagne, 6 sections de mitrailleuses, soit près de 12 000 hommes. En janvier et février le génie fut constitué en 1 bataillon à 3 compagnies avec un état-major particulier. Le train des équipages en 3 compagnies avec un matériel important : 1 500 mulets, 5 à 600 arabas. Les services administratifs, intendance, subsistances, trésorerie et postes augmentèrent d'importance au fur et à mesure que les troupes françaises s'éloignèrent de la base d'opérations. Le service de l'Intendance fut assuré par 1 sous-intendant de 2e classe,

2 sous-intendants de 3e classe, 5 adjoints à l'intendance et 19 officiers d'administration. Le service de la Trésorerie et des postes comprenait 15 fonctionnaires. Tous ces officiers furent répartis dans les colonnes, puis plus tard dans les postes qui furent créés.

Quant au service de santé, il comprenait au 1er janvier 1908 une dizaine de médecins, en dehors des médecins des unités du corps de débarquement, à qui étaient adjointes 15 infirmières de la Croix-Rouge, lesquelles eurent rapidement conquis l'affection et la reconnaissance de tous ceux qu'elles ont soignés. La Société de la Croix-Rouge avait en effet envoyé à Casablanca, dès le mois d'août 1907, tout un matériel d'hôpital, une quinzaine d'infirmières dévouées qui, sous la direction du secrétaire général de l'Œuvre, M. de Valence, ne cessèrent un seul instant de prodiguer leurs soins dévoués et matériels à tous nos malades et blessés. Combien furent heureux de recevoir à leur lit de mort les consolations de ces vaillantes femmes et de pouvoir leur confier leurs dernières pensées! L'œuvre admirable accomplie par ces dévouées infirmières et leur vaillant directeur qui, malgré ses soixante ans, n'hésita pas à suivre les colonnes et partager nos fatigues, a conquis la gratitude profonde et éternelle du corps de débarquement. Le service de santé, organisé d'une façon assez sommaire pendant la période de commandement du général Drude, fut considéra-

CASABLANCA. LES DAMES DE LA CROIX-ROUGE ET DES MÉDECINS ASSISTENT AU PORT A L'EMBARQUEMENT DES MALADES OU BLESSÉS ÉVACUÉS EN FRANCE OU EN ALGÉRIE.

blement augmenté et amélioré, pendant le premier trimestre 1908. Jusqu'à cette époque, il comprenait : 1 hôpital de campagne, installé dans des tentes Herbet (15 m. de long sur 5 m. de large, contenance 18 lits, parois doubles, sol parqueté et recouvert de linoléum, 4 fenêtres à volets) dans le Tnaquer où tout un quartier de huttes avait été rasé ; 1 ambulance installée dans la maison du Caïd des Medioua ; 1 bateau-hôpital, le *Vinh-Long* qui, deux fois par mois, transportait à Oran les évacués, convalescents et blessés. A partir d'avril 1908, un deuxième hôpital de campagne fut installé dans Sour-Djedid où, vers la fin de l'année, les deux hôpitaux furent réunis. Indépendamment de ces formations sanitaires, il exista dans les colonnes et dans les postes créés à partir du mois d'avril des infirmeries-ambulances où les blessés et malades purent trouver au moins les premiers soins. A la fin du premier trimestre 1908, le personnel du service de santé comprenait : 1 médecin principal, directeur ; 35 médecins pour les hôpitaux et ambulances, 21 médecins pour les corps de troupe, 6 pharmaciens, 16 officiers d'administration et les 15 infirmières de la Croix-Rouge.

Un des premiers soucis du général d'Amade fut de relever le moral des troupes qu'une prudence exagérée avait sensiblement affaibli. Il voulait aussi montrer sans retard aux Marocains que notre mis-

sion était de poursuivre les tribus responsables des massacres jusqu'à ce qu'un châtiment exemplaire leur fût infligé et que l'heure n'était plus où les nôtres resteraient à l'abri des retranchements.

Il ne devait pas tarder, d'ailleurs, à entreprendre la campagne active qu'il projetait. La situation à Rabat devenait inquiétante pour les Européens, les nouvelles de Fez étaient mauvaises, Mouley Haffid venait d'y être proclamé sultan. La présence d'Abd el-Aziz à Rabat contenait avec peine l'effervescence de la population indigène qui était une menace constante pour les colonies européennes. Sur la demande du consul de France à Rabat, autant pour assurer les communications par terre que pour protéger les colonies européennes, le Gouvernement donna l'ordre d'occuper avec 2 000 hommes les kasbahs de Fedala et de Bou Znika situées respectivement à 22 et 52 kilomètres de Casablanca.

Le 10 janvier, une colonne comprenant : 2 bataillons de tirailleurs, 1 section de 75, 1 section de mitrailleuses, 1 demi-escadron de spahis, 1 ambulance, occupait sans incident la kasbah de Fedala et, le 13 janvier, la kasbah de Bou Znika. Les postes furent organisés, des approvisionnements y furent accumulés et la présence des troupes assura la tranquillité dans toute la région. Le croiseur *Desaix*, qui avait appuyé les mouvements de la colonne, mouilla en face de Bou Znika, assura les commu-

nications télégraphiques avec Casablanca, tandis que Fedala communiquait directement par l'optique.

L'organisation de cette colonne retarda de quelques jours le départ du général d'Amade pour les opérations contre les tribus. Il faut, en effet, signaler que le désir d'activité du général d'Amade fut, au début, trop souvent entravé par la pénurie des moyens de transport qui n'étaient pas appropriés à une campagne du genre de celle qui allait commencer : il fallut recourir à toutes les ressources que l'on put trouver. Le service de santé, la batterie de montagne fournirent leurs mulets haut le pied, l'artillerie de campagne passa au train tous les chevaux disponibles.

Tous les chameaux venant au marché de Casablanca furent réquisitionnés et l'Intendance offrit de louer tous ceux qu'on lui amènerait au prix de deux douros hassani par jour, soit sept francs cinquante. Cette situation dura longtemps. Un troupeau de 2 000 chameaux dut être employé ainsi pendant près de six semaines pour permettre de pousser sans interruption des approvisionnements sur Mediouna et plus tard sur Ber Rechid, où des dépôts de réserve de toutes sortes permirent aux colonnes mobiles d'étendre, de plus en plus, le rayon de leurs opérations. Ce n'est qu'au mois de mars seulement que le train des équipages fut renforcé, organisé et chargé de tous les ravitaille-

ments. Alors seulement, grâce à une meilleure organisation des moyens de transport, le corps de débarquement acquit la mobilité qu'il devait avoir... Mais n'anticipons pas sur les événements...

Si le corps de débarquement avait été renforcé, l'ennemi de son côté avait reçu un appui sérieux dans la mehalla que Mouley Haffid avait envoyée dans la Chaouïa sous le commandement de son neveu, Mouley Rechid. Ce noyau de réguliers était fort de 4 à 5 000 hommes et possédait quelques canons Krupp et Canet. Après la prise de Mediouna, il s'était replié sur Settat. A cette aide matérielle, vint bientôt s'ajouter l'appui moral que Mouley Haffid apportait aux Chaouïa en venant s'installer avec toutes ses forces au gué de Mechra-ech-Chair, sur la frontière même de leur pays.

La direction à donner à nos efforts s'imposait donc; c'était celle de Ber Rechid et de Settat. Ber Rechid situé au centre de la province était un point stratégique très important et Settat occupée encore par les indigènes était le refuge des réguliers de Mouley Rechid.

Le 12 janvier, à six heures du matin, le général d'Amade quitta Casablanca se dirigeant vers le sud avec une forte colonne, comprenant 5 bataillons (dont 3 de tirailleurs, 1 de légion et 1 de zouaves); 4 escadrons (1 de spahis, 3 de chasseurs); le goum algérien, 1 batterie de campagne de 75, 1 ambulance

avec ses mulets de cacolets et de litières, enfin le convoi. La petite colonne marcha en carré, 2 bataillons de tirailleurs en ligne de section par 4 avec intervalles de 100 pas sur sa face de tête; 1 bataillon de légion et 1 bataillon de tirailleurs sur les flancs en colonne de route. En arrière, le bataillon de zouaves en ligne de section par 4. A l'intérieur du carré, l'artillerie, le convoi, l'ambulance et l'état-major. A 3 kilomètres en avant la cavalerie.

Le soir, bivouac par la pluie à Aïne Djemma, à 14 kilomètres sud-ouest de Casablanca. Aucun incident ne troubla la marche, tout le pays était abandonné et désert.

Le lendemain, 13 janvier, la marche fut reprise sur Ber Rechid. Ce point servait aussi d'objectif au lieutenant-colonel Brulard qui venait de Casablanca par Mediouna avec 6 compagnies, 1 section de 75, 1 peloton de spahis. Cette marche convergente à travers la riche plaine du Tirs s'exécuta sans incident. Un grand nombre de notables de la tribu des Oulad Harriz vinrent se présenter et protester de leurs intentions pacifiques. La fertilité étonnante du pays surprit agréablement nos troupes. Elle rendit plus saisissant le contraste qu'offraient les ruines de Ber Rechid. Cette petite ville, jadis florissante, entourée d'une enceinte crénelée de 6 mètres de haut, avait été, en effet, dévastée par le fils d'El Hadj Hammou, celui qui avait fomenté les troubles

d'où naquirent les massacres de Casablanca et elle n'était plus qu'un amas de décombres.

14 janvier. — Le général, apprenant qu'El Hadj Hammou s'était réfugié dans sa kasbah à 4 kilomètres ouest de Ber Rechid, le fit cerner dès l'aube par la cavalerie et le fit prisonnier. Un autre instigateur des massacres fut également capturé dans les environs. L'un et l'autre furent mis dans un silo en attendant leur transfert à Casablanca.

L'occupation de Ber Rechid permettait de s'assurer de la fidélité des Oulad Harriz et de constituer une base avancée pour les mouvements ultérieurs des colonnes. Une garnison composée de 6 compagnies de la légion, 1 section de 75, 1 peloton de spahis, sous le commandement du lieutenant-colonel Brulard, y fut donc affectée.

Dans la soirée du 14 vers huit heures, le général prescrivit le départ pour dix heures du soir. En effet, il avait appris dans la journée que la mehalla de Mouley Rechid qui était à Settat et à laquelle devaient se joindre les tribus rebelles de la Chaouïa, avait formé le projet de nous attaquer à Ber Rechid. Il résolut aussitôt de prendre l'offensive.

15 janvier. Première affaire de Settat. — Les troupes disponibles, 3 régiments de marche (18 compagnies), 3 escadrons et 1 batterie de campagne se mirent en route à dix heures du soir par un brouillard intense. Les hommes étaient sans sac et empor-

taient dans la musette deux jours de vivres de réserve. On se dirigea vers le sud, vers Settat, pour y surprendre, par une marche de nuit, les contingents hostiles et leur montrer qu'il n'était aucun point de leur territoire, si protégé qu'il fût par la distance et les difficultés du terrain, où les troupes françaises ne pussent les atteindre. Vers deux heures du matin, on s'arrêta jusqu'à l'aurore; la brume assez épaisse avait dissimulé notre mouvement. Quand elle commença à se dissiper, la marche en avant fut reprise et bientôt les pentes escarpées du plateau moyen coupées de vallées profondes se dessinèrent à l'horizon. C'est au fond de l'une d'elles et à 6 kilomètres de la plaine que se trouve Settat.

Dès que le jour parut, le goum et toute la cavalerie se portèrent en avant et sur les flancs et ne tardèrent pas à être engagés contre de nombreux Marocains. Le régiment mixte (tirailleurs et légion) du lieutenant-colonel Passard qui se trouvait en tête se forma en ligne et se dirigea à bonne allure sur les hauteurs de Sidi Djebli, balayant tout devant lui. Arrivé sur le plateau, il fut accueilli par un feu violent; mais, appuyé par le régiment du lieutenant-colonel Taupin qui se porta vers la droite et par la cavalerie, il put continuer son mouvement de crête en crête. Arrivé à hauteur de Settat il exécuta un changement de front à gauche et se porta vers la ville dont quelques salves chassèrent les derniers

défenseurs. La cavalerie faisant le tour de l'enceinte parvint jusqu'au camp de la mehalla situé sur les pentes ouest de la vallée, l'incendia et sabra les fantassins qui ne l'avaient pas évacué. Peu après, le drapeau français fut hissé sur la kasbah.

Tandis que ces événements se passaient à Settat, le général qui était resté avec 5 compagnies et le convoi au débouché de la vallée de l'oued Mousa, recevait des notables de la tribu locale, les Mzamza, l'assurance que les habitants de la région ne tireraient pas un coup de fusil. Aussi se décida-t-il à gagner Settat par la piste qui suit le fond de la vallée? A peine le détachement y était-il engagé qu'il fut accueilli sur la gauche, de flanc et de revers, par une vive fusillade. C'était un important contingent de la tribu des M'dakra qui, ayant trouvé Ber Rechid fortement occupé, avait marché au canon et s'était rabattu sur la colonne. Jugeant notre position désespérée, les Mzamza n'hésitèrent pas à violer leur parole et se joignirent à nos nouveaux agresseurs. Quoique attaquée de tous côtés, dans des conditions de terrain très désavantageuses, la colonne continua son mouvement et repoussa partout l'ennemi auquel l'artillerie infligea de grosses pertes. Au bruit du canon, le détachement du lieutenant-colonel Passard redescendit la vallée pour prêter appui à la petite colonne du général et vers trois heures du soir les deux détachements opérèrent

leur jonction. Pour se conformer aux instructions du Gouvernement, le général dut renoncer à occuper Settat. Aussi, après une demi-heure de repos, les troupes reprirent-elles le chemin de Ber Rechid où elles arrivèrent à minuit après une marche presque ininterrompue de 75 kilomètres ayant duré vingt-six heures dont dix heures de combat. Les Marocains n'esquissèrent pas de retour offensif et la rentrée se fit sans incident.

Le succès de l'opération était aussi complet que l'on pouvait le désirer, il était dû à la marche de nuit qui avait permis de surprendre complètement l'adversaire, à l'offensive vigoureuse prise sur le champ de bataille et à la suppression de la formation en carré employée jusqu'alors. Les pertes de l'ennemi furent évaluées à cinq cents hommes mis hors de combat; de notre côté nous eûmes cinq tués et vingt-deux blessés dont le lieutenant Crotel du 3e chasseurs d'Afrique qui mourut deux mois plus tard à l'hôpital d'Oran.

CHAPITRE IV

OPÉRATIONS AUTOUR DE BER RECHID ET CONTRE LES M'DAKRA

Les colonnes du Littoral et du Tirs. — Affaire d'Aïne Mekoune (24 janvier 1908). — Combat de Dar Ksibat (2 février). — Affaire de Zaouïet el-Mekki (5 février). — Deuxième affaire de Settat (6 février). — Chez les Oulad Saïd. — Combat de Sidi Abd el-Kerim (18 février). — Combat de Ber Rebah (16 et 17 février). — Combat des Rfakha (29 février).

APRÈS un jour de repos bien gagné à Ber Rechid, les troupes qui avaient combattu à Settat rentrèrent à Casablanca où elles arrivèrent le 18 janvier. Comme, après la prise de Settat, la mehalla de Mouley Rechid s'était repliée vers l'Oum er-Rbea, hors du rayon d'action imposée à nos colonnes par les nécessités du ravitaillement, le général décida de diriger ses opérations contre les M'dakra, grande tribu montagnarde et guerrière, la plus rebelle à la soumission et sur laquelle s'appuyaient toutes les tribus de la Chaouïa.

Ayant laissé 8 compagnies du 2e étranger dans les postes de Ber Rechid (lieutenant-colonel Brulard) et de Mediouna (commandant Corbière), le général divisa le reste de ses forces en deux colonnes à peu près égales : l'une, la colonne du Littoral, sous ses

ordres directs, l'autre, la colonne du Tirs, sous les ordres du colonel Boutegourd avec base d'opérations à Ber Rechid. Chaque colonne se composait de 3 bataillons d'infanterie à 3 compagnies, 2 escadrons, 1 batterie de 75 et 1 section de mitrailleuses, soit 2 200 hommes. Le ballon marchait avec la colonne du Littoral. Les deux colonnes devaient exécuter l'opération décidée contre les M'dakra : la colonne du Tirs partant de Mediouna devait gagner l'oued el-Mellah pour faire sa jonction avec la colonne du Littoral, laquelle viendrait de Bou Znika.

Le général d'Amade avec la colonne du Littoral quitta Casablanca le 21 janvier et, passant par Fedala, arriva le 22 à Bou Znika. Le 23, augmentée de quatre compagnies de tirailleurs empruntées à la garnison de Bou Snika, la colonne prit la direction du sud à travers le territoire des Ziaïda, qui avaient trahi quelques semaines auparavant le chef aziziste Bouchta Ben Bagdadi et qui nous étaient profondément hostiles; mais les Ziaïda, avertis de notre marche par la présence du ballon, avaient levé leurs douars en toute hâte et s'étaient enfuis dans la forêt. La marche s'opéra donc sans incident et le soir la colonne campa à Ber Rebah sur l'oued Neffifik.

24 janvier. Affaire d'Aïne Mekoune. — La marche fut reprise, toujours vers le sud, et bientôt on entendit le canon de la colonne du Tirs qui, partie

la veille de Mediouna, avait gagné la vallée de l'oued el-Mellah vers l'Aïne Mekoune pour opérer sa jonction avec la colonne du Littoral.

Attaquée dans la matinée, la colonne du Tirs refoula les M'dakra jusque dans la vallée de l'oued el-Mellah et s'arrêta pour attendre la colonne du Littoral; mais cette dernière ne progressait que lentement en raison des difficultés d'un terrain très accidenté. Enfin dans l'après-midi la jonction s'opéra, les bataillons et l'artillerie prolongèrent la gauche de la colonne du Tirs sur la rive droite de l'oued el-Mellah. Du côté de la colonne Boutegourd le combat fut acharné; mais les feux d'infanterie et d'artillerie des deux colonnes réussirent bientôt à déblayer la vallée, tandis que la cavalerie traversant l'oued Zamrène parvenait à rejoindre les Marocains, malgré un terrain de plus en plus défavorable.

Mettant rapidement pied à terre, nos cavaliers poursuivirent l'ennemi de leurs feux. Les M'dakra se retirèrent sur tous les points, mais ce mouvement de recul ne fut pas définitif. La nuit arrivait! Les deux colonnes, après avoir hissé sur le plateau, au prix d'efforts inouïs, le ballon et les arabas du convoi, se concentrèrent sur le versant ouest de l'oued el-Mellah pour y bivouaquer. L'ennemi mit à profit ce mouvement et un grand nombre de tirailleurs ennemis revinrent à l'attaque jusqu'à

ce que le feu des sections de mitrailleuses eût réussi à les disperser. Cette affaire ne nous coûta que huit blessés, dont le lieutenant d'artillerie Poirson. Les pertes des M'dakra ne durent pas être considérables, aucun douar n'ayant pu être surpris ni détruit.

Ce résultat limité était dû à l'emploi du ballon qui avait signalé l'approche de la colonne du Littoral et à la lenteur du convoi insuffisamment outillé en moyens de transport. Cette pénurie d'attelages avait en outre obligé les deux colonnes à opérer leur jonction non au cœur du pays M'dakra, mais sur la lisière, et à l'attaquer de front. Le bénéfice du mouvement convergent avait donc ainsi presque disparu.

Le manque d'approvisionnements obligea encore les colonnes à regagner Mediouna où elles arrivèrent le 25 après une marche très pénible dans les terres collantes du Tirs. Cela fait, la colonne du Tirs rejoignit Ber Rechid et celle du Littoral Casablanca, où elle rentra le 27 janvier.

Un détachement du train assez important était arrivé d'Algérie pendant cette période d'opérations ; il fut donc possible d'améliorer les moyens de transport et d'augmenter de deux à trois jours le rayon d'action des colonnes. Jusqu'à cette époque, il n'avait jamais été possible d'emporter plus de deux jours de vivres et, comme aucun convoi

administratif ne pouvait être organisé, il fallait, de toutes manières, rentrer à Casablanca pour se réapprovisionner. A partir du 1er février, grâce aux renforts reçus par le train et à une location permanente de chameaux, des approvisionnements considérables furent dirigés sans cesse sur les postes existants, Mediouna, Ber Rechid, et permirent aux colonnes de se ravitailler sans regagner Casablanca. Quelquefois même, des convois administratifs vinrent les ravitailler sur le théâtre même des opérations.

Pour la marche en colonne, le sort des unités fut également amélioré : au lieu d'une araba pour deux compagnies, il fut alloué une araba par compagnie, pour transporter avec deux jours de vivres, du bois, les bagages des officiers et adjudants, quelques vivres d'ordinaire, les havre-sacs des éclopés, etc... C'était le strict nécessaire, mais nul ne songeait à se plaindre ! N'était-on pas en campagne ?

2 février. Combat de Dar Ksibat. — Après le combat du 24 janvier, il n'avait pas été possible de poursuivre les M'dakra. Aussi le commandement avait-il l'intention de reprendre les opérations contre cette turbulente tribu. Un combat livré dans une autre direction par la colonne du Tirs lui fit modifier ses projets.

Le combat du 15 janvier n'ayant pas eu pour conséquence, comme on l'a vu, l'occupation de Settat, les Marocains et la mehalla de Mouley Rechid

envisagèrent comme une reculade notre retour à Ber Rechid. Ils réoccupèrent Settat et recommencèrent à terroriser la région. Certaines fractions soumises des Oulad Harriz furent même molestées à peu de distance de Ber Rechid, où se trouvait la colonne du Tirs depuis le 26 janvier. Le colonel Boutegourd, apprenant le fait, décida de faire une reconnaissance vers le sud-ouest pour disperser les groupes hostiles. Informé de la présence d'un troupeau considérable appartenant à ces groupes et rassemblé près de la zaouïa d'El-Mekki, à 15 kilomètres de Ber Rechid, il résolut de s'en emparer à la pointe du jour. Dans la nuit du 1er au 2 février, à minuit et demi, il partit à la tête d'une colonne composée de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, une batterie de 75, deux sections de mitrailleuses et six compagnies : quatre de la légion et deux de tirailleurs.

Vers six heures et demie du matin, la cavalerie s'empara sans difficulté d'un troupeau de 2 000 têtes de bétail environ, mal gardé par une trentaine d'indigènes qui s'enfuirent sans opposer de résistance. Le but de l'opération était atteint, mais le commandant de la colonne n'était pas satisfait. Laissant à la garde du troupeau deux compagnies de tirailleurs, deux escadrons et une section de mitrailleuses (lieutenant Bosquet), il se dirigea vers le sud, dans l'espoir de rencontrer l'ennemi. Il parvint

jusqu'à Dar Ksibat, à 10 kilomètres plus au sud, sans apercevoir de Marocains et bombarda le village qui, du reste, était en partie évacué.

A peine son mouvement de repli vers Zaouïet el-Mekki était-il commencé, que de nombreux cavaliers marocains, 6 à 7000 environ, avertis par le canon et les gardiens fugitifs du troupeau, descendirent dans la plaine et apparurent de tous côtés entourant bientôt la petite colonne. Le colonel Boutegourd rappela à lui les deux compagnies de tirailleurs qui étaient à El-Mekki, laissant le troupeau à la garde de la section de mitrailleuses de Bosquet et des deux escadrons de chasseurs. Ceux-ci ne tardèrent pas à être attaqués à leur tour par des forces très supérieures, si bien que les cavaliers, ayant épuisé presque toutes leurs cartouches, furent obligés de charger pour se dégager. Pendant ce temps, le troupeau retomba entre les mains de l'ennemi et un peloton de chasseurs, se laissant entraîner trop loin, fut un instant sérieusement compromis. C'est au cours de cette chevauchée audacieuse que furent tués le lieutenant Ricard, les chasseurs de Kergorlay et Rousseau.

La section de mitrailleuses, laissée très en l'air, fut également entourée et réussit à se faire jour grâce au sang-froid de son chef; mais trois mulets ayant été tués, plusieurs hommes blessés, on dut abandonner le télémètre, l'affût d'une mitrailleuse

et la plupart des boîtes à cartouches. Une mitrailleuse sur l'épaule, un mousqueton à la main, le lieutenant Bosquet réussit à franchir le cercle qui l'investissait, sans laisser un seul de ses hommes aux mains de l'ennemi.

Cependant, les troupes revenant de Dar Ksibat, formées en carré, avaient réussi à gagner un piton isolé, situé à 2 kilomètres de la Zaouïa, où l'artillerie trouva une excellente position; tandis qu'un cavalier, qui avait pu se glisser à travers les bandes ennemies, allait prévenir Ber Rechid. Aussitôt, le lieutenant-colonel Brulard, avec un bataillon de la légion et une batterie de 75, se porta à toute allure au secours du carré et se mit en batterie dès que la distance le lui permit. Devant cette attaque imprévue, les Marocains furent obligés de se retirer, mais le troupeau ne put être repris.

La lutte avait été acharnée de part et d'autre, la colonne du Tirs n'avait plus que quelques cartouches quand la colonne Brulard vint la dégager et les pertes des deux côtés furent importantes; de notre côté onze tués, dont le lieutenant Ricard, des chasseurs d'Afrique, et 41 blessés, dont le lieutenant-colonel Passard, le capitaine Fallex, mort des suites de sa blessure, et les lieutenants Forgemol de Bostquenard et Boire.

La colonne rentra à Ber Rechid vers six heures du soir, après dix-huit heures de marche et de

combat. Cette rude journée avait mis les troupes françaises aux prises avec tous les contingents de l'arrière-pays et ceux de l'Ouest qui, pour la première fois, firent une rude expérience de nos armes. S'étant engagés à fond, ayant combattu en masses profondes, ils subirent des pertes énormes en hommes et en chevaux. Leurs pertes furent évaluées à quatre ou cinq cents tués. Aussi l'effet moral produit fut-il considérable parmi les Marocains? Malheureusement la reprise du troupeau réveilla et accrut leurs instincts pillards et guerriers. Quant aux nôtres ils trouvèrent dans ce combat l'occasion de montrer une fois de plus leur endurance, leur vaillance et leur solidité au feu.

Pendant ce temps, le général avait réorganisé à Casablanca la colonne du Littoral. Le 3 février, dès l'aube, il se mit en marche pour Mediouna. En cours de route, à quelques kilomètres du camp, il apprit la nouvelle du combat de la colonne du Tirs à Dar Ksibat, le 2 février. Il résolut aussitôt d'aller donner une sévère leçon aux tribus qui avaient si audacieusement attaqué la colonne Boutegourd.

Affaire de Zaouïet el-Mekki. — Le 4 février, le général campa à El-Hadj-Hammou, à 4 kilomètres ouest de Ber Rechid et le 5, la colonne du Littoral, renforcée de celle du Tirs, se dirigea sur Zaouïet el-Mekki, où elle devait bivouaquer pour marcher le lendemain vers le sud. Le bivouac était à peine ins-

tallé (onze heures du matin), que la cavalerie signala l'approche de nombreux groupes ennemis venant de la direction de Settat; au même moment le camp des deux colonnes était attaqué par l'artillerie marocaine, ouvrant le feu à 4 000 et 4 500 mètres environ. Plusieurs obus tombèrent sur le front sud du camp. Les troupes prirent vivement les armes et se déployèrent pendant que l'artillerie de campagne réduisait sans peine au silence les quelques canons marocains qui ne nous firent aucun mal. L'ennemi se présenta en masse, venant de l'est et du sud-est et tout son effort porta contre la colonne du Tirs qui, appuyée par celle du Littoral, prit vigoureusement l'offensive et refoula les Marocains jusqu'à 6 kilomètres du camp, dans la direction de Settat. La nuit arrêta la poursuite.

Cette attaque des tribus, auxquelles s'était jointe la mehalla de Mouley Rechid, ne fit que confirmer le général d'Amade dans la nécessité de leur infliger une dure leçon le plus rapidement possible.

Il donna donc, dans la soirée, l'ordre de lever le camp à une heure du matin; les sacs des hommes, le train régimentaire devaient être enfermés dans la Zaouïa et une section par bataillon devait en assurer la garde. Les hommes emportaient un jour de vivres de réserve dans leur musette. L'opération devait se faire dans le plus grand silence et le plus grand mystère. Du reste, une nuit sombre protégea nos

CAVALIERS MAROCAINS SE PORTANT A L'ATTAQUE. COMBAT DU 6 FÉVRIER 1908.

mouvements. Cependant les Marocains étaient en éveil et, vers onze heures du soir, une attaque de nuit se dessina contre la colonne du Tirs campée à l'est de la Zaouïa. Un violent feu d'infanterie ralentit leur ardeur et au bout d'une demi-heure de combat, les Marocains battirent en retraite. Nos pertes s'élevaient à trois blessés pour la journée.

6 février. 2e affaire de Settat. — La levée du camp s'opéra suivant les ordres donnés et le rassemblement des deux colonnes (5 000 hommes environ) se fit à trois heures et demie du matin, par une nuit complètement noire, en avant du front sud du camp de la colonne du Tirs. A quatre heures et demie du matin, en deux colonnes de route parallèles, séparées par un intervalle de 500 mètres, les troupes se mirent en marche vers le sud. Le sol était humide, glissant. Vers six heures du matin, à l'aube naissante, elles se formèrent en un seul carré. Deux bataillons déployés en tirailleurs sur la face de tête, un bataillon sur chaque flanc en colonne de route et deux bataillons sur la face arrière en ligne de section par quatre. A peine le dispositif était-il pris, qu'un obus vint tomber dans le carré ? Le soleil dissipant la brume, 10 000 cavaliers ennemis environ apparurent dans la plaine. Jusqu'à onze heures, le combat fit rage ; au début, les Marocains tentèrent de tourner notre droite, mais ils en furent empêchés par notre cavalerie. Sur la gauche, leurs efforts

vinrent se heurter au détachement du lieutenant-colonel Brulard qui, parti le matin de Ber Rechid, vint prendre position à Sidi el-Aïdi et ensuite à Dar el-Kebir ben Hammani, sur la piste Ber Rechid-Settat; le combat s'étendait alors sur un front de 7 à 8 kilomètres.

A onze heures, le centre de la ligne reçut l'ordre de marcher sur le défilé de Settat, que l'on apercevait à 4 kilomètres. Devant ce mouvement qui allait menacer Settat, les Marocains se replièrent rapidement vers le sud abandonnant l'attaque.

Tandis que l'artillerie se mettait en batterie et balayait l'entrée du défilé, l'infanterie de première ligne gravissait les crêtes de Sidi Djebli se dirigeant sur Settat. La région traversée était une des plus peuplées, partout des fermes de bonne apparence blanchies à la chaux, partout de nombreux douars. Tout fut détruit, brûlé! Quand la colonne arriva sur les hauteurs, l'ennemi avait disparu. Néanmoins, la marche fut continuée sur Settat, dont la kasbah fut démolie à la mélinite. Il était trois heures du soir! Quant à la ville, elle avait été évacuée sauf par les Juifs, qui vinrent demander la protection des troupes françaises; une centaine d'entre eux suivirent même le soir la colonne pour gagner Casablanca, car ils craignaient d'être égorgés au retour de la mehalla. Ne pouvant, d'après ses instructions, ni occuper Settat, ni y bivouaquer, le général donna l'ordre

de reprendre la direction de Zaouïet el-Mekki, après avoir fait le café. Cette décision imposée par la situation politique européenne allait malheureusement permettre à la mehalla haffidienne de se reconstituer et de pousser à la résistance les tribus de l'arrière-pays de la Chaouïa.

A quatre heures et demie, la colonne se mit en marche par les hauteurs et l'interminable marche se poursuivit, à travers les champs glissants et marécageux, par un brouillard intense. Puis la nuit vint. Il fallut réinstaller les camps, monter les tentes et personne ne dormit avant deux heures du matin. Les troupes étaient debout depuis la veille minuit, ayant fourni un effort considérable : 70 kilomètres parcourus en vingt et une heures, dont dix sans aucun repos et quatre en combattant. Nos pertes dans cette journée furent de trois tués et treize blessés. Ce combat mit en évidence les avantages de l'offensive, de la marche rapide de colonnes combattant sur des fronts très étendus et menaçant directement les camps de l'ennemi.

Ces deux dernières rencontres eurent un retentissement considérable dans toute la région. Les Marocains furent surtout émus des pertes qu'ils avaient subies et la plupart des contingents rebelles se retirèrent dans les montagnes, tandis que la mehalla de Mouley Rechid se repliait sur l'Oum er-Rbea.

Profitant de l'effet moral produit, le général d'Amade décida de pousser une pointe vers le sud-ouest. Après deux jours de repos employés au ravitaillement en vivres et munitions, les colonnes du Tirs et du Littoral se dirigèrent sur la kasbah des Oulad Saïd où elles arrivèrent le 10 février après avoir fait la veille une razzia de 2000 bêtes au lieu dit Rochers des Oulad Srir. Cette prise fut dirigée aussitôt sur Ber Rechid sous la garde d'une compagnie de tirailleurs et d'un peloton de cavalerie. Au cours de cette étape du 10 février, les colonnes quittèrent la plaine pour gravir le plateau moyen. Elles purent apercevoir à l'horizon le contour des contreforts de l'Atlas. Le plateau traversé était identique comme terre, comme cultures, à la plaine du Tirs que l'on venait de quitter.

Le bivouac fut établi vers une heure du soir sans incident près de la kasbah des Oulad Saïd (Sidi bel Aïachi) qui n'était plus qu'un amas de décombres. Le pays était complètement désert. Le camp était à peine installé qu'un parlementaire français se présenta aux avant-postes : c'était M. Christian Houël, correspondant du *Matin*, qui venait de la part du sultan du Sud, Mouley Haffid, apporter au général d'Amade le salut de son maître, lui exprimer son vif désir d'arranger les affaires de la Chaouïa et lui affirmer en outre la recommandation faite à ses troupes de ne pas combattre les Français. Comme

SETTAT. INCENDIE DU VILLAGE NÈGRE APRÈS LE COMBAT DU 6 FÉVRIER 1908.
AU PREMIER PLAN, GOUMIERS ALGÉRIENS.

ces paroles étaient en contradiction formelle avec les faits, le général d'Amade remercia M. Houël de sa communication, mais le pria d'aller en entretenir le consul de France à Casablanca.

Ne pouvant personnellement en tenir compte, il somma la mehalla de Mouley Haffid campée à 20 kilomètres de là, près de Mechra-ech-Chaïr, de repasser l'Oum er-Rbea avant le lever du soleil. La mehalla obéit à cet ultimatum et le lendemain matin, 11 février, à sept heures, les colonnes reprirent la route du nord vers Ber Rechid où elles arrivèrent le 13 février.

Tout le pays traversé appartenait à l'importante tribu des Oulad Saïd et était complètement désert, quelques douars s'étaient retirés vers le sud avec la mehalla, mais la plus grande partie des douars s'étaient installés à la lisière du pays des Chiadma, autour d'un marabout, nommé Bou Nouala, qui prêchait la résistance aux Français.

Les environs de Ber Rechid et la partie occidentale de la province se trouvant momentanément dégagés, le corps de débarquement allait pouvoir reprendre ses opérations contre les groupes de l'Est. Le 14 février, après avoir, à Ber Rechid, rendu solennellement les derniers devoirs aux morts des derniers combats et avoir présidé, à Zaouïet el-Mekki, à l'inauguration d'un monument à la mémoire des tués du 2 février, le général d'Amade décida une marche

contre les M'dakra dont l'agitation inspirait à nouveau quelque inquiétude. Désirant employer le plus de troupes possible et ne pouvant encore, faute de moyens de transport, s'avancer à plus de trois jours de route dans l'intérieur, il conçut le projet de former plusieurs colonnes dont les unes attireraient l'ennemi dans la plaine, tandis que l'autre le prendrait à revers du côté des montagnes. Les garnisons de Ber Rechid et de Bou Znika devaient fournir les groupes d'amorce.

Pour l'accomplissement de ce plan d'ensemble, le général avec les colonnes du Tirs et du Littoral exécuta d'abord une feinte sur Settat, où il arriva le 16 février dans l'après-midi sans avoir rencontré aucune opposition. Les troupes passèrent une nuit très calme sans apercevoir une silhouette marocaine : 5 compagnies, 1 section de montagne et 1 peloton du génie campèrent sur les hauteurs à l'entrée du défilé pour le garder ; mais aucune alerte n'eut lieu.

17 février. — Le lendemain matin à quatre heures, les deux colonnes reprirent la route du nord jusqu'à Dar el-Kebir ben Hammani puis, ayant reçu des approvisionnements par un convoi de Ber Rechid, se dirigèrent vers l'est en suivant le pied des hauteurs. Elles campèrent le soir sur les bords de l'oued Mazzert et repartirent dès l'aube, toujours vers l'est, dans la direction du marabout de Sidi Abd el-Kerim où elles devaient se rencontrer avec

les colonnes Brulard et Taupin. La première, forte de 5 compagnies de la légion, 2 pelotons de spahis, une section de 75 et 4 pièces de 37 de marine montées sur arabas, était partie le matin même de Ber Rechid; la 2e comprenant : 6 compagnies de tirailleurs, 1 section de 75, 1 escadron de spahis avait quitté Bou Znika le 16, se dirigeant vers le sud par Sidi Ben Slimane et Ber Rebah. Mais les M'dakra, décidés à la résistance et parfaitement renseignés sur les mouvements des colonnes, profitèrent habilement des distances qui les séparaient et portèrent tous leurs efforts sur les colonnes les plus faibles.

18 février. Combat d'Abd el-Kerim. — A six heures du matin, par un brouillard intense, les colonnes du Tirs et du Littoral quittèrent leur bivouac se dirigeant d'abord vers le nord-est en suivant le pied des hauteurs. Elles formèrent deux colonnes de route en échelons, la droite en avant, la colonne du Littoral à 1 kilomètre à gauche et à 500 mètres en arrière de la queue de la colonne du Tirs. Les ambulances marchaient entre les deux colonnes et le convoi sur le flanc gauche. Un escadron de chasseurs et deux compagnies constituaient l'avant-garde, tandis que le goum et les autres escadrons couvraient les flancs et l'arrière des colonnes.

Vers sept heures du matin, dès que l'avant-garde eut traversé l'oued el-Ahmeur, elle se heurta aux contingents des tribus et la colonne du Tirs dut

changer de direction vers la droite du côté de Sidi Nader et déloger les Marocains des crêtes. La colonne du Littoral continua son mouvement en avant et s'engagea dans la vallée conduisant à Sidi Daoud et à Sidi Abd el-Kerim refoulant devant elle de nombreux groupes ennemis.

A ce moment précis, huit heures du matin, une violente canonnade éclata dans la plaine vers le nord-est et à quelques kilomètres. C'était la colonne Brulard qui, dans sa marche de concentration, se trouvait arrêtée vers Sidi Abd el-Kader, par le groupe des forces des M'dakra soutenues par une fraction importante de la mehalla haffidienne avec son artillerie. La batterie marocaine qui appuyait cette attaque lança une cinquantaine d'obus qui tombèrent tous au milieu du carré; mais leurs effets furent heureusement inoffensifs, les Marocains ne sachant pas déboucher les évents des fusées. Le canon tonnant sans relâche indiquait combien l'engagement était sérieux. Des masses nombreuses s'avançaient en effet contre le détachement de Ber Rechid sur le flanc gauche de la colonne du Littoral et celle-ci dut bientôt s'arrêter pour chercher à dégager la colonne Brulard.

Vers midi, un bataillon et une batterie de 75 de la colonne du Littoral, plus tard 3 compagnies et 1 section d'artillerie de la colonne du Tirs se portèrent à son aide. Ces renforts arrivèrent à propos.

La colonne Brulard entourée depuis huit heures du matin avait presque épuisé ses munitions, elle avait dû supporter tout l'effort des M'dakra. L'aide opportune qu'elle reçut lui permit de jeter le désarroi parmi les assaillants pris entre deux feux et qui, vers trois heures, commencèrent à battre en retraite continuant à tirailler à grande distance. Pendant ce temps la colonne du Littoral avait refoulé au delà d'Abd el-Kerim tous les groupes occupant la région et, progressant lentement, s'était arrêtée à hauteur de Sidi Daoud où, vers six heures du soir, s'opéra la jonction des trois colonnes du Littoral, du Tirs et de Ber Rechid. Mais aucune nouvelle n'était parvenue de la colonne Taupin.

Cette journée du 18 février nous coûta malheureusement sept tués et vingt-neuf blessés dont le capitaine Benet du 2e étranger. A minuit un convoi escorté par un bataillon du 2e tirailleurs transporta les blessés à Ber Rechid où il arriva à une heure et demie de l'après-midi. En raison de la situation des tribus, le détachement partit la nuit pour dérober son mouvement et malgré cela il fut signalé et suivi pendant toute la nuit.

16, 17 février. Combat de Ber Rebah. — Pendant ce temps la colonne, partie le 16 de Bou Znika sous les ordres du colonel Taupin, avait été arrêtée dans sa marche par des forces supérieures et n'avait pu arriver au point de concentration fixé. En effet, dès

le 16, après avoir dépassé Sidi Ben Slimane, elle fut attaquée par de forts contingents des Mzab et des M'dakra qu'elle repoussa facilement. Elle put bivouaquer sur les crêtes de Ber Rebah.

Le lendemain 17, au matin, elle se remit en route vers le sud, mais fut attaquée aussitôt par l'ennemi qui, dans la nuit, avait reçu des renforts importants. Le combat fut acharné. La colonne éprouva les plus grandes difficultés à franchir la vallée encaissée de l'oued Neffifik. Deux compagnies, envoyées sur la rive gauche de l'oued pour protéger le passage, furent un moment en très mauvaise posture. Harcelées de toutes parts, elles ne purent se maintenir en position qu'en chargeant plusieurs fois à la baïonnette. L'une de ces compagnies perdit trois chefs de section sur quatre.

Enfin la rivière fut franchie. L'artillerie et le reste de l'infanterie vinrent se mettre en ligne et, après un combat assez chaud, obligèrent l'ennemi à se retirer. Mais, les munitions, après deux jours d'un si violent combat, étaient presque épuisées. Le lieutenant-colonel Taupin, n'ayant plus assez de munitions pour soutenir un nouveau combat qu'il aurait eu certainement à affronter au passage de l'oued el-Mellah, abandonna l'idée de rejoindre le général d'Amade et se replia par la rive gauche du Neffifik sur Fedala, le poste le plus rapproché, sans être sérieusement inquiété. Ces deux journées (16 et 17 fé-

vrier) nous avaient coûté neuf tués et vingt-quatre blessés. Parmi les morts se trouvaient le lieutenant Pol Boulhaut du 4e tirailleurs et un lieutenant indigène. Quoi qu'il en soit, ces dernières opérations n'avaient pas donné les résultats que l'on espérait. Elles démontrèrent en outre, et à nouveau, l'inconvénient qu'offrait l'emploi de petites colonnes isolées. Mais si pendant ces trois journées nous avions subi des pertes cruelles, l'ennemi de son côté avait été très éprouvé; les Mzab, les M'dakra, tribus les plus atteintes, se retirèrent dans la région montagneuse et la mehalla haffidienne suivit leur mouvement. Toutefois ce recul ne devait être que momentané; les tribus ne pouvaient pas déserter pour longtemps les parties les plus fertiles de leur territoire qui se trouvaient dans la plaine; elles ne pouvaient pas abandonner leurs récoltes sans se vouer d'elles-mêmes à la misère. Elles seraient donc forcées de revenir...

Après le combat du 18 février, le général, se trouvant sans nouvelles de la colonne Taupin et ayant besoin de se réapprovisionner en vivres et en munitions, se dirigea avec toutes ses colonnes sur Ber Rechid où il arriva le 20 février. Voulant ensuite réorganiser et renforcer ses troupes, désirant en outre calmer les craintes de la population de Casablanca encore sous le coup de la panique qui avait éclaté dans la ville au bruit de la violente canonnade

du combat du 18, il rentra le 24 à Casablanca avec la colonne du Littoral, tandis que la colonne du Tirs allait vers Fedala rejoindre la colonne du colonel Taupin.

Une panique avait, en effet, éclaté à Casablanca le 18 février. La violente canonnade du combat de Sidi Abd el-Kerim avait été entendue de la ville toute la journée; le vent aidant, elle parut se rapprocher sans cesse, tellement que l'on crut à une défaite des nôtres et que chacun s'attendit à voir les tribus se ruer à nouveau sur Casablanca. Le ballon, de son côté, signala de nombreux campements indigènes dans un rayon rapproché, si bien que le commandant d'armes crut devoir prendre des précautions qui achevèrent d'affoler la population. Il fit débarquer les marins du stationnaire, mit tout le monde sous les armes à son poste de combat et appela à lui la police franco-espagnole; les troupes espagnoles partirent en reconnaissance sur la route d'Azemmour; les Juifs fermant leurs boutiques se réfugièrent sur les terrasses et tous les indigènes de la banlieue rentrèrent en ville avec leurs troupeaux. Dieu merci! Toutes ces craintes étaient vaines: les Marocains, on l'a vu, se battaient contre nous à 60 kilomètres de là et ne songeaient nullement à venir attaquer la ville.

La reprise des opérations fut fixée au 27 février. Sur ces entrefaites, le Gouvernement annonça l'envoi

prochain de 5 000 hommes de renfort, comprenant : 5 bataillons d'infanterie, 1 batterie de 75 et un escadron de cavalerie et le départ pour Casablanca de la mission Regnault-Lyautey chargée de faire une étude approfondie et exacte de la question Chaouïa, au double point de vue militaire et diplomatique. Mais avant l'arrivée de ces renforts et de cette mission, le général d'Amade avait remporté des succès décisifs et brisé la résistance des Chaouïa.

27 février. — En vue de son prochain mouvement offensif, le général d'Amade groupa toutes ses forces en un seul bloc, adjoignant la colonne Taupin à celle du Tirs et la colonne Brulard à celle du Littoral. Cette dernière quitta Casablanca le 27 février pour Mediouna où elle fit sa jonction avec la colonne Brulard. Le 28 février elle se porta sur l'oued el-Mellah à Sidi Ahmed el-Madjoub où elle fut rejointe par la colonne du Tirs. La colonne d'opérations comprit alors 7 bataillons, 5 escadrons, 4 batteries dont une de montagne, une section de pièces de 37 de la marine, soit environ 6 000 hommes avec un train régimentaire portant deux jours de vivres, une ambulance, une section de munitions. En outre un convoi administratif en deux échelons assurait les ravitaillements.

29 février. Combat des Rfakha. — Le lendemain 29, l'étape fut courte. On leva le camp à trois heures du matin et l'on se mit en marche vers le sud-est.

Un important convoi, venant de Mediouna, devait rejoindre la colonne au gué de Souk el-Tnin, non loin d'Aïne Mekoun. Les troupes s'arrêtèrent, vers neuf heures, sur le plateau élevé qui domine le confluent de l'oued Zamrène et de l'oued Aceïla. Pour protéger les opérations de ravitaillement, la colonne Brulard comprenant : 1 batterie de montagne et 1 section de 75, 1 section de 37, 1 escadron, 6 compagnies de la légion et 1 bataillon du 1er zouaves, fut envoyée en flanc garde sur la rive droite de l'oued Aceïla, au nord de Mouley Idriss pour surveiller la vallée de l'oued Zamrène, tandis que 3 escadrons de chasseurs étaient détachés en surveillance face au sud sur le plateau des Rfakha.

A peine le mouvement était-il esquissé que quelques cavaliers ennemis apparurent sur les crêtes à l'horizon ; mais l'intention du commandement n'était pas de combattre tant que la question du ravitaillement ne serait pas réglée ; or le convoi était attendu pour dix heures. Les trois escadrons, après avoir franchi l'oued Aceïla, trouvèrent devant eux une pente ascendante qui les obligea à s'éloigner considérablement du reste de la colonne avant d'atteindre une crête permettant de voir au loin le terrain.

Quand ils y furent parvenus, les cavaliers ennemis parurent en masse. Les Marocains se rendant compte de l'isolement de ces trois escadrons por-

tèrent tous leurs efforts de ce côté. Les pelotons mirent pied à terre et tinrent l'ennemi en respect, mais les cartouches commencèrent à s'épuiser et, lorsque les fantassins ennemis eurent dépassé le rideau de leurs cavaliers se rapprochant en utilisant les moindres replis du sol, il ne resta plus aux chasseurs d'autre ressource que de charger. La charge s'exécuta par échelons et en fourrageurs. Elle dégagea momentanément la crête, mais ce répit dura peu ; il fallut recommencer à plusieurs reprises, car la ligne de l'adversaire se reformait sans cesse ; la lutte était acharnée de part et d'autre, la situation devenait critique ; de nombreux morts et blessés jonchaient le sol après chaque charge ; et il fallait charger de nouveau pour les empêcher de tomber entre les mains d'ennemis qui les martyrisaient.

Heureusement le général avait été prévenu dès le commencement et un bataillon de tirailleurs, allégé de ses sacs, fut envoyé en toute hâte ; mais il avait 4 kilomètres à parcourir en gravissant une colline. Néanmoins, il fit toute diligence et son apparition fut comme un coup de théâtre. Les chasseurs furent dégagés et le mouvement en avant des Marocains arrêté net, malgré l'intervention de leurs quelques pièces de canon. Ici se place un tragique et douloureux incident ! A l'aile gauche de la ligne française se trouvait la colonne Brulard. Personne dans cette colonne, étant donnés la distance et le terrain, ne vit

le bataillon de tirailleurs arriver au secours de la cavalerie et, lorsque celui-ci eut dépassé la ligne de nos cavaliers, il fut pris pour des tirailleurs marocains. L'ordre fut alors donné à la batterie de 75 d'ouvrir le feu sur lui et malgré la distance, 5 000 mètres environ, les effets des shrapnels furent terribles : l'infortunée section de tirailleurs que la gerbe de tir engloba eut 2 tués et 5 blessés pour 2 obus tirés.

Ce bataillon de tirailleurs fut bientôt suivi de quatre autres qui obligèrent l'ennemi à se retirer laissant sur le terrain un grand nombre de morts. Les Marocains se portèrent alors contre l'aile gauche, contre la colonne Brulard, qui jusque-là n'avait pas été trop inquiétée. Des masses énormes de fantassins se ruèrent sur le bataillon de zouaves qui en dix minutes eut 14 hommes hors de combat. Enfin, appuyé par la légion, il put rejeter les Marocains dans la vallée de l'oued Zamrène. Ceux-ci tentèrent bien un retour offensif, mais tous leurs efforts se brisèrent contre notre infanterie. La nuit mit fin à la lutte. Après quinze heures de marche et de combat, il fallut encore faire bien des marches et contre-marches avant de se reposer. La plupart des bataillons avaient laissé leurs sacs sur le plateau de Souk el-Tnin avec les trains régimentaires.

Après avoir songé un instant à faire camper à la kasbah Maggous, le commandement prescrivit de

reprendre les emplacements de dix heures du matin; les troupes se mirent donc en marche par la nuit noire à travers un terrain coupé et difficile et bientôt elles gagnèrent le plateau; mais ce n'est qu'à onze heures du soir qu'elles purent faire la soupe. Elles étaient debout depuis trois heures du matin. Les pertes des Marocains furent considérables si l'on en juge par le nombre de morts qu'ils laissèrent sur le terrain sans pouvoir les emporter; malheureusement nos pertes furent également très sensibles : 14 tués et 45 blessés dont les lieutenants Vallée et Merle des chasseurs d'Afrique. Un convoi les transporta dans la nuit à Mediouna et de là à Casablanca. Il y eut aussi une trentaine de chevaux tués.

Dans cette pénible journée la conduite des chasseurs d'Afrique fut au-dessus de tout éloge; la plupart, jeunes soldats de deux ans, se montrèrent par leur audace, leur souplesse, leur entrain à la hauteur de leurs Anciens et il est certain que les Marocains garderont un terrible souvenir des sabres des chasseurs d'Afrique. Il faut avoir vu le terrain de la charge pour se rendre compte de l'acharnement de la lutte et de la vaillance des uns et des autres. Le terrain ressemblait à un vaste charnier; des cadavres de chevaux couvraient le sol par dizaines et, dans un seul endroit, on put compter jusqu'à trente cadavres marocains. Des képis, des armes, sabres

ou fusils jonchaient le sol, et les malheureux blessés que les fantassins Marocains avaient, au cours de la lutte, eu le temps de mutiler étaient là étendus sans connaissance attendant la mort comme une délivrance! Ce fut dans ce combat que s'illustra le cavalier Juidice[1] du 5e chasseurs d'Afrique qui eut le maxillaire inférieur fracassé d'un coup de feu, tandis que son jeune frère était tué à ses côtés. L'un et l'autre étaient enfants de l'Assistance publique; engagés volontaires ils firent leur devoir en braves cavaliers qu'ils étaient, montrant que la vaillance, la vigueur et la hardiesse étaient toujours l'apanage de la cavalerie française. Du reste dans tous ces combats, les jeunes soldats français, zouaves et chasseurs d'Afrique, se montrèrent par leur vigueur, leur entrain, leur endurance, les émules des vieux soldats de la légion et des tirailleurs.

1. Il fut peu de temps après nommé brigadier et décoré de la Légion d'honneur. Infirme, il fut retraité et est employé actuellement comme concierge dans un ministère.

CHAPITRE V

OPÉRATIONS CONTRE LES M'DAKRA LA MEHALLA HAFFIDIENNE ET LES TRIBUS DE L'OUEST

Première affaire de l'oued Aceïla (8 mars). — Kasbah ben Ahmed. — Revue du 11 mars. — Combat de Sidi el-Rhnimine (15 mars). — La mission Regnault-Lyautey. — Deuxième affaire de l'oued Aceïla (29 mars). — Installation du détachement régional des M'dakra (D. R. M). — Troisième affaire de Settat (8 avril). — Installation de la colonne mobile des Mzamza (C. M. M.).

Le matin du 1er mars, on se réveilla par une pluie battante et le général, étant donné le mauvais temps et la nature du terrain détrempé par la pluie, dut renoncer à poursuivre les M'dakra plus avant vers le sud. Il décida alors de se porter vers l'est, chez les Ziaïda par Souk el-Tnin et Ber Rebah. Le départ, retardé par le mauvais temps, eut lieu à dix heures du matin et il fallut trois heures pour franchir le défilé de Souk el-Tnin. La journée se passa sans incident : les colonnes campèrent à sept heures du soir à Sidi Ben Slimane. Le 2 mars, elles firent une reconnaissance dans le sud-est, vers la haute vallée de l'oued Cherrat chez les Beni Oura et rentrèrent le soir à Sidi Ben Slimane. Le

3 mars la marche fut poursuivie sur Bou Znika en traversant la forêt de chênes-lièges et, le 4 mars, on vint bivouaquer sur les bords de l'oued Neffifik.

5 mars. — Marche vers le sud pour atteindre Sidi Hadjaj où les colonnes prirent un jour de repos; ce qui leur permit de se ravitailler en faisant venir le nécessaire de Casablanca. Cette marche s'exécuta sans qu'on ait eu à tirer un coup de fusil, les tribus rencontrées sur la route ayant toutes témoigné de leurs intentions pacifiques. Le beau temps étant revenu, les colonnes allaient pouvoir se porter de nouveau contre les M'dakra et leur livrer un combat décisif. Jusqu'ici, elles n'avaient combattu cette tribu que dans la plaine; mais maintenant mieux outillées, elles allaient pouvoir s'éloigner davantage dans l'intérieur et suivre l'ennemi jusque dans ses repaires.

7 mars. — Marche vers le sud et bivouac au nord-ouest de Dar Miloudi sur l'oued Ayata à la frontière nord du pays M'dakra.

Première affaire de l'oued Aceïla. — Le lendemain 8 mars, à sept heures du matin, les troupes, laissant les trains régimentaires avec une escorte sur le lieu du bivouac, se mirent en marche vers le sud, en deux colonnes brûlant tout ce qu'elles rencontraient. Elles se dirigèrent sur Dar Bou Azza ben Slimâne, groupe de maisons situé sur le plateau masquant la haute vallée de l'oued Aceïla. A

huit heures du matin la cavalerie et le goum prirent le contact avec un rideau de cavaliers marocains qui défendait mollement l'approche du plateau. Tandis que la colonne de Bou Znika, appuyée par les colonnes du Littoral et de Ber Rechid, occupait Dar Bou Azza et rejetait l'ennemi dans la vallée de l'oued, la colonne du Tirs prononçait un mouvement vers la droite constituant flanc garde contre les contingents du Mzab venus au secours des M'dakra. Cette colonne, renforcée vers midi par la colonne de Ber Rechid, fut fortement accrochée toute la journée et dut rester en position près de Dar Bou Azza pour protéger les trains régimentaires qui devaient, le soir, rejoindre les colonnes. A dix heures et demie, la ligne de feu occupa les mamelons dominant, à l'ouest, la vallée de l'oued Aceïla et l'artillerie canonna les Marocains en retraite vers les hauteurs de la rive droite.

Sur ces entrefaites, on apprit que les campements de la tribu et de la mehalla haffidienne d'Omar Sketani se trouvaient à l'est du massif du Mgarto à 11 kilomètres de là. Bientôt même on les aperçut. Les deux colonnes du Littoral et de Bou Znika, 4 bataillons, 2 batteries de 75, 1 de montagne et 2 sections de mitrailleuses, reçurent aussitôt l'ordre de prononcer une vigoureuse attaque et de se porter par une marche rapide à l'attaque de ce camp. Conversant à gauche, elles se dirigèrent sur le mara-

bout de Sidi Aceïla. A onze heures et demie, la ligne de feu descendit vers l'oued.

A ce moment, l'artillerie marocaine, postée sur les hauteurs de la rive droite, profita de cette situation et quelques obus vinrent tomber sur le 2e tirailleurs (ce furent les premiers que l'on vit éclater, car généralement ils faisaient fougasse). Le général donna l'ordre d'attaquer le marabout de Sidi Aceïla, la colonne du Littoral prolongeant à droite et couvrant le flanc droit.

Ayant enfin pris pied sur le plateau, la colonne aperçut le camp marocain à 5 kilomètres en avant d'elle, aux pieds des montagnes. Les Marocains, jusque-là, s'étaient défendus sans ardeur; comprenant enfin qu'il leur était impossible d'arrêter la vigoureuse offensive de nos colonnes et que le général avait connaissance de l'emplacement de leurs camps, ils se hâtèrent de les regagner pour essayer de mettre leurs biens en sûreté et organiser la défense. La marche rapide de nos colonnes ne leur en donna pas le temps. Électrisées par la vue de ces vastes campements, les troupes accélérèrent sans arrêt leur mouvement; vers trois heures du soir, elles atteignirent le ravin de l'oued Zamrène, à 5 kilomètres à l'est de Sidi Aceïla et s'emparèrent du camp de la mehalla situé au milieu des cactus.

Un combat pied à pied s'engagea alors dans les cactus, dans les rochers; mais l'ennemi fut facile-

ment rejeté dans le ravin où étaient en outre agglomérés de nombreux douars. Au delà de l'oued Zamrène, le ravin, bordé de pics escarpés de 5 à 600 mètres de haut, était prolongé par un défilé regagnant à 3 kilomètres vers l'est le plateau des Achach. Ce défilé était obstrué par une cohue d'animaux et d'hommes essayant d'échapper à notre poursuite. Toute l'artillerie, 2 batteries de 75, 1 batterie de montagne, se mit en batterie et ouvrit un feu rapide, auquel se joignit celui de deux sections de mitrailleuses et les salves des compagnies d'infanterie les plus avancées. Les projectiles tombèrent sur la masse des fuyards, couvrant de cadavres le sentier et les pentes du défilé que les Marocains tentèrent vainement d'escalader sous les rafales des feux d'artillerie et d'infanterie.

Le bruit était terrifiant, le carnage atroce. Les pièces tiraient aussi vite qu'elles pouvaient et, répercutées par les mille échos de la vallée, les décharges se succédaient comme un coup de tonnerre sans fin. Pendant ce temps, un bataillon de tirailleurs descendait les pentes du ravin et détruisait les douars qui s'y trouvaient, tandis que deux compagnies et une section de mitrailleuses, se portant en aval, arrêtaient par leurs feux les fuyards de ce côté. Après une demi-heure de canonnade, vers trois heures quarante-cinq du soir, le général, ayant jugé l'exécution suffisante, fit cesser le feu,

disant : « On en a assez tué aujourd'hui ! » Tandis que ces événements se déroulaient sur le front, les contingents des Mzab avaient cherché à nous prendre à revers vers Dar Bou Azza; mais ils s'étaient heurtés aux colonnes du Tirs et de Ber Rechid qui les rejetèrent en désordre, leur infligeant des pertes considérables.

Le soleil se couchait derrière les hauts sommets du massif du Mgarto, quand la colonne principale se reforma pour rejoindre le convoi sur les bords de l'oued Aceïla. Vers sept heures et demie du soir, le bivouac fut établi sur les pentes sud du plateau de Dar Bou Azza. Les troupes avaient fait un effort magnifique : les colonnes du Littoral et de Bou Znika, en particulier, avaient fourni une marche de douze heures, dont neuf à travers les terres labourées, sac au dos, et quatre heures de combat.

Ainsi se termina le combat du Mgarto qui produisit un effet considérable sur les Marocains. Leurs pertes en hommes, en matériel, en animaux, furent énormes. Dans le camp de la mehalla haffidienne qui ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines, des approvisionnements de toutes sortes, des troupeaux, des caisses d'obus, un affût, un grand nombre de cartouches tombèrent entre nos mains. Et l'ordre seul du général d'Amade, dicté par une pensée généreuse, empêcha l'écrasement complet des ennemis. Nos pertes dans cette journée furent peu sensibles : un tué et dix

blessés, la marche rapide des colonnes ayant dérouté l'adversaire et l'ayant empêché d'opposer une résistance plus sérieuse.

Un incident s'était produit pendant la canonnade. M. Houël, le journaliste français qui, le mois précédent, s'était déjà présenté au général à la kasbah des Oulad Saïd de la part de Mouley Haffid, se présenta de nouveau sur nos lignes. Il intercéda près du général en faveur des malheureux que notre artillerie pourchassait et promit que le lendemain les caïds viendraient faire leur soumission. Le lendemain 9 mars, il arriva en effet au bivouac accompagné de vingt et un chefs arabes, tous armés de fusils et paraissant tous plus désireux de combattre que de se soumettre. Après une courte entrevue avec le général, tous se retirèrent ainsi que M. Houël.

Malgré les fatigues de la journée précédente, les troupes se mirent en marche à sept heures du matin sur Sidi Abd el-Kerim, le général d'Amade voulant, après avoir vaincu les M'dakra, frapper les Mzab aux cœur de leur pays. A peine le camp était-il levé, que des cavaliers M'dakra parurent ; mais il suffit de mettre quelques pièces en batterie pour les disperser. La journée se passa sans incident et l'on campa près du marabout de Sidi Abd el-Kerim, où fut enterré le légionnaire tué la veille.

Le lendemain, 10 mars, les trains régimentaires

furent dirigés par la plaine sur Sidi el-Aïdi, point où l'oued El-Ahmeur sort des montagnes, tandis que toutes les colonnes se dirigeaient directement sur Kasbah Ben Ahmed. Les Mzab, impressionnés sans doute par le combat du 8 mars, n'opposèrent aucune résistance; des cavaliers de la fraction des Achach attaquèrent seuls notre avant-garde vers Sidi Bou Becker. Devant les feux de l'infanterie et de l'artillerie, apercevant en outre d'autres bataillons qui gagnaient les crêtes vers la droite, l'ennemi se déroba vers le sud, abandonnant la lutte.

Les colonnes gravirent alors la crête et, vers onze heures, aperçurent à leurs pieds la kasbah de Ben Ahmed et le village. Pas un défenseur n'apparut pour défendre les approches de la kasbah; mais au delà, sur un plateau ondulé, des groupes nombreux, des centaines de cavaliers du Mzab attendaient la colonne et paraissaient se concerter sur le parti à prendre. Un ultimatum par nous lancé, la mise en batterie de quelques pièces de 75 et le déploiement de deux bataillons eurent immédiatement raison de cette hésitation. Les caïds sans armes se portèrent au-devant du général, lui offrirent leur soumission et une quinzaine d'entre eux, au milieu d'un carré de chasseurs, sabre au clair, durent l'accompagner jusqu'au prochain bivouac.

Les colonnes quittèrent Kasbah Ben Ahmed à midi et demie et, par une marche en échelons sur

les hauteurs de la rive droite de l'oued El-Ahmeur, gagnèrent à cinq heures du soir Sidi el-Aïdi où elles retrouvèrent leurs trains régimentaires.

Le lendemain matin, 11 mars, le général passa une revue en l'honneur du goum qui rentrait en Algérie, après avoir terminé ses quatre mois de service. Ce fut une belle et impressionnante cérémonie. Toute la colonne se forma sur trois faces, le général en passa l'inspection et remit quelques décorations; puis, ayant fait masser les troupes, il se découvrit, en poussant d'une voix ferme le cri de : « Pour la France! » Tous les hommes répondirent : « En avant! Pour le Président de la République! En avant! Pour les camarades morts dans les combats! En avant! » Tandis que les échos des montagnes retentissaient longuement de ces cris de loyalisme et de fidélité, les troupes venaient se ranger pour un défilé. Ce spectacle militaire, avec ce décor et cette mise en scène, produisit une très forte et salutaire impression sur les indigènes présents de même que sur les caïds du Mzab.

Complètement tranquillisé du côté de l'est, le général campa avec ses troupes le soir même sur les bords de l'oued Mazzert, où il resta toute la journée du 12 mars pour recevoir un convoi de ravitaillement venant de Ber Rechid.

Le 13 mars, il se dirigea vers Settat; il eut la satisfaction de trouver le pays complètement tran-

quille et les habitants groupés pacifiquement le long de la route pour le saluer. Settat même commençait à se repeupler; mais la proximité du camp de la mehalla haffidienne, toujours à Mechra ech Chaïr, empêchait la soumission complète des Mzamza. En arrivant à Settat, le général d'Amade reçut encore une supplique de Mouley Haffid, lui demandant la cessation des hostilités pour pouvoir s'entendre avec la France. Cette supplique lui fut apportée par notre compatriote, M. Vaffier-Polet, accompagné de M. Houël et de deux autres Européens envoyés, à cet effet, en mission dans la Chaouïa.

Le général d'Amade refusa d'entrer en pourparlers avec Mouley Haffid ou ses envoyés, leur interdisant même l'installation de leurs tentes dans le camp français, faveur qu'ils sollicitaient. Les tentatives de rapprochement de Mouley Haffid ou de ses lieutenants paraissaient au général être celles d'hommes qui cherchaient à gagner du temps pour réorganiser leurs mehallas et pour ressaisir l'influence qui leur échappait. Il ne voulait donc pas tomber dans le piège qu'on lui tendait.

Le 14, au matin, une lettre d'un marabout influent, Sidi Bou Azzaoui, parvint au général, lui demandant de ne faire aucun mouvement jusqu'à la réalisation de la paix. Mais ce marabout avait déjà donné tant de preuves de son peu de loyauté à notre égard et de son peu de désir de voir conclure la paix, que le

commandant du corps de débarquement refusa de tenir compte de la lettre reçue. Du moment que nos déplacements contrariaient les projets de l'ennemi, il importait de ne pas rester inactif. Aussi le général donna-t-il l'ordre, à midi, de partir pour la kasbah des Oulad Saïd (kasbah el-Aïachi), où les troupes arrivèrent à sept heures du soir sans incident. Les populations appartenant aux tribus des Oulad Saïd et des Mzamza qui avaient réintégré leurs douars se postèrent sur le passage de la colonne. Il était évident qu'elles aspiraient au repos et qu'elles ne demandaient qu'à être débarrassées des agitateurs qui, parcourant sans cesse la région, les empêchaient de reprendre leurs travaux agricoles. En arrivant à la kasbah, nous apprîmes que la maison du marabout Sidi Bou Azzaoui, située à quelques kilomètres, avait été pillée, brûlée par ses partisans, c'est-à-dire par ceux-là mêmes qu'il prétendait amener à faire leur soumission.

15 mars. Combat de Sidi el-Rhnimine[1]. — Le lendemain, 15 mars, les colonnes remontèrent vers le nord pour gagner Dar Ould Fatima, où un convoi venant de Ber Rechid devait les ravitailler. Pendant cette marche qui dura de six heures et demie du matin à midi, on ne rencontra aucun douar. La presque totalité des Oulad Saïd et des Mzamza re-

1. Connu aussi sous le nom de Sidi el-Ourimi.

belles étaient campés, en effet, près de la zaouïa de Sidi el-Rhnimine, autour d'un ermite influent, surnommé Bou Nouala (l'homme à la hutte), qui attirait à lui les gens des tribus évacuant leur territoire devant nos colonnes. Il se déclarait invincible par faveur spéciale d'Allah et persuadait à tous ces malheureux qu'autour de lui les balles des Français ne blessaient pas et que les obus ne projetaient que de l'eau. Depuis le début de février, l'état-major était au courant des agissements de ce marabout fanatique dont le nombre des adeptes augmentait sans cesse. L'importance du rassemblement était évaluée à 2 000 tentes. Or, les derniers renseignements faisaient connaître en outre que Bou Nouala manifestait l'intention de marcher sur Ber Rechid avec ses contingents, que Mouley Haffid lui avait promis de reconnaître son autorité s'il parvenait à chasser les Français et qu'enfin quelques douars de la tribu soumise des Oulad Harriz étaient allés s'installer près de lui. Son action était donc de plus en plus à redouter.

Le général résolut alors de disperser sans retard ce rassemblement qui pouvait devenir dangereux. Arrivé à midi à Dar Ould Fatima, il donna l'ordre d'établir le camp, de déjeuner et de se tenir prêt à partir en reconnaissance à deux heures du soir, les hommes marchant sans sac. Un convoi venant de Ber Rechid devait arriver pendant la reconnaissance

et ravitailler les troupes. Le retour au bivouac était prévu pour la nuit.

A deux heures, les colonnes se mirent en mouvement vers le nord-ouest. La direction de marche du matin, l'établissement du bivouac après une étape normale (22 kilomètres), le secret gardé jusqu'à la dernière minute sur le but et la direction de la reconnaissance, devaient faciliter une action par surprise. Les colonnes du Littoral et du Tirs marchaient parallèlement à 1 000 mètres d'intervalle. Les colonnes de Ber Rechid et de Bou Znika se tenaient respectivement en arrière des précédentes et à 500 mètres de distance. L'ambulance marchait avec la colonne du Littoral. La cavalerie couvrait le dispositif de marche avec trois escadrons, chasseurs et spahis, sur le front et un escadron sur les flancs et en arrière. Ordre lui était donné de rester en contact rapproché avec l'infanterie.

Le terrain plat, vide de constructions et de douars, était coupé par trois arêtes rocheuses très étroites et parallèles, les deux premières encadrant la Zaouïa, l'autre se trouvant à 6 kilomètres vers le nord-ouest. A deux heures cinquante eut lieu la halte horaire. Ce fut la seule jusqu'à la fin de la reconnaissance. A trois heures, la cavalerie fut reçue dans la plaine par une vive fusillade, les Marocains, dissimulés dans les bas-fonds ou dans les herbes, restant invisibles. Bientôt un millier de fantassins et deux mille

cavaliers environ couvrirent toute la plaine; mais les cavaliers, après des essais infructueux sur nos flancs, surpris par la marche rapide des colonnes, se replièrent, en tirant, en arrière des crêtes rocheuses.

La colonne de Bou Znika se plaça alors en échelon en arrière et à gauche de la colonne du Tirs, tandis que celle de Ber Rechid se formait en arrière et à droite de celle du Littoral. A quatre heures, la cavalerie, par bonds successifs, atteignit la Zaouïa qui, du reste, était inoccupée et signala vers le nord-ouest, derrière un rideau de fantassins et de cavaliers, d'énormes rassemblements. Les trois batteries de 75 des colonnes rejoignirent aussitôt la cavalerie et ouvrirent un feu à 3 et 4 000 mètres, tandis que les colonnes du Tirs et du Littoral se déployaient et prenaient vigoureusement l'offensive sur un vaste douar que l'on apercevait à l'horizon, dans une échancrure de l'arête rocheuse. L'artillerie balaya la plaine devant l'infanterie et les trois armes, tenues en étroite liaison, manœuvrèrent avec le même accord que l'auraient fait les bataillons d'un même régiment. L'artillerie de 75, l'artillerie de montagne accompagnèrent par bonds successifs pendant 5 kilomètres les progrès de l'infanterie, déblayant le terrain devant elle; la cavalerie protégeait les flancs; l'infanterie allégée du sac marcha surtout très vite et sans arrêt et tira peu. Son allure était telle que l'artillerie la suivit avec peine.

LES SÉNÉGALAIS, LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS. HUTTES CONSTRUITES PAR EUX DANS LEUR CAMP.

LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS ARRIVANT AU CAMP DE CASABLANCA EN AVRIL 1908.

Devant cette marche rapide, les Marocains n'eurent alors qu'un but : sauver leur camp. Leur désarroi était extrême. Ils ne s'attendaient pas à notre attaque parce que nos troupes, en arrivant au bivouac, avaient dressé leurs tentes et que, d'ordinaire, une fois cette opération faite, elles ne bougeaient plus de la journée. La surprise fut donc complète! A cinq heures et demie la ligne de feu occupa la crête rocheuse à 200 mètres de la lisière des douars et exécuta un feu à répétition tandis que les batteries arrivées au galop et les mitrailleuses ouvraient le feu sur les douars et les rassemblements aperçus au delà.

C'est alors que l'infanterie s'élança à l'assaut. Le 2e tirailleurs entra le premier dans le camp, entouré d'une forte haie de ronces et d'épines. Malgré l'élan et l'animation du combat, les sections restèrent unies et dans la main de leurs chefs. Des Marocains, embusqués dans les tentes, dans les fours, ouvrirent le feu sur nous, mais d'une manière peu assurée, leurs balles passaient au-dessus de nos têtes. La plupart d'entre eux furent tués à la baïonnette. D'autres douars étaient en arrière, moins importants que le premier; ils occupaient une profondeur de 2 à 3 kilomètres et représentaient une agglomération de 2 000 tentes au moins. Beaucoup étaient évacuées, il y restait seulement quelques combattants qui se sauvaient après avoir tiré un coup de fusil,

ou qui se cachaient pour tirer de plus près au passage des nôtres. Tous ceux qui purent être atteints furent tués.

Dans le premier douar se trouvait la tente de Bou Nouala. De nombreux cadavres jonchaient le sol autour d'elle, et là se tenait un groupe considérable de femmes et d'enfants. Tous furent épargnés sur l'ordre du général, puis parqués et gardés sous une escorte de protection.

Le campement avait été abordé sur un front de 1 kilomètre et la marche en avant fut continuée jusqu'à ce que les tirailleurs eussent dépassé la dernière ligne des tentes. L'assaut avait été donné à cinq heures et demie; c'est à six heures et demie que le dernier coup de canon fut tiré. L'ordre suivant fut alors lancé : « Aucun acte de pillage ne sera toléré, aucune razzia ne sera commise, la répression consistera dans l'incendie du camp. Dès l'opération terminée, les troupes regagneront le bivouac, les colonnes de Ber Rechid et de Bou Znika couvriront le mouvement en restant déployées jusqu'à ce qu'elles aient été dépassées de 1 500 mètres par les deux autres colonnes. On marchera en lignes de section par quatre. La traversée des douars devra être faite dans le même ordre et la même tenue que pendant l'action. »

Il en fut ainsi fait. Bientôt tout brûla dans la vaste plaine et le rassemblement se fit aux lueurs

sinistres de l'incendie de centaines de tentes ; mais une pluie torrentielle, qui dura de huit à dix heures du soir, empêcha en très grande partie les tentes d'être brûlées complètement. Les femmes prisonnières furent bientôt abandonnées à elles-mêmes, puis le retour se fit dans l'obscurité la plus complète et par une pluie battante et froide. La marche fut horriblement pénible; combien parurent longs les kilomètres qui dans l'ardeur du combat et de la poursuite avaient été franchis si allègrement quelques heures auparavant! Les hommes glissaient, les chevaux tombaient et quelques-uns même, complètement fourbus, durent être abandonnés. Mais personne ne se plaignait. Le moral était excellent. Ne venait-on pas de remporter un brillant succès qui allait avoir un retentissement énorme dans toute la Chaouïa et même dans tout le Maroc?

La première colonne rentra au bivouac à minuit, les hommes mangèrent seulement à ce moment-là! Quant à la colonne du Littoral, qui était allée le plus loin et avait fait un long détour, elle ne rentra qu'à trois heures du matin. Les troupes avaient été admirables d'endurance et d'entrain pendant toute cette rude journée où elles avaient parcouru près de 70 kilomètres en vingt heures, dont quatre de combat.

Les pertes marocaines furent très élevées : 1 500

morts environ; il est très difficile d'en fixer une évaluation précise, l'action s'étant déroulée sur un front très étendu et la nuit étant survenue. De notre côté, les pertes furent très faibles : un tué et quatre blessés. La faiblesse de nos pertes tenait, non pas à ce que les Marocains n'avaient pas combattu, mais à ce que l'artillerie avait très bien rempli son rôle et que la panique et la démoralisation de l'adversaire, sous l'effet de la surprise, avaient contribué à sa déroute totale. Le marabout Bou Nouala parvint à s'échapper pendant le combat et l'on sut depuis qu'il s'était réfugié chez les Zaïr.

La leçon de cette journée porta ses fruits immédiatement. Les Chtouka, les Chiadma, les Oulad Saïd et une fraction des Mzamza firent leur soumission dès le lendemain 16. Toute la région ouest de la Chaouïa ne tarda pas à suivre leur exemple, en sorte que c'est bien au combat du 15 mars qu'il faut reporter la cause de la pacification d'une région demeurée jusqu'alors hostile.

Le 16 mars, les colonnes sous le commandement du colonel Boutegourd, rejoignirent, les unes Ber Rechid, les autres El Hadj Hammou, où elles restèrent au repos jusqu'au 26 mars. Le général, avec un escadron de chasseurs d'Afrique comme escorte, quitta le 16 le bivouac de Dar Ould Fatima et rentra le jour même à Casablanca pour se trouver le lendemain à l'arrivée de M. Regnault et du

BOU-ZNIKA. LE CAMP DES TROUPES DANS L'INTÉRIEUR DE LA KASBAH (v. page 82). — *Phot. Caloni.*

CAMP DU BOUCHERON. A L'HORIZON, LES HAUTEURS DE DAR BOU AZZA BEN SLIMANE.

général Lyautey que le Gouvernement, comme il a été dit précédemment, venait de charger d'étudier conjointement les moyens propres à assurer la pacification des Chaouïa.

M. Regnault, notre ministre à Tanger depuis plusieurs années et l'un de nos plénipotentiaires à Algésiras, connaissait à fond le Maroc et sa situation politique. Quant au général Lyautey, commandant de la division d'Oran, il avait eu à diriger les opérations sur la frontière algéro-marocaine et il l'avait fait avec l'habileté qu'au cours de sa carrière coloniale il avait toujours su montrer. Le succès qu'il venait de remporter dans la pacification des Beni Snassen, les turbulents nomades de la région voisine de l'Algérie, le désignait particulièrement pour la mission qui venait de lui être confiée.

Lorsque M. Regnault et le général Lyautey débarquèrent à Casablanca, la situation apparaissait déjà sous un jour favorable. Les combats des 8 et 15 mars avaient été décisifs. Les soumissions affluaient, la mehalla d'Omar Sketani, le lieutenant de Mouley Haffid, abandonnait les M'dakra et se repliait sur Mechra ech Chair. On pouvait donc considérer qu'à part quelques tribus orientales, tout le pays était fatigué de la lutte et désireux de la voir cesser. Ainsi les Français, grâce à leur incessante activité et à la pression continue exercée sur l'ennemi, avaient reconquis complètement la supériorité ma-

térielle sur l'adversaire et rétabli leur prestige moral.

Le général Lyautey quitta Casablanca le 25 mars avec le général d'Amade pour se rendre à Mediouna et Ber Rechid. Il se heurta à de grandes difficultés dans l'accomplissement de sa mission, les notables des tribus soumises refusant de reconnaître l'autorité des caïds protégés d'Abd el-Aziz que l'on voulait leur imposer. Toujours est-il qu'il s'efforça de ne pas porter ombrage à l'autorité du général d'Amade. Il ne parut jamais au combat et se renferma strictement dans son rôle de négociateur avec les indigènes et d'organisateur politique. Il s'agissait en effet de matérialiser le résultat obtenu. Le plus simple était d'appliquer en Chaouïa une méthode semblable à celle qui avait amené si rapidement la soumission des Beni Snassen. Mais pour cela il devenait nécessaire de faire appel à des moyens d'action nouveaux, tels que la création de détachements régionaux destinés soit à rassurer par leur présence les populations soumises, soit à constituer des bases avancées contre les rebelles, au cas où il faudrait entreprendre de nouvelles opérations pour briser leur résistance.

Pour la réussite de ce plan, il fallait augmenter les effectifs du corps de débarquement et dans le courant de mars arrivèrent près de 5 000 hommes de renfort : 2 bataillons de Sénégalais à 600 hommes,

1 bataillon du 3e tirailleurs, 1 du 4e tirailleurs, 1 du 4e zouaves, 1 escadron du 6e chasseurs d'Afrique, 1 batterie de 75 et 4 sections de mitrailleuses de cavalerie venant de France. Ces renforts, qui portèrent le corps de débarquement à 16 000 hommes environ, allaient permettre de donner aux postes de solides garnisons tout en conservant des troupes mobiles en quantité suffisante. Le plus urgent était d'organiser un détachement sur le territoire des M'dakra afin de les empêcher de reprendre courage et de venir troubler la tranquillité des douars installés dans la plaine.

Le 26 mars le général d'Amade arriva à Ber Rechid et le 27 la colonne du Littoral, côtoyant la limite des territoires des Oulad Harriz et des M'dakra, alla camper sur l'oued Ayata sur l'emplacement du bivouac du 7 au 8 mars, où la colonne du Tirs venant de Mediouna la rejoignit. Cette journée du 27 mars fut la plus froide et la plus mouillée de toute la campagne. La pluie tombait à verse, rendant le sol si glissant que tous les animaux étaient exténués. On fut donc obligé de faire séjour le 28.

2e affaire de l'oued Aceïla. — Le 29 mars, à six heures du matin les colonnes se dirigèrent sur le marabout de Sidi Aceïla en vue de couvrir l'installation ultérieure du détachement régional. Grossies depuis l'arrivée des derniers renforts, elles comprenaient : 11 bataillons d'infanterie, 4 batteries

de 75, 1 de montagne, 5 escadrons et 150 goumiers. Pendant la matinée les troupes formées en deux colonnes parallèles traversèrent la plaine sans incident. A midi, elles firent grande halte : la colonne du Littoral et la réserve générale à Souk el-Kremis, la colonne du Tirs à Dar Bou Azza. L'ennemi vint attaquer les colonnes sur ces positions et la colonne de gauche eut à supporter le choc d'un contingent considérable de M'dakra qui cherchait à l'envelopper. La réserve générale se porta en avant en échelon et obligea l'ennemi à renoncer à son attaque de flanc.

Entre temps, la colonne du Tirs avait reçu l'ordre de se porter en avant. Vers trois heures les deux colonnes opérèrent leur jonction sur le plateau de Sidi Aceila qu'elles balayèrent et d'où elles refoulèrent l'ennemi dans la vallée de l'oued Zamrène qu'elles atteignirent vers cinq heures. La ligne de feu s'étendait sur une longueur de 3 kilomètres environ, soutenue par toute l'artillerie. Les Marocains tentèrent bien une dernière résistance sur les bords du ravin, faisant même entrer en action leur artillerie, mais les feux de notre infanterie, de notre artillerie, des mitrailleuses les obligèrent bientôt à se réfugier de l'autre côté de la vallée dans les montagnes des Achach. Malheureusement, au cours de cet engagement, une pointe de cavalerie éclairant la colonne de droite, celle du Tirs,

FORT SYLVESTRE A 2 KILOMÈTRES AU SUD DU CAMP DU BOUCHERON. — *Phot. du colonel Caloni.*

CAMP DU BOUCHERON. LES RETRANCHEMENTS CONSTRUITS PAR LA LÉGION.

tomba dans une embuscade de fantassins ennemis cachés dans les hautes herbes et perdit deux officiers, les lieutenants Sylvestre et du Boucheron, ainsi que cinq hommes.

La nuit mit fin à la canonnade et la marche du retour se poursuivit dans la nuit sombre, pénible comme à l'ordinaire. A dix heures du soir, la colonne bivouaquait au pied du marabout de Sidi Aceïla; elle avait encore fait une rude journée de dix-sept heures de marche et de combat qui, malheureusement, nous coûta neuf tués et quinze blessés.

Le lendemain 30 mars, les colonnes allèrent bivouaquer sur l'oued Aceïla au nord-est de Dar Bou Azza où devait s'installer le détachement régional destiné à achever l'œuvre de pacification. Ce détachement, installé à la limite des parties plane et montagneuse du pays des M'dakra, prit le nom de D. R. M. (détachement régional des M'dakra). Placé sous le commandement du colonel Branlière, il comprit : 2 bataillons d'infanterie (1 de la légion, 1 de tirailleurs), 1 section de mitrailleuses, 1 compagnie de tirailleurs sénégalais, 1 escadron de chasseurs d'Afrique, 1 peloton de spahis, 1 section de mitrailleuses galopantes, 1 batterie de 75, 1 section de montagne, 1 section de canons de 37 de la marine, 1 détachement du génie, 1 sous-intendant avec les subsistances militaires, 1 ambulance,

1 payeur aux armées. Le 1er avril à midi, le drapeau français fut hissé sur la maison qui domine l'oued Aceïla, et le camp ainsi créé reçut le nom de Camp « du Boucheron. » Les troupes rendirent les honneurs et les clairons sonnèrent au drapeau. Quelques postes annexes furent créés : Dar Bou Azza ben Slimane, la Gara des M'dakra, Fort Sylvestre et plus tard Fort Rumeau, Fort Youlas, Fort Gurgens et le Fort du 8 mars sur l'oued Zamrène. Tous ces postes, qui étaient comme autant de sentinelles avancées destinées à assurer l'ordre et la sécurité, furent reliés par le téléphone et le télégraphe avec le camp de Du Boucheron, qui fut immédiatement fortifié, et dans le courant de mai avec Casablanca. L'installation achevée, la colonne, moins le détachement laissé à Du Boucheron, se rendit le 4 avril à Ber Rechid.

4 avril. — A partir du 1er avril, eut lieu une nouvelle répartition des forces. Une force mobile, comprenant 2 brigades commandées par les colonels Boutegourd et Moinier fut constituée sous le commandement du général d'Amade. Chaque brigade était formée de : 1 régiment de marche de tirailleurs, 1 escadron de chasseurs d'Afrique, 1 batterie de 75, 2 sections de mitrailleuses, 1 détachement du train des équipages. A cette force mobile étaient adjointes des troupes non embrigadées comprenant : le goum algérien, 1 section de munitions

d'artillerie et d'infanterie, 1 section de génie, 1 détachement du train chargé des transports et de la remonte mobile, 1 sous-intendance, 1 ambulance et 1 poste et trésorerie aux armées. Toutes les autres troupes furent désignées soit pour stationner à Casablanca, Ber Rechid et Mediouna, soit pour constituer les divers détachements régionaux qui devaient être successivement installés dans la périphérie.

5 avril. — Le général d'Amade ayant appris que la mehalla haffidienne de Mouley Rechid avait repassé l'Oum er Rbea et réoccupé Settat après l'avoir pillée, se dirigea immédiatement sur la petite ville et la réoccupa le 6 avril, sans combat, avec ses deux brigades. Les Haffidiens avaient disparu la veille. Le bivouac fut installé au sud de la ville, la première brigade en carré sur les pentes de la rive droite de l'oued Mousa, la deuxième brigade en carré également sur les pentes au confluent de deux vallons. En arrière des deux carrés, deux compagnies occupaient la ville et la kasbah.

3e affaire de Settat. — Dans la nuit du 7 au 8 avril, les contingents de Mouley Haffid revinrent à l'attaque. Campée à Talouit à 20 kilomètres au sud, la mehalla haffidienne voulut une dernière fois tenter le sort des armes dans une attaque de nuit et à trois heures du matin elle attaqua le bivouac de la première brigade. Repoussés dans le

ravin de l'oued Mousa, les Marocains se reformèrent et se glissant dans les hautes herbes vinrent vers quatre heures se ruer sur le carré de la deuxième brigade. Ils le firent avec une énergie farouche et un courage superbe.

Leur marche d'approche s'effectua par des cheminements dérobés et sous la conduite de guides connaissant dans ses moindres détails le terrain de nos bivouacs. Malgré tout, une fusillade vive et rapprochée les reçut sur toutes les faces des carrés dont aucun point ne fut entamé. Partout l'assaillant se heurta à une résistance que rendirent singulièrement dangereuse pour lui l'excellente discipline, le silence imposant et le calme magnifique des nôtres. Un chef de poste, entre autres, ayant entendu dans la nuit des bruits suspects fit replier ses hommes dans le plus grand silence à 60 mètres en arrière. Quand les Marocains croyant surprendre le poste se précipitèrent sur les tentes, un feu de salve bien nourri les accueillit et leur fit subir des pertes cruelles. Les hurlements des troupes ennemies, leurs cris de « Djehad » et « Allah mana » qui retentirent dans la nuit, n'eurent pour échos que le crépitement des feux de salve et les plaintes des blessés. Tandis que nos balles avaient décimé les Marocains venus se faire tuer sur les tranchées mêmes des bivouacs, nos pertes, grâce au sang-froid de tous, furent très réduites : 1 officier tué, le

PANORAMA DE SETTAT AVEC LE CAMP DE LA COLONNE MOBILE DES MZAMZA. SUR LA HAUTEUR, A L'HORIZON, LE FORT LOUBET. — *Phot. Gréber.*

capitaine Loubet, du 2e tirailleurs, 1 homme tué et 7 blessés dont 2 grièvement.

Aux premières lueurs du jour, l'artillerie participa à la défense et le général d'Amade prit à son tour l'offensive. Les deux brigades se portèrent en avant, la première par la vallée, la seconde par les hauteurs. L'une et l'autre refoulèrent l'ennemi vers le sud et le poursuivirent de crête en crête jusqu'au delà de l'Aine Beïda à plus de 10 kilomètres au sud de Settat. La mehalla haffidienne se replia sur l'Oum er-Rbea. Ayant déblayé les environs immédiats de Settat, le général fit mettre la petite ville en état de défense : des petits fortins, dont le principal fut le fort Loubet, couronnèrent bientôt les crêtes dominant la ville et une garnison d'une force imposante fut affectée à la défense du territoire des Mzamza.

Ce fut la colonne mobile des Mzamza (C. M. M.) composée de : 2 bataillons d'infanterie (1 légion, 1 tirailleurs), 1 section de mitrailleuses, 1 peloton de spahis, 1 escadron de chasseurs d'Afrique, 1 mitrailleuse de cavalerie, 1 batterie de 75, 1 détachement du génie, 1 ambulance et les subsistances militaires. Le lieutenant-colonel Brulard en prit le commandement; il passa au commandant Peltier, des Sénégalais, le commandement de la place de Ber Rechid dont la garnison fut constituée par : 2 compagnies de Sénégalais, 1 compagnie de la légion, 1 peloton

de spahis, 1 section de canons de 37 de la marine, 1 sous-intendance avec ses services et 1 hôpital de campagne n° 3. Mediouna ne posséda plus qu'une compagnie de Sénégalais, 1 peloton de spahis et les subsistances militaires. Tous ces postes furent reliés entre eux et avec Casablanca par une ligne télégraphique que le génie construisit très rapidement. Ainsi donc tout un réseau de points occupés par nos troupes couvrait peu à peu le vaste territoire où nous entendions ramener le calme et la paix.

Le Gouvernement hésita d'abord à laisser la colonne mobile des Mzamza occuper la ville de Settat. Pendant 24 heures il fut même question de l'évacuer encore une fois, son occupation pouvant amener, craignait-on, des complications diplomatiques. Il fallut l'insistance des généraux Lyautey et d'Amade pour éviter à nos troupes ce recul qui certainement aurait été interprété à leur détriment. Settat fut donc occupée, déblayée et la pacification de la région fut entreprise méthodiquement.

CHAPITRE VI

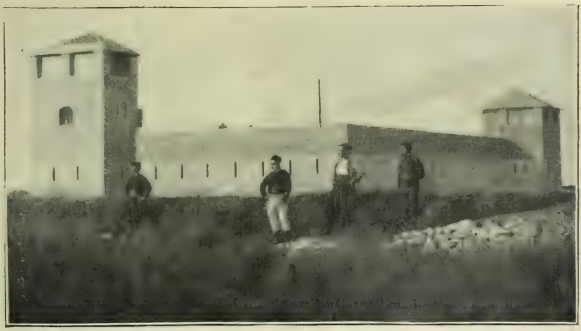
OPÉRATIONS CONTRE LES M'DAKRA (*fin*) AZEMMOUR

Reconnaissances autour de Settat, Kasbah ben Ahmed, Du Boucheron. — Combat de l'oued Zamrène (11 mai). — Combat de l'oued Dalia (16 mai), — Installation du camp Boulhaut. — Occupation d'Azemmour (juin). — Le camp de Sidi Bou Becker. — Le 14 juillet à Casablanca. — Armement et procédés de combat des Chaouïa.

Reconnaissance de Dar el-Daoudi. — L'échec sanglant éprouvé par la mehalla haffidienne dans l'attaque de nuit du 8 avril n'avait pas suffi à la chasser de la Chaouïa, elle se reforma bientôt autour de Settat vers Tallaouit. Sa présence éloigna de nous les soumissions en même temps qu'elle constitua pour les tribus déjà soumises une raison d'alarme constante. Il convenait donc de débarrasser définitivement la Chaouïa de ce ferment d'insécurité. Ce fut l'objet d'une reconnaissance exécutée en force le 12 avril. Les première et deuxième brigades, la colonne mobile des Mzamza joignirent leurs efforts pour cette opération. Le service de sûreté et d'exploration fut placé sous les ordres du colonel de Luigné.

A midi et demie les troupes arrivées à hauteur du marabout de Sidi el-Ghaï furent attaquées par un nombreux parti de cavaliers marocains et l'action ainsi engagée se poursuivit toute la journée. Les Marocains ne tinrent jamais devant nous : leurs lignes, rencontrées à partir de Tallaouit, furent rejetées de crête en crête; rompues et dépassées sur le front, elles ne cessèrent de se reformer sur nos flancs et, selon la tactique marocaine, d'y transporter sans cesse l'action principale. La nuit vint interrompre la poursuite qui avait amené les colonnes jusqu'à Temassine à 35 kilomètres au sud de Settat et rejeté l'adversaire en désordre de l'autre côté de l'Oum er-Rbea.

Parties des bivouacs au point du jour, nos troupes y rentrèrent la nuit suivante à trois heures du matin, ayant franchi une moyenne de 70 kilomètres. Cet effort considérable eut pour résultat de donner aux dissidents et aux fauteurs de troubles l'impression qu'ils n'étaient nulle part dans la Chaouïa hors d'atteinte de nos colonnes, en même temps que d'augmenter chez les tribus soumises la confiance dans l'efficacité de notre protection. Cette affaire ne nous coûta que 7 blessés. La mehalla haffidienne, qui était venue nous livrer un combat à plus de quatre heures de marche de ses bivouacs, ne résista pas devant nous lorsqu'elle vit notre vigoureuse marche offensive et n'eut plus qu'un souci : sauver son



LE FORT PROVOT, CONSTRUIT PAR ORDRE DU GÉNÉRAL DRUDE POUR SURVEILLER LA DIRECTION DE MEDIOUNA. DANS LES TOURELLES, POSTE DE MITRAILLEUSES (v. page 72). — *Phot. Caloni.*

LE GÉNÉRAL D'AMADE VISITE LA KASBAH BEN AHMED EN RUINES. AU PREMIER PLAN, A DROITE LE LIEUTENANT-COLONEL DU FRETAY, DES CHASSEURS D'AFRIQUE. — *Phot. du colonel Caloni.*

camp. L'affaire avait donc parfaitement réussi et ce fut le dernier acte d'hostilité qui se manifesta dans cette région. Seules, quelques fractions des M'dakra et des Achach (tribu des Mzab) refusèrent de se rendre, la « mehalla Mouley d'Amade », disaient-elles, ne pouvant les atteindre dans leur pays montagneux. Avant d'agir contre les tribus, les colonnes se rendirent à la kasbah des Oulad Saïd et à Talouit par Khemisset, en traversant un pays très riche et très peuplé. Le 18 elles rentrèrent à Settat, où elles restèrent jusqu'au 22 avril. Le général songea alors à réduire les M'dakra.

Pour en finir avec ces tenaces adversaires, le général d'Amade créa un troisième détachement régional à la kasbah ben Ahmed, où la colonne venue de Settat par les crêtes campa jusqu'à la réduction définitive des derniers dissidents. Il fallut, pour y parvenir, une reconnaissance offensive vers Dar el-Flek le 24 avril et une autre vers le Mgarto le 28 du même mois ; elles donnèrent lieu à deux engagements peu importants, rapidement terminés par la dispersion facile des contingents rebelles.

Le détachement régional des Achach (D. R. A.), ayant son centre à kasbah ben Ahmed, fut placé sous le commandement du lieutenant-colonel du Fretay, il comprenait : 2 compagnies du 4e tirailleurs, 1 compagnie de Sénégalais, 1 compagnie de la légion, 1 section de 75, 1 escadron de chasseurs

d'Afrique, 1 peloton de spahis, 1 mitrailleuse galopante, une demi-compagnie du génie, 1 détachement du train, 1 infirmerie-ambulance avec une infirmerie indigène comme annexe et un service des subsistances.

L'installation du détachement étant achevée, la pacification de la région étant, d'ailleurs, en bonne voie, le général décida de porter tous ses efforts contre les M'dakra, dont il fallait à tout prix briser la résistance. Dans ce but, il se porta le 1er mai au camp de Du Boucheron avec sa colonne mobile en passant par Sidi Abd el-Kerim, où il constata que la sépulture du légionnaire tué le 8 mars avait été violée. Après enquête faite par le caïd de la région, un des profanateurs put être arrêté. Condamné à mort par le Conseil de guerre, il fut fusillé sur le lieu même de son crime. Le 4 mai, le général poussa dans la direction du Mgarto une reconnaissance offensive au cours de laquelle eut lieu un court engagement. Mais les M'dakra étaient toujours irréductibles : 300 tentes seulement sur 4 000 avaient fait leur soumission. Le général décida, dans ces conditions, d'aller les attaquer au cœur même de leur pays montagneux malgré les difficultés énormes que la nature du terrain allait créer aux troupes.

11 mai. Combat de l'oued Zamrène. — Renforcé d'un bataillon de Sénégalais, de 3 compagnies de

zouaves et du détachement de sortie de Settat (C. M. M.) composé de 1 bataillon d'infanterie, 1 section de 75, un demi-escadron de cavalerie, 1 section de mitrailleuses, le général forma avec sa colonne mobile et le détachement de Du Boucheron 3 brigades commandées par les colonels Boutegourd, Moinier et Branlière.

Ces troupes partirent le 11 mai à trois heures du matin en deux colonnes de route, se dirigeant sur l'oued Zamrène. La première comprenait les 1re et 2e brigades et le détachement du C. M. M. ; la deuxième marchant à 2 kilomètres à droite était composée de la 3e brigade. A 6 heures, la deuxième colonne arriva par un brouillard intense sur les pentes de la rive gauche de l'oued Zamrène et y attendit l'arrivée de la première colonne. Une grand'garde envoyée dans la vallée sur un piton, d'où la vue était très étendue sur les deux rives, provoqua quelques coups de fusil de la part des Marocains établis sur la rive droite. Ce fut le début des hostilités. Aussi à six heures et demie le général prit-il les dispositions suivantes : la première brigade traversera le ravin pour pénétrer dans la montagne, la deuxième prendra la position de la première après son départ et la suivra progressivement en l'appuyant. L'ambulance restera sur la rive gauche avec le détachement du C. M. M. La troisième brigade traversera l'oued de son côté et

pénétrera dans la montagne parallèlement à la première et à 2 kilomètres d'intervalle.

L'oued fut traversé sous la protection de l'artillerie qui balaya les crêtes et l'avant-garde de la première brigade, grimpant les pentes opposées, prit sans difficulté position avec son artillerie de montagne pour protéger le passage. Le ravin franchi, le mouvement en avant fut ordonné. Les Marocains présentèrent heureusement peu de résistance. La configuration du terrain, coupé de hautes montagnes couvertes de broussailles et d'arbustes, obligea les troupes à abandonner toute formation régulière. L'infanterie par petits paquets, suivie de l'artillerie de montagne, s'infiltra dans les fourrés et parvint à dominer un second vallon très profond en attendant l'arrivée d'une batterie de 75 qui avait dû faire un détour.

L'artillerie ouvrit alors un feu nourri sur les groupes ennemis qui couronnaient les crêtes et les dispersa rapidement. Devant l'impossibilité de mouvoir la batterie de 75 sur ce terrain, les pièces restèrent en position avec un soutien d'infanterie; tandis que le reste de la colonne, par échelons très fractionnés, descendit dans le vallon pour gagner la crête opposée qui fut bientôt occupée.

A ce moment, la troisième brigade, qui était à l'extrême-droite, fut fortement engagée avec de nombreux Marocains abrités derrière une haute mu-

raille rocheuse et il fallut l'intervention de l'artillerie des trois brigades pour forcer l'ennemi à se replier. Il fut poursuivi alors à découvert par les rafales des feux d'infanterie et d'artillerie. A midi et demie il avait disparu.

Tous les sommets furent occupés par nos troupes et le général donna l'ordre du retour qui s'effectua par échelons, les cavaliers et artilleurs devant conduire leurs chevaux à la main en raison des difficultés du terrain et de la nature des pentes. L'ennemi ne tenta aucun retour offensif et vers quatre heures du soir les colonnes traversèrent l'oued Zamrène pour bivouaquer sur la rive gauche. Il plut toute la nuit, ce qui fut d'autant plus désagréable que toutes les troupes, y compris le général, n'avaient pas de campement.

Le 12 mai, à cinq heures, les colonnes se mirent en marche pour remonter l'oued Zamrène jusqu'au Mgarto. Cette marche se fit sans incident et, après une grande halte au pied de la montagne, les colonnes rentrèrent au camp de Du Boucheron. Une fois de plus, les troupes avaient fait preuve d'une endurance et d'un entrain remarquables. Après une journée de marche en montagne, dans un terrain très difficile, après une nuit passée dans des conditions très pénibles, après une nouvelle marche de 40 kilomètres, elles rentrèrent au camp sans un traînard.

La journée du 11 mai nous avait coûté 9 blessés; mais cette expédition avait rempli un double objet. D'abord elle avait montré aux M'dakra, en pénétrant au cœur de leur pays, que nous pouvions, en dépit de leur croyance, les atteindre partout où ils seraient. Ensuite elle avait permis de relever la configuration générale du pays et de fixer l'emplacement du poste qui reçut plus tard le nom de fort Youlas du nom d'un soldat mort le 29 mars des suites de ses blessures. On acquit aussi, au cours de cette opération, la preuve de la difficulté d'employer des batteries de 75 en pays montagneux.

Profitant des renseignements recueillis au cours des opérations du 11 mai chez les M'dakra, le général prépara sans retard une seconde reconnaissance dans la même région, ne voulant pas laisser à cette tribu guerrière le temps de se ressaisir.

Combat de l'oued Dalia. — Le 15, tout fut disposé pour la marche en avant. Les troupes composées de trois brigades formèrent 3 colonnes : la première brigade sur le flanc droit, la deuxième au centre, la troisième sur le flanc gauche. Dans la nuit du 15 au 16, pour ne pas donner l'éveil, les troupes allèrent bivouaquer sur le flanc et en arrière du mamelon des Cinq Caroubiers (actuellement fort Youlas) et le 16, à quatre heures du matin, le mouvement en avant commença pour surprendre l'ennemi.

A cinq heures l'oued Zamrène fut franchi et les trois colonnes pénétrèrent au petit jour dans le massif montagneux et boisé des M'dakra. La troisième brigade, ayant pris le contact avec quelques Marocains placés en vedette, dut bientôt engager un violent combat avec de nombreux groupes qui occupaient les crêtes. Refoulés sur la deuxième brigade, pris entre deux feux, les Marocains se replièrent précipitamment ; mais, ayant donné l'alarme, ils revinrent à l'attaque, formant un vaste rideau sur le front de nombreux douars du côté de Berrighit, dans le but évident de les masquer.

En raison des difficultés du terrain, le front de combat des colonnes s'étendit à ce moment-là sur une longueur de 7 kilomètres environ. Après avoir franchi l'oued el-Ateuch, les colonnes arrivèrent à Berrighit où les douars surpris furent saccagés. La poursuite continua jusqu'à midi et, ne comptant pas rentrer au camp le même soir, le général avait vers neuf heures donné l'ordre de ramener au camp de Du Boucheron les morts et blessés et avait fait reprendre la marche jusqu'à l'oued Dalia, à 20 kilomètres environ du bivouac de la nuit précédente. Les troupes suspendirent alors leur mouvement en avant. Le retour s'effectua dans le même ordre que l'aller et sans difficultés sauf pour la troisième brigade qui fut vivement accrochée, l'ennemi ayant prononcé une vigoureuse offensive.

Le combat cessa à six heures et demie du soir, après onze heures de lutte en montagne et après la déroute complète de l'ennemi qui laissa tout derrière lui, abandonnant ses tentes et ses nombreux troupeaux. L'artillerie de 75, quoique difficile à manier dans un pays aussi accidenté, avait rendu de grands services : un seul canon, qui s'était renversé dans les rochers, fut mis hors de service.

L'opération fut couronnée de succès malgré les nombreuses difficultés rencontrées dans cette région inconnue et considérée comme inaccessible. L'ennemi subit des pertes considérables qui ne tardèrent pas à l'amener à composition. De notre côté nous avions eu 3 tués et 25 blessés. A dix heures du soir les troupes reprirent leur bivouac de la veille et le 17 au matin elles rentrèrent au camp de Du Boucheron.

Le combat du 16 mai acheva de démontrer à nos derniers ennemis que toute résistance ultérieure était impossible et peu à peu ils vinrent faire leur soumission. Ayant subi des pertes énormes, voyant toutes leurs récoltes détruites par le feu, ayant perdu tous leurs troupeaux, les M'dakra acculés demandèrent enfin l'aman. Il est hors de doute que s'ils n'avaient pas été encouragés dans leur résistance et, comme on dit, « travaillés » par certains Européens, intéressés à nous voir aux prises avec

SIDI BEN SLIMANE. BIVOUAC DE LA COLONNE MOBILE AU CAMP BOULHAUT.

Pl. 24, page 156.

de longues difficultés, leur pacification aurait été depuis longtemps chose acquise, sans compter que les malheureux auraient perdu moins de monde.

Laissant le colonel Branlière continuer avec son détachement régional les opérations de police dans le secteur du camp de Du Boucheron ; ayant, d'autre part, procédé à l'organisation des postes annexes, le général d'Amade prit avec sa colonne mobile la direction de Sidi Ben Slimane où il installa le camp Boulhaut avec le détachement régional des Ziaïda (D. R. Z.). Ce détachement commandé par le colonel Michard, des tirailleurs sénégalais, comprit : 1 bataillon de Sénégalais, 1 compagnie de tirailleurs algériens, 1 compagnie de la légion, 1 peloton de spahis, 1 batterie de montagne, 1 section du génie, 1 infirmerie-ambulance et les services des subsistances militaires. En même temps, il prescrivit l'installation d'un détachement régional à l'extrémité sud-ouest des Chaouïa, à la kasbah des Oulad Saïd. Ce fut le détachement des Oulad Saïd (D. R. O. S.). Prélevé sur la colonne mobile des Mzamza (Settat), commandé par le commandant Haillot des chasseurs d'Afrique, il comprit : 1 compagnie de tirailleurs algériens, 1 compagnie de la légion, 1 peleton de chasseurs d'Afrique, 1 section de canons de 37 de la marine et 1 ambulance.

Ces postes fixes reliés entre eux par de fréquentes reconnaissances créèrent bientôt tout alentour une

atmosphère de confiance et de paix; ils furent autant de foyers de protection pour les tribus soumises qui repeuplèrent rapidement la région. Les marchés se réorganisèrent, les infirmeries indigènes installées dans chaque poste donnèrent des résultats dépassant les prévisions les plus optimistes. Les routes furent améliorées, et les plus importantes, rendues carrossables, facilitèrent les communications. La vie économique reprit rapidement toute son activité. Les reconnaissances effectuées par les différents postes jusqu'à la limite extrême de la Chaouïa furent toutes bien accueillies. Les tribus confiantes dans notre parole, dans notre justice, s'aperçurent bientôt que nous apportions avec nous l'ordre, la sécurité, la richesse; elles purent se livrer aux travaux de la moisson et vendre leurs produits sans être en proie aux luttes intestines qui désolaient autrefois leur riche contrée d'une manière presque continuelle. A la fin du mois de mai, la pacification avait fait de rapides progrès dans toute la Chaouïa.

La colonne mobile, composée de la 2e brigade, quitta le camp Boulhaut le 4 juin et par Sidi Hadjaj gagna Casablanca où elle fut le 7 juin. En arrivant elle fut passée en revue sur la crête du fort Provot par l'amiral Philibert, commandant la force navale, qui venait d'être promu vice-amiral. La situation était d'ailleurs très satisfaisante à Casa-

blanca. Le mouvement du port avait repris et les recettes douanières étaient en progrès.

Jusqu'au 26 juin toutes les troupes qui venaient de faire colonne pendant 5 mois, qui avaient parcouru plusieurs fois la Chaouïa en tous sens sans trève ni repos, qui avaient su dans dix-neuf rencontres sanglantes briser la résistance des tribus, purent enfin jouir pendant ces quelques jours d'un repos bien mérité. Durant tout le mois le calme s'accentua encore. Une reconnaissance faite par la garnison de Ber Rechid sur le territoire des Chtouka et des Chiadma s'accomplit sans incident. Le mouvement commercial entre les tribus voisines devenait très actif et dépassait celui de l'année précédente à pareille époque.

N'ayant aucun sujet d'inquiétude du côté de l'est et du sud, le général d'Amade décida de pousser une reconnaissance du côté de l'ouest chez les Chtouka et les Chiadma, si éprouvés dans le combat du 15 mars et dont de nombreuses délégations étaient venues demander de faire une démonstration dans leur région pour calmer l'agitation provoquée par des agents du pacha d'Azemmour. Il résolut de compléter cette reconnaissance en poussant jusqu'à l'Oum er-Rbea, afin d'établir des communications directes avec Mazagan.

27 juin. — Réduite à une brigade sous les ordres du colonel Moinier et composée de deux bataillons

du 2e tirailleurs, un escadron de chasseurs d'Afrique, un goum, une batterie de 75, deux sections de mitrailleuses, une section de génie, une section de munitions, un détachement du train des équipages, une sous-intendance, une ambulance, une trésorerie et postes aux armées, la colonne mobile sous les ordres directs du général d'Amade quitta Casablanca le 27 juin, marchant vers l'ouest. Elle campa le même jour à l'Aïne Masroubia, le 28 à Dar Ben Abid, le 29 à Dar Ould el Hadj Kassem, recevant sur tout le parcours des preuves effectives et formelles de la soumission et de la confiance des tribus, et le 30 juin elle arriva à Sidi Bou Becker, à 5 kilomètres de l'Oum er-Rbea, où elle opéra sa jonction avec une petite colonne venue de Ber Rechid, sous les ordres du commandant Peltier, des Sénégalais. Ordre fut donné d'installer le camp et de se tenir prêt à partir à onze heures et demie avec un jour de vivres de réserve et sans sac. A ce moment-là, le bruit courut que le croiseur *Galilée*, qui appuyait la colonne par mer, avait bombardé Azemmour, renouvelant ainsi son exploit de Casablanca. Ce bruit était faux. Seul le croiseur *Desaix* qui avait longé la côte pendant la marche de la colonne était venu mouiller à l'embouchure de l'Oum er-Rbea prêt à appuyer les mouvements de nos troupes.

A midi et demie, la colonne mobile arriva sur la crête dominant l'oued, accompagnée d'une multitude

DEVANT AZEMMOUR. LE GÉNÉRAL D'AMADE ATTENDANT LA RÉPONSE A SON ULTIMATUM.

AZEMMOUR, LE MARCHÉ EL-BAB MEDINA. LE GÉNÉRAL D'AMADE RENTRANT DE MAZAGAN TRAVERSE LA PLACE.

d'indigènes de la région qui étaient convaincus qu'un combat allait être livré sous Azemmour et qui, connaissant par expérience les effets de nos armes, se réjouissaient d'avance du sort fâcheux qui attendait leurs ennemis.

A l'approche de la colonne, le caïd Sidi Hassi Glaouï, gouverneur haffidiste de la ville, fit fermer les portes et retirer les embarcations sur la rive gauche de l'oued, interceptant toute communication entre Casablanca et Mazagan. Le général somma le pacha de rétablir les communications ou d'évacuer la ville dans un délai de deux heures. Pour donner plus de poids à son ultimatum, il mit l'artillerie en batterie sur la ville à 1 500 mètres et fit déployer un bataillon, pendant qu'un autre et le goum remontaient l'Oum er-Rbea qu'ils traversèrent au gué de Bou Laroua à 8 kilomètres en amont, au prix de mille difficultés.

Le caïd Hassi Glaouï se soumit à l'ultimatum et préféra abandonner la ville. De la rive droite de l'oued, nous assistâmes au départ de la mehalla haffidienne et, à trois heures et demie du soir, des notables de la ville se présentèrent au général pour faire leur soumission. Des embarcations furent envoyées sur la rive droite du fleuve et une compagnie de tirailleurs fut expédiée aussitôt pour occuper les portes de la ville, le Mellah et la maison du pacha. Deux autres compagnies passèrent en-

suite et assurèrent la garde de la ville, où nos soldats furent reçus cordialement. Longtemps dans la soirée, le Mellah retentit des bruyants « you you » poussés par les femmes en l'honneur des Français qu'elles accueillaient en libérateurs.

Ainsi fut occupée Azemmour (Sidi Mouley Bou Chaïb), ville de 20 000 habitants, dont 5 000 Juifs, jusqu'à ce jour complètement fermée aux Européens. Cet événement eut un grand et favorable retentissement dans tout le Maroc méridional. Les tribus voisines et principalement les Doukkala vinrent faire acte de soumission et demandèrent que les Français occupassent leur pays et garantissent leur sécurité. A ce moment-là, la route de Marrakech était libre et il est incontestable que les troupes françaises auraient pu occuper toute la région et la ville de Marrakech elle-même sans avoir à tirer un seul coup de fusil; mais l'occupation de cette partie du Maroc n'était pas dans les projets du Gouvernement. Le colonel Moinier prit le commandement de la ville, tandis que le général, avec le reste de la colonne, restait sur la rive droite près du marabout de Sidi Ali.

Le 1er juillet, un nouveau pacha fut nommé, une commission de notables fut chargée de l'administration de la ville et une police fut organisée. Les communications avec Mazagan furent rétablies et le général d'Amade appela à lui un détachement de la

police franco-espagnole de Mazagan dans le but de lui confier la police de la ville. Ce détachement arriva le 2 juillet.

Jusqu'au 4 juillet, un bataillon de tirailleurs assura la garde et la police de la ville ainsi que des faubourgs. La sécurité la plus complète régna partout; les marchés furent très fréquentés, toutes les boutiques de marchands se rouvrirent et des Européens de Mazagan se hâtèrent d'accourir pour y installer leur commerce. Bref une ère de prospérité, succédant aux jours d'anarchie, parut s'ouvrir à Azemmour.

Mais le Gouvernement, qui avait été avisé des événements par les télégrammes du général d'Amade, reçut en même temps de l'inspecteur général de la police à Tanger une réclamation concernant l'emploi d'un de ses détachements dans une ville non indiquée dans la convention d'Algésiras. On renouvela donc télégraphiquement au général l'ordre de se maintenir dans les limites assignées à l'avance à notre occupation sans se laisser entraîner au delà des points qui lui avaient été indiqués comme terme extrême de ses opérations. Or les instructions ne lui permettaient pas de franchir l'Oum er-Rbea et de sortir du pays Chaouïa. Tout en approuvant la reconnaissance, le Gouvernement invita le général à quitter non pas seulement Azemmour, mais même ses environs immédiats et à se rapprocher de sa

base d'opérations. Se conformant à ces instructions, le général donna l'ordre d'évacuer la ville et, le 5 juillet, le détachement de police étant rentré à Mazagan, toutes les troupes, musique en tête, repassèrent l'Oum er-Rbea malgré les supplications des habitants qui ne comprenaient pas le motif de notre abandon et qui en redoutaient pour eux les pires conséquences. L'événement ne trompa pas ces malheureux. En effet, quelques jours plus tard, le caïd haffidiste Sidi Hassi Glaouï vint reprendre possession de la ville et se vengea sur les habitants de l'affront qu'il avait été obligé de subir...

Une partie de la colonne alla établir ses bivouacs à Dar Ould el Hadj Kassem, à mi-chemin de Casablanca; tandis que l'autre partie, avec le général, organisait le camp de Bou Becker et le poste de Sidi Ali qui reçurent une garnison permanente. Ces postes complétèrent le réseau des détachements régionaux et furent chargés tant d'assurer et de maintenir les communications avec Mazagan et Azemmour que de protéger les tribus Chaouïa contre les incursions des tribus de la rive gauche de l'oued. Le 10 juillet, le général avec les troupes campées à Dar el Hadj Kassem reprit le chemin de Casablanca, où il arriva le 13.

Le 14 juillet eut lieu une grande revue qui, par son éclat, parut être l'apothéose de l'œuvre accomplie par le corps de débarquement. Des détache-

TRAVERSÉE DE L'OUM ER-RBEA DEVANT AZEMMOUR PAR LE 2e TIRAILLEURS ALGÉRIENS.

AZEMMOUR. LES REMPARTS SUR L'OUM ER-RBEA.

ments de tous les postes de l'intérieur portèrent à 8000 hommes l'effectif des troupes figurant à la revue. En présence du corps consulaire, de la colonie étrangère, aux acclamations de la population, nos vaillants soldats défilèrent au bruit du canon et de la fusillade, sur la crête du Fort Provot. Et là, où dix mois plus tôt les tribus Chaouïa livraient de rudes assauts à nos troupes, on vit caracoler 5 à 600 cavaliers de toutes les tribus, venus spontanément en signe d'amitié et de confiance assister à la revue et défiler, après les goumiers algériens, devant le chef énergique et décidé qui avait su leur imposer la volonté de la France. Ce simple fait témoigna des résultats féconds de notre action qui apportait aux Chaouïa, avec la justice et la prospérité, la sécurité du lendemain.

Le 16 juillet, les différents détachements rejoignaient leurs postes et la colonne mobile, sous les ordres du colonel Moinier, regagnait le camp de Sidi Bou Becker en face d'Azemmour. Elle ne devait y faire qu'un très court séjour; des événements graves, suscités d'abord par la marche du Sultan Abd el-Aziz de Rabat sur Marrakech, puis par la défaite du Sultan, le 19 août, allaient l'appeler bientôt à l'extrémité sud du territoire Chaouïa. En effet, une répercussion de ces événements était à craindre et le colonel Moinier fut chargé de prendre, avec sa colonne mobile, les mesures nécessaires

pour maintenir l'ordre sur les confins de la Chaouïa.

Parvenue le 18 juillet à Sidi Bou Becker, la colonne mobile quitta le poste le 28 juillet pour Ber Rechid, Settat et Temassine, où elle arriva le 28 août. Jusqu'au 5 septembre, elle exécuta différentes opérations de police sur les confins Chaouïa que la défaite de la mehalla aziziste avait mis en effervescence et, le 7 septembre, elle se dirigea par Kasbah ben Ahmed, le camp Du Boucheron, Sidi Ben Slimane, Bou Znika, sur Casablanca où elle arriva le 25 septembre. A dater de ce jour, elle tint garnison à Casablanca. Le district Chaouïa était donc pacifié et l'on put songer à rapatrier une notable partie du corps de débarquement dont deux bataillons avaient déjà été dirigés sur l'Algérie dès le 17 juillet. Le pays reprit, sous la protection des troupes françaises, sa physionomie habituelle et la paix depuis lors ne fut troublée que peu sérieusement et par intermittences sous l'effet d'incursions des tribus pillardes, telles que les Zaïr, jalouses de voir la prospérité dont jouissait à nouveau la Chaouïa.

Avant de mettre le point final à ce journal de marche qui retrace les incidents de près d'une année de campagne (août 1907-juillet 1908), il convient de dire ici un mot des adversaires que le corps de débarquement rencontra devant lui et dont la bravoure, l'audace, l'impétuosité dans le combat ne sauraient trop être admirées. Aussi bien l'attention

est, une fois encore, attirée vers le Maroc belliqueux.

Les Chaouïa étaient tous armés de fusils de petit calibre, Martini-Henry, Winchester, Mauser, Wetterli, Remington, Spencer, etc., etc., et aussi de fusils français Gras du modèle dit de 1874. Ils n'avaient pas de baïonnettes. Leurs approvisionnements en cartouches étaient considérables et étaient facilement renouvelés grâce à la contrebande de guerre.

Ne connaissant pas l'emploi de la hausse, ils tiraient plutôt mal et leur tir était toujours trop haut. Ils n'employaient guère que le tir individuel, le feu à volonté. Toutefois les fantassins ennemis employèrent quelquefois le feu par salve. Par exemple, le 18 février, l'avant-garde de la colonne du Littoral débouchant dans la plaine de Sidi Abd el-Kerim essuya deux feux de salve partis d'un douar situé sur une crête. Les balles tombèrent à quelques pas en avant du front de la section de pointe.

La mehalla haffidienne de Mouley Rechid, qui vint renforcer les Chaouïa à la fin de 1907, possédait trois ou quatre canons Canet et Krupp et l'un d'eux fut pris le 8 mars au Mgarto. Mais cette artillerie ne fut jamais très redoutable. Le pointage assez précis aurait pu rendre le tir très dangereux si les obus avaient éclaté; mais, à part quelques rares exceptions, ils s'y refusèrent constamment, les Marocains

ne connaissant pas l'emploi de la fusée. C'est ainsi que le 5 février, à l'attaque du bivouac, les obus marocains au nombre d'une vingtaine environ, tombèrent les uns dans le camp, les autres à proximité d'une compagnie déployée sans faire heureusement aucun mal. Au contraire, le 8 mars, un obus éclata par hasard et blessa quatre hommes de la même compagnie.

Nos adversaires étaient en grande partie des cavaliers. Dès que leurs vedettes annonçaient l'approche de nos troupes, ils partaient à cheval et venaient au-devant d'elles pour leur livrer bataille. Si la distance à franchir n'était pas trop grande, les fantassins suivaient les cavaliers ou même quelquefois se faisaient porter en croupe pour venir prendre part à l'action. Mais le plus souvent, ils restaient à proximité des campements, prêts à abattre les tentes, si l'offensive de nos troupes mettait leurs douars en péril. La tactique des Chaouïa était donc surtout une tactique de cavaliers, et leur unique moyen d'action fut le feu et leur principale qualité la mobilité. Aussi se tenaient-ils toujours disséminés ?

Demeurant toujours en selle, ne mettant jamais pied à terre pour tirer, ils ne purent donner à leur feu toute la précision que leurs armes leur auraient permis d'obtenir dans un combat à pied.

Incapables de livrer un combat défensif, même de courte durée, ils ne surent jamais profiter de posi-

FANTASSINS ET CAVALIERS DU 1er GOUM MAROCAIN. — *Phot. Grébet.*

tions naturellement très fortes, qui nous eussent coûté cher si elles avaient été tenues par un ennemi plus résolu qu'eux. Aucune crête, qu'elle fût abrupte, rocheuse et présentât des difficultés matérielles aux assaillants ou qu'elle se reliât au contraire à la plaine par un glacis en pente douce favorable au tir de la défense, ne nous a été disputée par les Chaouïa. Lorsque nos troupes eurent à escalader un versant de colline, jamais elles ne reçurent un coup de fusil pendant la montée ; mais dès qu'elles avaient couronné la hauteur, l'ennemi dirigeait sur elles un feu nourri de la contre-pente ou des hauteurs voisines[1]. Aux combats de Settat, le 15 janvier et le 6 février 1908, les Marocains ne surent pas défendre le versant abrupt des hauteurs de Sidi Djebli ; nos troupes le gravirent en toute tranquillité, mais elles furent accueillies par un feu très violent lorsqu'elles débouchèrent sur le plateau. Il en fut de même le 8 mars : ce jour-là les colonnes escaladèrent sans coup férir la longue croupe de Dar Bou Azza et le plateau du marabout de Sidi Aceïla ; mais dès qu'elles arrivèrent au sommet, elles furent assaillies par un feu assez vif. De même encore, le 15 mars, les contingents rebelles, réunis autour de Bou Nouala, ne surent pas défendre les approches de leurs campements bien à l'abri cependant derrière

1. Voir à ce sujet les *Impressions de campagne* de M. Reginald Kann.

une crête rocheuse reliée à la plaine par un vaste glacis.

Les méthodes de combat des Chaouïa varièrent suivant la force de la colonne qui leur était opposée. Contre une troupe très inférieure en nombre, ils s'engageaient à fond : cavaliers et fantassins marchaient droit à l'ennemi tandis que des nuées de cavaliers s'en prenaient à ses flancs. Toujours informés avec précision de la composition des diverses colonnes et des itinéraires suivis, ils attaquaient la plus faible avec le gros de leurs forces et battaient en retraite dès que les autres venaient la secourir (24 janvier, 2, 16, 17 et 18 février 1908). Ils firent toujours preuve d'une remarquable aptitude à découvrir le point faible de l'adversaire (notamment le 29 février contre la cavalerie éloignée de son soutien); mais ces attaques étaient rarement dangereuses; nos lignes durent cependant quelquefois charger à la baïonnette pour se dégager (17 et 29 février).

Contre les fortes colonnes, ils ne purent faire usage que de l'offensive par le feu ; mais sans jamais attaquer à fond dans le combat rapproché, leur armement étant en effet beaucoup trop inférieur au nôtre. En principe, ils cherchaient toujours à fixer l'adversaire sur son front pendant que le gros de leurs forces se portait sur les flancs. Leurs chances de succès furent d'autant plus grandes que

nous nous montrions nous-mêmes moins offensifs. Pour nous, c'était la marche en retraite qui offrait le maximum de danger, ensuite la défensive, puis la marche en avant lente et hésitante. Les combats livrés autour de Casablanca pendant le deuxième semestre 1907, le combat de Dar Ksibat, du 2 février 1908 en sont des exemples. Au contraire, plus notre attaque fut rapide et sans arrêt, moins nous éprouvâmes de pertes. L'expérience acquise au cours de tous les combats et principalement à la suite des journées des 11 et 21 septembre 1907, des 8 et 15 mars 1908 n'a fait que confirmer ce principe.

La défensive n'a pas mieux servi notre infanterie que notre cavalerie. Elle présentait d'ailleurs un danger de plus, celui d'attirer les fantassins marocains. C'est ainsi que le 3 septembre 1907 à Sidi Moumène, plus tard le 17 février 1908 la colonne Taupin défendant le débouché de Ber Rebah, le 18 février la colonne Brulard à Sidi Abd el-Kerim, le 29 février la colonne Brulard sur le plateau des Rfakha subirent des pertes très sensibles pour être restées sur la défensive ou avoir été immobilisées.

Notre cavalerie a été plusieurs fois assez sérieusement malmenée, en chargeant il est vrai, mais dans chacune de ces occasions elle n'avait recouru à la charge que pour se dégager après être restée longtemps sur la défensive ou s'être éloignée beau-

coup trop de son soutien d'infanterie qu'elle paraissait oublier (19 octobre 1907, 2 et 29 février 1908).

Recherchant notre cavalerie, les Marocains semblaient la provoquer; mais, dès que l'attaque des nôtres se dessinait, ils se repliaient rapidement entraînant à leur suite nos cavaliers qui bientôt se trouvaient exposés au feu violent de nombreux cavaliers habilement dissimulés jusque-là. Toutes les fois, au contraire, qu'un escadron a chargé pour gagner du terrain en avant, il y est parvenu presque sans subir de pertes (15 et 24 janvier, 6 février, 8 et 15 mars). Ainsi donc, au point de vue tactique, c'est l'offensive à outrance qui a le mieux réussi contre les cavaliers marocains.

Pendant la première partie de la campagne, le général Drude employa contre eux la formation en carré qui a fait l'objet de vives critiques. La répartition des unités était la suivante : les faces perpendiculaires à la direction comprenaient une ou deux compagnies en ligne de section par quatre mais le plus souvent sur un rang, les hommes à deux ou trois pas; les faces latérales marchaient en colonne par deux, plus souvent par un sans distance entre les sections. L'artillerie, les mulets de cacolets étaient dans l'intérieur du carré, nos troupes n'ayant pas à craindre le feu de l'artillerie.

Ce dispositif aurait pu à la rigueur être fort acceptable s'il avait été moins rigide, si les faces

DISPOSITION EN CARRÉ DES TROUPES EN RECONNAISSANCE SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL DRUDE.
RETOUR DU COMBAT DU 21 SEPTEMBRE 1907.

latérales ou arrière avaient eu liberté de manœuvrer suivant les circonstances. Or toute manœuvre était interdite! Il en résultait donc qu'une partie de la ligne restait inutilisée à moins que les quatre faces ne fussent attaquées en même temps. En outre il constituait, avec tous ces impedimenta rassemblés dans l'intérieur, une cible magnifique pour l'adversaire, surtout lorsqu'il était de petites dimensions, deux, trois et même quatre compagnies, comme cela eut lieu en 1907. Son emploi contre un ennemi toujours mobile et dispersé, agissant surtout par le feu, ne semble guère justifié; et toutes les fois qu'il fut conservé pendant tout le développement d'une action, il en résulta pour nous des pertes sensibles (combats sous Casablanca, août 1907, 3 septembre 1907, 2 février 1908; colonne de Ber Rechid le 18 février 1908).

La suppression des carrés permit à notre infanterie d'avoir une mobilité plus grande; ce qui lui fit éprouver moins de pertes tout en lui permettant d'obtenir de meilleurs résultats.

Cependant la formation des colonnes au combat ne changea pas complètement au début de 1908. Les 5 et 6 février les colonnes du Tirs et du Littoral reprirent la formation en carré qui avait été abandonnée dans la marche du 15 janvier vers Settat; mais les carrés formés ne présentaient plus les mêmes inconvénients : le nombre des unités en

ligne, les intervalles pris donnèrent au carré des dimensions plus considérables et sa profondeur était telle (1000 mètres environ) que la face arrière ne pouvait être atteinte que difficilement par les feux dirigés sur la première ligne. D'ailleurs, ce jour-là, 6 février, la première ligne ayant prononcé une vigoureuse offensive sans s'occuper des autres faces, celles-ci jouèrent bientôt le rôle de réserve.

A partir de cette époque, la formation en carré fut complètement abandonnée tout au moins pour les colonnes sous les ordres directs du général d'Amade. Dans tous les combats qui suivirent, on s'inspira sans cesse des prescriptions du règlement de manœuvres et l'infanterie n'eut jamais à subir de grosses pertes, grâce à sa formation très dispersée et à la rapidité de sa marche. A partir de mars 1908 elle adopta même une offensive hardie; la ligne de feu s'arrêtait le moins possible pour répondre au tir de l'adversaire; elle marchait sur l'objectif choisi le plus rapidement possible, les unités occupant un front énorme; les hommes en tirailleurs à larges intervalles, trois, quatre ou cinq pas (8 mars, 15 mars, 11 mai, 16 mai).

Toutes les fois qu'elle prit au contraire une formation serrée, les pertes furent très sensibles (29 février, 29 mars).

Les formations de route des colonnes jusqu'à la fin de janvier 1908 furent en carré; mais ce disposi-

tif multipliait les fatigues de la route surtout dans les terres collantes du Tirs. Après le 25 janvier (combat d'Aine Mekoune) toutes les marches furent faites en colonne de route jusqu'à l'ouverture du feu. Quand l'effectif des colonnes devint important, et pour parer aux sérieux inconvénients de l'allongement, il fut formé plusieurs colonnes de route marchant soit parallèlement, soit en échelons (17 et 18 février, 8, 15 et 29 mars, 11 et 16 mai).

En résumé, le corps de débarquement, après avoir combattu et marché en carré, dispositif incommode et vulnérable, n'a fait qu'appliquer les dispositions du règlement de manœuvres en les adaptant toutefois à une vigoureuse offensive de la ligne de feu, marchant sans arrêt et aussi vite que possible sur l'objectif choisi[1]. Mais, empressons-nous de le dire, cette offensive n'est guère applicable que contre des adversaires comme les Marocains dont les procédés de combat ne ressemblent en rien à ceux de nos troupes.

Pour combattre les Chaouïa, les troupes françaises avaient leur fusil Lebel dont nous connaissons tous les qualités balistiques; elles employèrent surtout les feux à volonté et les feux de salve et très rarement le feu à répétition. N'était-il pas en effet désirable d'éviter de consommer trop rapidement

1. Reginald Kann, *Impressions de campagne.*

ses munitions étant donné le faible approvisionnement en cartouches que l'homme avait à sa disposition? Il ne devait, en effet, compter que sur les 120 cartouches qu'il portait! Or, dans bien des circonstances, au moment de la cessation du feu, les cartouches étaient presque épuisées. Si notre fusil est excellent, il n'en est pas de même de la baïonnette. La blessure qu'elle fait est trop étroite. Elle propage des hémorragies internes, mais elle ne tue pas sur-le-champ. Le 25 mars, à l'affaire du camp de Bou Nouala, un lieutenant du génie fut attaqué par un Marocain qui avait déjà trois coups de baïonnette dans le corps et qui eut assez de force pour se jeter à la gorge de l'officier, cherchant à l'étrangler. Ils roulèrent l'un et l'autre sur le sol et le Marocain fut tué à coups de sabre par les spahis. Un autre jour, un fantassin marocain traversé de part et d'autre par deux coups de baïonnette, l'un dans la poitrine, l'autre dans le flanc se releva et tira un coup de fusil presque à bout portant sur un officier qui l'acheva d'un coup de revolver.

Enfin la baïonnette est trop faible. Elle se fausse souvent. Donc en prévision du rôle important que cette arme semble devoir jouer dans les guerres futures, comme l'a montré la guerre russo-japonaise, il serait utile d'adopter une baïonnette plus courte, plus solide.

Notre matériel d'artillerie de campagne n'eut

LE CONSUL DE FRANCE A MAZAGAN ET SI ALLALL, LE PACHA NOMMÉ PAR NOUS A AZEMMOUR, VIENNENT AU CAMP DE SIDI ALI.

Pl. 29, page 176.

guère l'occasion de mettre en valeur complète ses qualités, les Marocains ne se présentant jamais au combat en masse ou en lignes. Néanmoins son action fut toujours très efficace et son principal rôle fut toujours d'empêcher l'ennemi de serrer de trop près notre infanterie avec laquelle elle combattait toujours en liaison constante. Par la violence de son feu le canon de 75 produisit sur l'adversaire une impression terrible et augmenta ainsi la confiance et la force morale de nos troupes.

La solidité, la souplesse, la grande mobilité des pièces ont été également soumises à de dures épreuves pendant toute la campagne. Et l'on peut dire que l'expérience a été concluante. Le terrain était généralement très difficile. Ni le Tirs, avec ses terres visqueuses après les pluies, ni la région des Achach et des M'dakra, avec ses montagnes rocheuses escarpées, n'arrêtèrent nos artilleurs. Ils étaient toujours là prêts à soutenir et à appuyer les mouvements de l'infanterie. Le 15 mars, à l'attaque du camp de Bou Nouala, les trois batteries de 75, même la batterie de montagne, suivirent à vive allure pendant 8 kilomètres la marche rapide de l'infanterie qu'elle protégeait de son feu. Les 11 et 16 mai, l'artillerie opéra en pays de montagne et, quoique difficile à manier, elle y rendit de grands services. Un canon, qui s'était renversé dans les rochers, fut seul mis hors de service.

La campagne de Casablanca a servi de début aux mitrailleuses dont deux modèles, Hotchkiss et Puteaux, furent expérimentés. Ces deux types différents ont donné, au point de vue de la régularité du tir, des résultats analogues et très satisfaisants; mais l'avantage resta au modèle construit dans nos ateliers de Puteaux, modèle beaucoup plus solide, qui eut moins d'enrayages et qui pouvait modifier sa vitesse de tir. Dans les combats sous Casablanca en 1907, elles furent surtout employées dans la défensive. Installées sur les terrasses, elles appuyaient le mouvement en avant des lignes de tirailleurs. Plus tard, sous le général d'Amade, elles furent affectées à chaque colonne. Leur tir n'a pas toujours été très efficace, le personnel, surtout au commencement des opérations, n'était pas très expérimenté. Placées sur la ligne de feu, elles gênaient souvent l'infanterie dans ses mouvements rapides nécessités par l'offensive à outrance. Étant appelées à agir presque toujours contre des buts très mobiles et très dispersés, leur mobilité n'était pas assez grande. Aussi c'est autant pour supprimer cet inconvénient que pour donner un soutien à la cavalerie que le gouvernement envoya, en mars 1908, quatre sections de mitrailleuses galopantes venant du 2e hussards et des 1er, 7e et 16e chasseurs à cheval; tout ce matériel rendit peu de services et l'expérience fut trop courte pour que

l'on ait pu se faire une opinion sur la valeur de ces engins...

Durant cette campagne commencée en août 1907 et qui, ainsi, dura onze mois, dont sept d'opérations très actives pendant lesquelles l'ennemi fut pourchassé sans trêve ni repos, il n'a pas été livré moins de vingt-neuf combats dont plusieurs ont présenté les caractères et les dangers de ceux d'une guerre européenne. 14 officiers tués et 17 blessés, 86 hommes tués et 377 blessés : tel fut le bilan des pertes. Ce sont là des chiffres élevés. Mais l'honneur de la France exigeait de pénibles sacrifices et son drapeau a pu, à la fin, être porté victorieusement au milieu d'un peuple justement réputé pour sa bravoure.

Aussi bien les vaillantes troupes qui ont combattu dans la Chaouïa ont montré aux nations civilisées qu'elles n'avaient rien perdu des qualités militaires des troupes d'autrefois. Le corps de débarquement était composé d'éléments hétérogènes : français, étrangers, arabes, noirs, sénégalais, appartenant tous à notre belle armée d'Afrique. Grâce à leur bravoure, à leur loyalisme, à leur mépris des fatigues, à leur ardeur dans le combat, le général d'Amade put forcer les tribus Chaouïa à la soumission et venger les victimes des massacres du 30 juillet 1907. A côté des vieux et solides soldats de la légion étrangère, à côté des tirailleurs algériens,

des Sénégalais et des spahis, les uns et les autres soldats de métier, habitués à la vie rude des camps, les jeunes contingents français de zouaves et de chasseurs d'Afrique firent bonne figure et montrèrent le même entraînement et la même endurance. Animés du meilleur esprit, ils se firent remarquer par leur vigueur, leur énergie et leur parfaite discipline au feu. Confiants dans leurs chefs, ayant au cœur le sentiment du devoir, ils affrontèrent sans faiblesse et sans crainte les fatigues et les dangers des combats; et il faut les avoir vus à l'œuvre pour comprendre que l'on ne doit pas désespérer d'un pays dont les enfants gardent à un si haut degré, malgré tant d'excitations contraires, le culte du drapeau et l'amour de la patrie.

Jusqu'aux événements du mois d'avril 1911 qui motivèrent l'envoi de nombreux et d'importants renforts au Maroc, le corps de débarquement ne comprenait que 4500 hommes, dont 1200, constituant la garnison de Casablanca, formaient une colonne mobile dite « de ronde » qui, chaque mois, parcourait la périphérie de la Chaouïa. Les 3000 autres étaient répartis dans les postes de Sidi Bou Becker, kasbah des Oulad Saïd, Settat, kasbah ben Ahmed, camp Du Boucheron, camp Boulhaut, Bou Znika, Ber Rechid, Mediouna; ils servaient de soutien aux six goums marocains organisés depuis le 1er novembre 1908, chacun à l'effectif de 150 fantassins

et 50 cavaliers. Placés, avec des cadres français, sous le commandement d'officiers de bureau arabe chargés en même temps des affaires indigènes du secteur du poste, ces goumiers, par leur connaissance du pays et leurs qualités guerrières, sont de précieux auxiliaires pour les troupes françaises.

Si leur loyalisme ne doit pas être très sincère, leurs intérêts matériels les poussent à servir fidèlement ceux qui sont venus leur apporter aide et protection contre leurs ennemis et rendre à leur pays la prospérité d'autrefois.

APPENDICES

I

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LA CHAOUIA[1]

HISTOIRE

Le mot Chaouïa, pluriel de Châouï, signifie éleveurs de moutons ou pasteurs. Il servait d'abord à désigner les peuplades berbères qui menaient une vie exclusivement pastorale et suivaient les coutumes arabes. Dans la suite, il devint un véritable nom ethnique. On trouve des Chaouïa dans différentes régions de l'Algérie et du Maroc.

Les Chaouïa dont nous nous occupons ici sont évalués à 300 000 individus environ et sont divisés en treize tribus, les Mediouna (9 000 hab.), les Oulad Zian (14 000 hab.), les Oulad Harriz (25 000 hab.), les Chtouka (9 000 hab.), les Chiadma (6 000 hab.), les Oulad Saïd (25 000 hab.), les Mzamza (25 000 hab.), les Oulad Bou Ziri (10 000 hab.), les Mzab (65 000 hab.), les M'dakra (25 000 hab.), les Zénata (6 000 hab.), les Ziaïda (10 000 hab.), les Oulad Sidi Ben Daoud (5 000 hab.).

Ils habitent la côte de l'Atlantique entre l'oued Cherrat et l'Oum er-Rbea; leur territoire, d'une

1. Les ouvrages consultés à ce sujet sont : Dr Weisgerber, *Bulletin du Comité du Maroc. Les Chaouïa.* Joseph Canal, *Géographie du Maroc.*

superficie d'environ 15 000 kilomètres carrés, est limité au nord sur une longueur de près de 125 kilomètres par l'Atlantique, à l'est par une ligne qui remonte le cours de l'oued Cherrat et s'avance dans le sud-est jusqu'aux rochers de Sokret-el-Djaja (33° latitude nord, 9° longitude ouest); au sud par une ligne partant du Sokret-el-Djaja et allant à l'Oum er-Rbea, près du gué de Mechra ech Chaïr; à l'ouest par le cours de ce fleuve jusqu'à Azemmour.

Les voisins des Chaouïa sont : à l'est, les Arab, les Zaïr et les Beni Khirane; au sud les Beni Meskine; à l'ouest, les Doukkala.

Le pays des Chaouïa fait partie de l'ancienne Mauritanie Tingitane des Romains qui comprenait Fas et Maroc (Marrakech).

Les Carthaginois même occupèrent auparavant cette région en y fondant sous la conduite d'Hannon des comptoirs à Sla (Salé), Azamma (Azemmour), Anfa (Casablanca). Soumise ensuite aux Vandales, puis aux empereurs d'Orient, elle vit sous Justinien, en 534, réapparaître la puissance des Maures, les possesseurs autochtones de ce pays, jusqu'alors subjugués par tant de conquérants. Puis vient l'invasion arabe (646) (30 de l'hégire) qui voit les Maures faire cause commune avec les nouveaux envahisseurs.

Vers 678, sous la conduite d'Okba (fondateur de Kairouan) les Arabes conquirent l'extrême Mag'rib jusqu'à l'Atlantique (Mag'rib, en arabe, veut dire occident) vers Safi et Agadir et occupèrent la région qui s'étendait de l'Oum er-Rbea au Bou Regreg et de l'Atlas à l'Océan.

D'après les anciens historiens, d'après Léon l'Africain (grand géographe et historien arabe, né à Gre-

nade vers 1423 et mort en 1526), cette région était connue sous le nom de Tamesna. Elle englobait la Chaouïa actuelle et était occupée par une grande tribu maure ou berbère, « les Berghouata ». On retrouve encore aujourd'hui le souvenir de Tamesna chez les Achach (Mzab). Les ruines de la kasbah des Oulad Arif (Dar el-Flek) se trouvent sur l'emplacement d'une ville très ancienne qui s'appelait Tamesna. Soumis aux Arabes, les Berghouata profitèrent de la longue période d'anarchie qui suivit la mort du fondateur de Fez, Idris ben Idris (IXe siècle), pour se rendre indépendants et atteindre un haut degré de prospérité. Au XIe siècle, ils eurent à lutter contre de nouveaux conquérants, les Almoravides, originaires du Sénégal, qui dévastèrent la Tamesna à un tel point qu'ils en firent un désert.

Les Zenata qui y avaient pénétré avec les conquérants Almoravides s'y installèrent. Vers la fin du XIIe siècle, le grand sultan Almohade Yakoub el-Mancour transporta dans les plaines subatlantiques du Maroc une partie des peuplades arabes qu'il venait de subjuguer; le souvenir de cette occupation arabe se retrouve dans les appellations de certaines sous-fractions de tribus, telles que les Khlot, chez les Achach (Mzab), les Riah, chez les Oulad Harriz, les Ahlaf, chez les M'dakra.

Ces hordes nomades, pillardes, achevèrent l'œuvre de destruction commencée par les Almoravides! les sultans Merinides au XIIIe siècle finirent par les disperser et donnèrent la Tamesna aux Zenata, leurs partisans. Ce fut à peu près à la même époque (1223) que les Portugais, gênés dans leur navigation par les pirates marocains, s'emparèrent de plusieurs points sur la côte de l'Atlantique, Sla (Salé) Azamma

(Azemmour). A Fedala, à 24 kilomètres de Casablanca, sur la piste de Rabat, se trouve encore un pont en pierres datant de l'occupation portugaise.

Au début du XVIe siècle, au moment où les tribus du Tafilelt envahirent le Maroc, y renversant la dynastie régnante et y fondant la dynastie des Chérifs, celle qui règne encore aujourd'hui, les Arabes avaient disparu à peu près complètement du Tamesna ou bien s'y étaient laissé absorber par la population berbère nouvellement immigrée et déjà plus ou moins arabisée. Léon l'Africain donne le nombre de 200 000 tentes et 60 000 chevaux pour indiquer la force des Zenata.

A partir de cette époque, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les historiens ne mentionnent plus d'éléments arabes habitant la Tamesna. Par contre, ils commencent à se servir du terme « Chaouïa » pour désigner la population de cette région; En 1746, la kasbah de Rabat devint le siège du gouverneur des Chaouïa. En 1792, les Chaouïa font leur soumission au sultan Moulaye Slimâne qui fit une expédition contre eux et qui établit un gouverneur chérifien à Dar el-Beïda (Casablanca). Or, à l'époque de Léon l'Africain (XVe siècle) et encore longtemps après, tant que l'on tenait compte du sens original du terme, le nom de Chaouïa désignait plus particulièrement les populations pastorales de l'arrière-pays du Tamesna, de la région des steppes auxquelles il s'appliquait mieux qu'à la population agricole de la zone littorale.

Il faut donc admettre, comme le dit M. Kampffmeyer, qu'au XVIIIe siècle, il y eut une invasion des plaines fertiles du littoral du Tamesna par les tribus nomades des steppes de l'arrière-pays et que,

de même que les Gaulois reçurent le nom des Francs leurs conquérants, la population berbère de la région envahie adopta le nom qui servait à désigner les envahisseurs.

Au XIXe siècle, les Chaouïa occupaient leur territoire actuel et se divisaient en seize tribus, comprenant les treize tribus actuelles et trois autres tribus : les Benioura, les Achach et les Mlal qui se confondent actuellement, la première avec les Ziaïda, les deux autres avec les Mzab.

De tout ce qui précède, il résulte que l'on peut considérer les Chaouïa comme un mélange intime d'éléments berbères autochtones ou originaires d'autres régions de la Mauritanie et de quelques éléments arabes provenant surtout des peuplades hilaliennes qui envahirent l'Asie Mineure au XVIe siècle. Il y a en outre dans la Chaouïa, 6 000 Israélites marchands, courtiers ou artisans, descendants des Juifs établis au Maroc dès le IXe siècle ou de ceux qui furent expulsés de l'Espagne et du Portugal au XVe siècle; 5 000 environ résident à Casablanca tandis que les autres habitent les grandes kasbahs, notamment celle de Settat. Les nègres, esclaves ou affranchis, sont peu nombreux dans les campagnes, mais il est difficile d'en évaluer le nombre dans les villes et les kasbahs (Dr Weisgerber). Les Draouâ (habitants de l'oued Drâa), au teint foncé, s'emploient comme maçons ou comme terrassiers à Casablanca et dans la campagne.

A Casablanca (Dar el-Beïda) il y a encore un certain nombre de Maures, négociants ou fonctionnaires, originaires de Rabat, Fez, Tetouan. Enfin, depuis l'intervention française, la colonie européenne, qui comptait autrefois 800 à 1 000 membres, atteint

aujourd'hui près de 6 000 membres. Mais cet accroissement est dû à l'arrivée de commerçants, d'industriels suivant habituellement les troupes, ou d'ouvriers du port de Casablanca dont il serait prématuré de dire qu'ils se fixeront au Maroc.

La population de la Chaouïa (300 000 habitants environ), est donc essentiellement berbère et elle est à ce point arabisée et islamisée qu'elle peut être prise pour une population arabe pure.

Ayant abandonné leur langue primitive, le chelha, le berbri, les Chaouïa ne parlent que l'arabe; d'autre part, comme les Arabes, ils vivent sous la tente en fibres tirées du palmier nain ou en poils de chameaux, appelés le « Keïma ».

Plusieurs tentes forment un douar. Un ou plusieurs douars constituent une fraction « ferkha ». Plusieurs fractions constituent la tribu « Kébila ». A la tête de la tribu, se trouve le caïd généralement investi par le sultan. Il cumule les fonctions de chef militaire (caïd), d'administrateur civil (amel), de juge, de collecteur d'impôts; il nomme son lieutenant (khalifa), ses secrétaires et les cheikhs qui représentent l'autorité dans les douars et qui lui sont d'habitude proposés par la djemaa (chefs de tente réunis en conseil). Les caïds les plus puissants habitent des « kasbahs » (enceintes fortifiées) avec leurs domestiques et leurs clients : (caïd des Oulad Harriz-Kasbah de Ber Rechid), (caïd du Mzab-Kasbah ben Ahmed), (caïd des Mzamza-Settat). En principe, chaque tribu (Kébila) devrait avoir son gouverneur, mais on voit souvent des caïds préposés à plusieurs tribus ou des tribus morcelées en plusieurs caïdats.

Les Oulad Saïd, par exemple, sont divisés en

quatre caïdats, les Ziaïda en trois, les Mzab en quatre, les Oulad bou Ziri en deux. A la suite de l'occupation française, la plupart des anciens caïds furent maintenus en fonctions, s'attachèrent à nous et facilitèrent le travail des bureaux arabes; un seul fut remplacé, celui des Oulad Harriz, le caïd El Hadj Hammou, compromis dans le pillage de Casablanca.

OROGRAPHIE

La région des Chaouïa forme une partie des grandes plaines subatlantiques et est divisée en trois zones correspondant aux trois terrasses qui s'étagent depuis l'Atlantique jusqu'au pied des premiers contreforts de l'Atlas. Séparées les unes des autres par des bordures plus ou moins bien marquées, elles suivent à peu près les courbes de 300 et de 600 mètres.

Ces trois gradins successifs comprennent : le plateau inférieur, le plateau moyen, le plateau supérieur.

1° *Le plateau inférieur.* — Le plateau inférieur a une moyenne de 50 à 60 kilomètres de largeur environ et s'étend du littoral jusqu'au pied des hauteurs qui le séparent du plateau moyen. Sa base correspond à peu près à la cote 250. Sa partie orientale est ravinée (oued Cherrat, oued Bou Znika, oued Neffifik, oued el-Kantara).

Vers l'ouest, jusqu'à l'Oum er-Rbea, il est divisé nettement en deux zones, le Sahel et la plaine littorale. Le Sahel, large de 20 kilomètres environ (jusqu'à Mediouna), est une bande de terrain accidentée le long de l'Atlantique et formée d'une série

de collines parallèles entre elles suivant une direction nord-est-sud-ouest. Leur élévation s'accentue au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la côte et les dépressions qui les séparent sont peu profondes. De Casablanca à Mediouna on franchit six de ces lignes de hauteurs, mais en se rapprochant d'Azemmour, on trouve leur nombre presque doublé. Cependant elles s'effacent graduellement, en se rapprochant de l'Oum er-Rbea.

La plaine littorale, large de 40 kilomètres environ, s'étend de la dernière bande du Sahel (Mediouna) à la bordure du plateau moyen (le M'garto, le Nader, l'entrée du défilé de Settat). La surface presque plane ne présente que quelques renflements plats et bas : Sidi Allal, 205 mètres, Sidi Aïssa, 225 mètres, Sidi el-Rhnimine, 230 mètres, Sidi Mohammed el-Kebir, 224 mètres ; de rares dépressions peu profondes, de vastes cuvettes où s'amasse l'eau de pluie. Son altitude varie entre 150 et 250 mètres. La bordure entre le plateau inférieur et le plateau moyen est constituée par une ligne courbe de 100 kilomètres de long, formée par le M'garto, Sidi Nader, Sidi Djebli et, sur l'Oum er-Rbea, Bou l'Aouâne. Le M'garto est un massif rocheux isolé (677 mètres) situé sur la rive gauche de l'oued el-Mellah (el-Kantara), (combats des 8 mars et 29 mars) dont le cours supérieur prend le nom de Oued Zamrène. A l'ouest de ce massif, une brèche d'une dizaine de kilomètres fait communiquer le plateau inférieur avec le plateau moyen (Sidi Abel el-Kerim) (combat du 18 février) (oued Aceïla).

Sidi Nader est un monticule conique (altitude 484 mètres) qui se dresse dans la plaine littorale en face d'une falaise de 520 mètres de haut (El-Karia).

La bordure est entamée çà et là par des ravins très encaissés (oued el-Ahmeur, oued Mazzert, le défilé de Settat) ; ses pentes sur la plaine sont assez fortes sans cependant être impraticables et forment une ligne de démarcation très nette que l'on aperçoit des hauteurs du Sahel. Elle court vers l'ouest-sud-ouest, puis vers l'ouest, et, à partir de Sidi el-Hachemi, décrit une courbe vers le sud-sud-ouest, pour atteindre l'oued Oum er-Rbea en face la kasbah Bou l'Aouâne (60 kilomètres d'Azemmour).

2° *Le plateau moyen* est plus accidenté que la plaine littorale, s'étend au sud du talus décrit ci-dessus et est limité au sud-ouest par la vallée de l'Oum er-Rbea. Vers le sud-est, il se soude aux hautes plaines du Tadla et, à l'est, au plateau supérieur. Il s'incline vers l'ouest avec des altitudes entre 300 et 600 mètres. Les affluents de l'Oum er-Rbea et certains cours d'eau qui descendent vers la plaine littorale lui ont donné par endroits l'aspect accidenté d'un pays de montagnes.

3° *Le plateau supérieur* est un haut plateau assez accidenté superposé à la partie orientale du plateau moyen. Les indigènes l'appellent El-Aâloua. Au nord, sa limite se confond avec le talus du plateau moyen. A l'ouest, ses pentes de plus en plus fortes vers le sud bordent la piste de Settat à Dar el-Daoudi. Au sud, chez les Beni Meskine, le plateau prend le nom d'El-Gada et s'incline doucement vers la vallée de l'Oum er-Rbea.

Enfin à l'est, vers Sokret el-Djaja, il se rattache aux montagnes des Achach et des M'dakra qui bordent la rive droite de l'oued el-Mellah. Son altitude varie entre 600 et 900 mètres.

HYDROGRAPHIE

La côte sur le territoire des Chaouïa a un développement de 125 kilomètres environ. Elle est relativement basse, parsemée de rochers et d'écueils entre l'oued Cherrat et Casablanca et couverte surtout de dunes entre Casablanca et Azemmour. Sur toute sa longueur, elle est couverte d'énormes bancs de moules.

Il n'existe le long de la côte que deux baies pour servir de mouillage et toutes les deux sont battues par les grands vents du nord-ouest et la grande houle de l'Atlantique.

1° La baie de Fedala au nord de la kasbah du même nom, sur la piste de Rabat et à 24 kilomètres de Casablanca.

Repaire de pirates marocains, les Portugais l'occupèrent au XIIIe siècle. Actuellement, ce port obstrué par les sables est complètement abandonné.

2° La rade de Casablanca très spacieuse et très exposée est limitée à l'est par la pointe Ou-Kacha et à l'ouest par le cap El-Hank parsemé de récifs dangereux. (Échouement de la *Nive*, 1er janvier 1908.)

Les principaux cours d'eau côtiers sont :

1° L'oued Cherrat, qui forme la limite entre les Chaouïa et les Zaïr et descend des montagnes des Achach. Eau toute l'année ;

2° L'oued Bou Znika, petite rivière qui descend du territoire des Ziaïda et passe près de la kasbah du même nom. Eau toute l'année ;

3° L'oued Mansouriah, le moins important des ruisseaux côtiers, qui ne coule qu'au moment des pluies et passe au pied de la kasbah du même nom ;

4° L'oued Neffifik qui descend du pays montagneux des M'dakra et des Achach se jette dans la mer à 27 kilomètres à l'est de Casablanca. Sa vallée est généralement profonde et étroite, elle est boisée sur une longueur de 10 kilomètres au nord de la piste de Casablanca à Sidi Slimane (camp Boulhaut).

Dans la région montagneuse il reçoit quelques affluents importants dont l'oued Tafrou, l'oued Koubbib et l'oued Dalia.

Près de son embouchure, il est traversé par la grande piste de Rabat; mais le gué est impraticable pendant plusieurs heures à chaque marée. Pendant l'hiver 1908, nos troupes durent le traverser plusieurs fois à gué. Pour faciliter les communications et supprimer ce grave inconvénient, le général d'Amade fit construire, fin 1908, par le génie militaire un solide pont en bois sur pilotis qui porte le nom de l'officier du génie chargé de la construction, le lieutenant Blondin, mort de la fièvre typhoïde contractée pendant les travaux;

5° L'oued el-Kantara, plus connu sous le nom d'oued el-Mellah dont le cours a une longueur de 125 kilomètres environ. Il descend des montagnes des M'dakra et des Achach, sous le nom de « oued Zamrène ».

Après un parcours très sinueux au fond d'une vallée très encaissée, profonde et légèrement boisée, il vient se jeter dans l'Océan, près de Fedala à 24 kilomètres de Casablanca.

La piste de Casablanca le traverse sur un pont de pierres datant de l'époque portugaise, vers le XIIIe siècle, d'où le nom d'oued el-Kantara.

Les principaux affluents sont à droite, l'oued el-Ateuch et à gauche, l'oued Aceïla grossi de l'oued

Daïa et de l'oued el-Hassar. Les deux premiers descendent des montagnes des Achach et des M'dakra ; le dernier, l'oued el-Hassar, prend sa source au nord-est de Mediouna près de Sidi Brahim (combat du 21 septembre 1907), suit à un niveau plus élevé une direction parallèle à celle de l'oued el-Mellah, puis par une chute de 22 mètres de haut (el-Mizab) se jette dans cette rivière à 10 kilomètres de son embouchure. L'oued el-Hassar, malgré le peu de longueur de son parcours, a toujours une eau suffisamment abondante.

C'est dans la vallée supérieure de l'oued el-Mellah, oued Zamrène, et de ses affluents que se déroulèrent les opérations militaires de février à mai 1908 (combats des 24 janvier, 29 février, 8 mars, 29 mars, 11 et 16 mai) ;

6° L'oued Bou Skoura qui se jette dans l'Océan à l'est du port de Casablanca, dans une petite anse rocheuse de la plage de Sidi Belyoute.

Sa source principale se trouve à 16 kilomètres au sud près de la grande piste directe de Ber Rechid. Eau abondante toute l'année. Sa vallée est suivie par le chemin de fer Decauville, de Casablanca à Ber Rechid, avec une station fortifiée à la source de l'oued (Mediouna-oued Bou Skoura). L'oued Bou Skoura passe à Taddert (combats des 11 septembre et 19 octobre 1907), à la ferme Alvarez qui a joué un grand rôle dans les combats sous Casablanca. Cette ferme appartient maintenant à la maison Amieux frères qui y fait de l'élevage et des primeurs. Ce petit ruisseau sert à l'irrigation des nombreux jardins entourant la ville ;

7° L'oued Djerar ou oued Merzeg, qui est un maigre ruisseau sans eau pendant l'été, se jetant

dans la mer à 12 kilomètres sur la piste d'Azemmour près du promontoire de Dar Bou Azza Riguète à l'entrée d'un maquis ;

8° L'oued el-Hasaïra, petit ruisseau de 10 kilomètres de long, à sec pendant l'été, qui se trace un lit profond à travers les dernières crêtes du Sahel ;

9° L'oued Oum er-Rbea qui est un des plus grands fleuves du Maroc et de l'Afrique du Nord. Il forme la limite sud-ouest et ouest des Chaouïa depuis le gué de Mechra ech Chair (route de Marrakech) jusqu'à son embouchure à 4 kilomètres nord d'Azemmour. Ce fleuve qui a une longueur de 700 kilomètres environ prend sa source dans le Grand Atlas au pied du Djebel Aïchine, traverse tout le Tadla et pendant 200 kilomètres environ sépare les Chaouïa des Doukkala et des Sraghna.

L'Oum er-Rbea (ou la mère des pâturages) est ainsi nommé à cause de la richesse de ses bords en étendues herbeuses. Il roule d'énormes masses d'eau non retenues nulle part par des barrages et allant se perdre inutilement à la mer. Il est très encaissé, profond (12 à 14 mètres en face Azemmour, 7 à 8 mètres à Mechra-ech-Chair), occupe peu de largeur (140 mètres en face Azemmour, 70 mètres à Mechra ech Chaïr). Les eaux sont rapides et toujours limoneuses, affouillant les berges et entraînant tout dans son courant. Le débit total de l'Oum er-Rbea est estimé à 148 mètres cubes à la seconde ; en pleine sécheresse il descend à 50 mètres cubes[1].

De Mechra ech Chaïr à Sidi Saïd ben Mâachou, l'oued passe à travers de véritables gorges où son courant acquiert une force considérable. Au pied

1. Joseph Canal, *Géographie du Maroc.*

des ruines de la kasbah de Bou l'Aouâne, il franchit une série de rapides pour se diriger ensuite vers le nord par de nombreux méandres au fond d'une vallée toujours étroite et profonde. Il passe au pied des murs d'Azemmour (20 000 hab., 4 à 5 000 juifs) dont les maisons couronnent les hauteurs qui dominent sa rive gauche. Son embouchure est obstruée par un banc de sable.

A Azemmour, le passage s'opère au moyen de grandes barques plates, appelées barcasses. Jusqu'à Mechra ech Chaïr, il n'y a ni pont, ni bac et le passage du fleuve en est rendu de ce fait très compliqué. Les gués sont nombreux mais très difficiles et rarement praticables. Les bêtes passent à la nage, mais les gens se servent de la « madias », espèce de petit radeau composé d'un cadre de peaux de bouc gonflées soutenant un plancher en jonc de marais. L'Oum er-Rbea fut traversé pour la première fois par les troupes françaises le 30 juin 1908.

Le bas Oum er-Rbéa reçoit des affluents assez nombreux mais peu importants et presque tous desséchés en été.

A tous ces cours d'eau côtiers, il faut en ajouter quelques-uns qui naissent dans l'Aâloua et se perdent dans la plaine littorale, dans la région du Tirs. Ce sont : l'oued Ben Mousa qui passe à Settat, l'oued Tamdrost, l'oued Mazzert, l'oued el-Ahmeur qui vient de Kasbah ben Ahmed, l'oued Ayata qui passe près du marabout de Sidi Abd el-Kerim (combat du 18 février).

Les marécages se trouvent principalement au bord de la mer. Tels sont ceux de l'embouchure de l'oued Kantara près de Fédala ; ceux de l'Aine Seba à 7 kilomètres à l'est de Casablanca sur la piste de

Rabat et enfin ceux de la vallée de l'oued Bou Skoura et de l'Aine Titmellil à 10 kilomètres sud-est de Casablanca. Ces marécages sont alimentés par les pluies et de nombreuses sources.

Les sources, puits, norias existent en grand nombre sur toute l'étendue du territoire Chaouïa; dans le Tirs, les puits atteignent 60 à 70 mètres de profondeur. L'eau est généralement bonne; il existe cependant quelques sources d'eau magnésienne. Chez les Chtouka et les Chiadma, sur la route d'Azemmour, étant donnée la nature de la terre, le hamri, il existe un nombre inouï de norias à traction animale pour l'irrigation des terres.

GÉOLOGIE

Le Dr Weisgerber esquisse ainsi la constitution géologique de la Chaouïa : « Un substratum de terrains primaires très plissés et relevés supporte des couches horizontales appartenant à diverses époques plus récentes. Ces dépôts horizontaux usés par l'eau et par le vent ont laissé reparaître en certains endroits les roches anciennes sous-jacentes. »

Dans le plateau inférieur, des schistes et des quartzites d'âge primaire sont recouverts par le pliocène composé de grès et de calcaires.

Les dépôts pliocènes forment une couche généralement assez mince et les terrains anciens imperméables se trouvent presque partout à une faible profondeur.

Quant aux terrains primaires, ils apparaissent dans toutes les vallées et atteignent le littoral en plusieurs points, entre autres dans la rade de Casablanca; leurs strates redressées et arasées font

à la côte une bordure rocheuse large de 150 mètres environ à marée basse et recouverte à la pleine mer. Aux deux extrémités de la rade, ils s'avancent dans la mer sous forme de récifs et d'écueils.

Dans la baie de Fédala, la côte présente absolument le même aspect. Dans l'intérieur, il existe de nombreux affleurements de schistes et de quartzites formant des îlots rocheux incultes, arasés au niveau de la plaine où des arêtes déchiquetées émergent des sédiments tertiaires.

Ces affleurements sont surtout nombreux à l'ouest du plateau inférieur. Les plus saillants forment une ligne d'arêtes rocheuses orientée sud-nord partant du talus du plateau moyen ver Sidi el-Hachemi et se dirigeant vers l'embouchure de l'oued Djerar en passant par Sidi el-Rhnimine (combat du 15 mars).

Vers l'est du plateau existe une autre ligne d'affleurements à peu près parallèle à la précédente et constituant avec elle les débris d'un même anticlinal. Cette ligne partant du M'garto se dirige sur l'embouchure de l'oued Cherrat en passant par le camp Boulhaut (Sidi Slimane). C'est dans cette sorte de cuvette très plate, limitée à l'est et à l'ouest par des anticlinaux de la chaîne ancienne[1], au nord par le Sahel et au sud par le plateau moyen que l'on trouve principalement le *tirs*, terre noire d'une fertilité exceptionnelle.

(D'après le Dr Weisgerber, les indigènes des plaines subatlantiques donnent le nom de *tirs* à toutes les terres à céréales de couleur foncée.)

Au point de vue agricole, il faut distinguer deux sortes de terres, le *tirs* et le *hamri*.

1. Dr Weisgerber.

Le tirs, terre noire à céréales, possède la qualité de s'imprégner des eaux de pluie, ce qui lui conserve sa fertilité, même pendant la sécheresse; dur, crevassé en été, le tirs se transforme en hiver en une boue noire et visqueuse qui ne se dessèche que très lentement. Le tirs occupe dans la partie centrale de la Chaouïa, qu'elle couvre d'une couche presque continue mais assez mince, une surface de 1 200 à 1 300 kilomètres carrés. D'où la région dite du tirs. Toutefois il y a du tirs un peu partout dans la Chaouïa, principalement dans les dépressions.

Le hamri, reconnaissable à sa couleur rouge, est un sol léger, sablonneux et caillouteux, riche souvent en chaux; il se rencontre en abondance dans la banlieue de Casablanca, chez les Chiadma et les Chtouka. Irrigué, il devient aussi fertile que le tirs, mais il se dessèche trop rapidement, et ne conserve pas l'humidité comme le tirs, ce qui rend la culture aléatoire; éloigné de la côte il devient infertile.

Le plateau moyen est constitué, d'après le Dr Weisgerber, par des calcaires, des grès et des poudingues miocènes reposant sur un substratum de schistes anciens. Quant au plateau supérieur il n'est guère marqué que par des îlots de roches cristallines ou primaires, de terrains secondaires émergeant plus ou moins du plateau moyen.

Dans la vallée de l'Oum er-Rbea, surtout en aval de Mechra ech Chaïr, il existe de nombreux affleurements anciens; près de Bou l'Aouâne, les terrains primaires sont dénudés jusqu'à une distance assez considérable de la rive et dans les ravins latéraux.

Ils apparaissent encore dans la haute vallée de l'oued el-Mellah où la crête tourmentée de Sokret

el-Djaja, le massif du M'garto et quelques autres rochers isolés émergent du plateau.

Sur les hauteurs de Settat, au bord septentrional du plateau moyen, existent de nombreux bancs calcaires.

On trouve sur ces plateaux des zones plus ou moins étendues de terrains arables sans irrigation jusqu'à plus de 700 mètres d'altitude et jusqu'à une distance moyenne de 80 kilomètres de la côte. Il existe, autour de la kasbah des Oulad Saïd et dans la partie basse du territoire des Mzab, des tirs d'une grande fertilité. La limite des cultures non irriguées est voisine de celle du territoire des Chaouïa.

Au sud de cette ligne s'étend une zone de pâturage dont le sol rocheux est sec et aride. Dans cette zone l'irrigation est indispensable, et l'on ne trouve plus de culture que sur les bords des cours d'eau.

FLORE ET FAUNE

La région des Chaouïa est une des plus fertiles et des mieux cultivées du Maroc. La surface de toutes les terres cultivées (tirs et hamri) est évaluée à 6 000 kilomètres carrés sur les 15 000 kilomètres qui représentent la superficie totale de toute la Chaouïa. Le reste est inculte et se distribue en 7 000 kilomètres carrés de landes et 2 000 kilomètres carrés de forêts et de maquis[1]. Dans les régions non cultivées du plateau inférieur, on trouve le palmier nain, l'asphodèle, l'asperge sauvage, la coloquinte, et plus haut, au pied du plateau moyen, d'immenses prairies de marguerites, de camomilles, de coquelicots, de

1. Dr Weisgerber.

colzas, de moutardes, de lavandes ; plus au sud, le pays devient aride et presque désertique.

Toutes ces landes sont habitées par des chacals, des renards, des poules de Carthage, des lièvres, des perdrix rouges, des cailles et de nombreuses tortues ; dans l'arrière-pays Chaouïa, on trouve en outre la gazelle de montagne et la grande outarde.

Les maquis couvrent des zones plus ou moins étendues dans le Sahel et le long des cours d'eau. Les essences les plus communes sont : le lentisque, le rtem, grand genêt à fleurs blanches très odorantes, le jujubier, le gendoul, le kharroub, le gommier, le myrte, le tamarin, l'olivier sauvage, le palmier nain.

Les principaux maquis sont sur la côte ; dans le Sahel, l'un sur la piste de Rabat entre les kasbahs de Mansouriah et de Bou Znika, l'autre sur la piste d'Azemmour entre l'oued Djerar et Dar el-Hadj Kacem. D'autres existent dans l'intérieur sur les pentes des grands oueds (Oum er-Rbea, Neffifik, el-Kantara) mais ils sont moins importants.

Il y a deux principaux massifs forestiers : le massif des M'dakra et des Achach et le massif des Ziaïda, dit forêt de Sidi-Slimane.

Dans le premier, on trouve principalement le thuya, le chêne vert, le pin d'Alep et dans le second le chêne-liège et l'arbousier. Dans l'un et l'autre, les beaux arbres sont rares et la forêt est peu touffue. Ces régions boisées renferment de nombreux sangliers, lièvres, chacals, renards, porcs-épics, chats sauvages et antilopes ; dans le massif des M'dakra existent quelques panthères.

Au bord des cours d'eau poussent le tamarin qui forme souvent des bois assez étendus (vallée de l'Oum

er-Rbea), le laurier-rose, le ricin et des petits groupes de dattiers.

Quant aux oiseaux, ils existent en grande variété ; on remarque particulièrement les aigles, vautours, faucons, chouettes, corbeaux, geais bleus, etc..., et de nombreux oiseaux aquatiques, cigognes, hérons, grues, bécassines, canards, etc...

Dans son ensemble, la région des Chaouïa est avant tout un pays d'élevage, l'agriculture ne domine que dans les tirs et dans les hamri des Chtouka et des Chiadma. Partout ailleurs l'élevage constitue la principale occupation de l'indigène ; les tribus du plateau moyen et du plateau supérieur, l'arrière-pays, s'y adonnent exclusivement.

Avant tout, pasteurs, ils possèdent d'énormes troupeaux de moutons et de bœufs et un grand nombre de chevaux, ânes, chameaux, mulets, chèvres. Les chevaux sont nombreux et de taille supérieure à celle de notre barbe algérien, mais ils paraissent un peu lourds.

Les ânes et les mulets servent de bêtes de somme et de montures. La volaille est excellente et les œufs donnent lieu à un gros commerce. Casablanca en exporte en Espagne et même en France. Le gibier est abondant ; on trouve des sangliers, du lièvre, du lapin, des perdrix et du gibier d'eau, etc... Depuis quelque temps, l'agriculture s'est cependant rapidement développée et, avec l'occupation française, elle prendra certainement un plus grand essor. Aux environs de Casablanca, les Espagnols font l'élevage du porc sur une assez grande échelle.

La base de l'exploitation agricole est l'orge et le blé, mais on cultive également le maïs, le henné, la fève, le chanvre, le lin destinés surtout à l'exporta-

tion. Dans les jardins, on trouve tous nos légumes de France, tous nos arbres fruitiers, pêcher, abricotier, figuier, etc., ainsi que l'oranger, le citronnier, le cognassier, le grenadier. La vigne est assez rare. Malheureusement les indigènes soignent surtout leurs céréales et se livrent peu à l'arboriculture et à la culture maraîchère ; mais étant donnée la richesse de la flore de la Chaouïa, ils se livrent beaucoup à l'apiculture.

CLIMAT

Le climat de la Chaouïa est d'autant moins doux que l'on s'éloigne de la zone littorale. Il est partout tempéré. Les influences maritimes se font sentir jusqu'à 70 ou 80 kilomètres de la côte.

A Casablanca, la température moyenne de l'année est d'environ 18°, celle de janvier 13°, celle de juillet 23°.

Le thermomètre n'y descend guère au-dessous de 5° pendant les nuits les plus froides de l'hiver et ne dépasse guère 32° pendant les journées les plus chaudes de l'été. Dans l'intérieur, la température atteint 42° et descend à 4° et 5° au-dessous de zéro.

Sur la côte, l'air est généralement très chargé d'humidité. Les brouillards sont très fréquents ; la rosée très abondante est d'une importance capitale pour l'agriculture.

La saison des pluies, interrompue par de longues séries de beaux jours, dure d'octobre en avril. Elle produit une moyenne de soixante-six jours de pluie et une quantité moyenne de 450 millimètres d'eau. Il pleut parfois en septembre et en mai, rarement

en juin, juillet et août. La neige est totalement inconnue.

Les pluies coïncident avec les vents du sud-ouest et le beau temps avec ceux du nord-est. La chaleur ne devient pénible que lorsqu'ils ne soufflent pas. Encore est-elle atténuée par la brise de la mer qui s'élève de dix heures à quatre heures du soir? Les tempêtes sont fréquentes en hiver à l'époque des vents variables et sont très redoutables sur la côte. Les orages, rares sur le littoral, sont assez communs dans l'intérieur et accompagnés d'averses torrentielles.

En résumé, le climat de la Chaouïa est agréable et salubre, humide mais tempéré et égal sur la côte, moins constant et plus sec dans l'intérieur ; le ciel y est très pur et l'atmosphère d'une grande transparence[1].

CENTRES PRINCIPAUX

L'agriculture ayant pris dans la Chaouïa un développement considérable au détriment de l'élevage, la population agricole des tribus a cherché à se fixer, est devenue sédentaire et à ce régime nouveau ont correspondu un accroissement des localités et la création d'agglomérations nouvelles.

Les indigènes ont abandonné peu à peu la tente pour des habitations plus fixes : d'abord les « nouâla », huttes en roseaux de forme cylindro-conique comme les huttes du Soudan. Le « gourbi » en pierres sèches avec un toit en chaume. Enfin le « dâr » dont la forme habituelle est celle d'un cube en maçon-

1. Dr Weisgerber.

nerie blanchi à la chaux, mais souvent le « dâr » est perfectionné ; il comporte un ou deux étages, avec fenêtres sur l'extérieur.

Les « kasbahs » sont des enceintes fortifiées : simples rectangles de murailles en pisé ou vrais châteaux forts comme ceux qui servent de résidence aux caïds. De hauts murs crénelés, des tours de défense entourent la maison du caïd, les logements des serviteurs et des hôtes, des magasins, parfois une mosquée, des jardins, des écuries, etc. Certaines kasbahs ont formé le noyau d'agglomérations assez importantes. La principale est Settat, siège du caïd des Mzamza à 75 kilomètres sud de Casablanca. Settat est une petite ville de 3 000 habitants, commerçants, agriculteurs et pasteurs. Elle possède une mosquée, plusieurs marabouts, un mellah (quartier juif), des boutiques et un marché assez fréquenté. Sur les bords de l'oued Ben Mousa, de belles plantations d'oliviers, de grenadiers, de figuiers, etc... et de cultures maraîchères.

Settat est sur la route de Marrakech au fond d'une vallée étroite et profonde au pied du plateau moyen. Elle fut occupée par nos troupes, la première fois le 15 janvier 1908, puis les 6 et 16 février, 13 mars et enfin définitivement le 6 avril 1908. Depuis cette époque elle est le siège d'une garnison française, la colonne mobile des Mzamza, C. M. M., et elle a été organisée défensivement ; quelques fortins ont été construits sur les hauteurs dominant la ville, le principal est le fort Loubet (cap. Loubet, du 2e tirailleurs, tué le 8 avril 1908).

Les autres kasbahs, Ber Rechid, 42 kilomètres sud de Casablanca (Oulad Harriz), occupée par nos troupes le 14 janvier 1908 ; Dar Ben Ahmed (Mzab),

70 kilomètres sud-est, occupée le 10 mars 1908 ; Dar el-Daoudi (Oulad Si Ben Daoud), 24 kilomètres sud-est de Settat, fin août 1908, n'ont qu'une population de 1 000 à 1 500 habitants. Les kasbahs de Mediouna, 18 kilomètres sud de Casablanca (1er janvier), Fédala, 23 kilomètres est, Bou Znika, 52 kilomètres est (janvier 1908), Dar Sidi Bou Chaib (Oulad Saïd), 20 kilomètres ouest de Settat (10 février 1908), sont complètement abandonnées par les indigènes et sont actuellement le siège de postes français.

En outre, de nombreuses kasbahs sont échelonnées le long des routes principales et servent de caravansérail.

Les Zaouïas disséminées dans tout le territoire des Chaouïa ne sont ni renommées ni importantes ; autour d'elles sont venus se grouper les descendants du marabout et leurs serviteurs, une mosquée, une école, des logements pour les étudiants, les pèlerins. Les principales sont celles de Sidi Hadjaj, de Sidi-Aïssa Mouley Ourdad, de Sidi el-Rhnimine (combat du 15 mars 1908), de Bou Chentouf, de Sidi el-Hachemi, de Sidi Saïd Ben Mâachou.

La « gottâ », enfin, est un domaine taillé par quelque indigène influent dans le territoire de son douar et exploité suivant un système comparable au métayage. Au milieu du domaine est la maison du maître entourée des tentes ou « nouâla » de ses serviteurs. Cette agglomération est entourée d'un talus, d'un large et profond fossé et quelquefois même d'un mur en pisé. Les « gottâs » sont très nombreuses dans le tirs, sur la côte aux environs de Casablanca. L'exploitation agricole les a fait naître. Après la signature de la convention de Madrid, en 1880, qui régla l'internationalisation du Maroc,

elles surgirent de tous côtés et, sous le règne d'Abd el-Aziz, elles augmentèrent considérablement, les indigènes augmentant leur bien-être en refusant de payer les impôts.

Toutes ces agglomérations sont entourées en outre d'un nombre considérable de silos, quelquefois des centaines, servant à conserver les grains. Certains d'entre eux atteignent une profondeur de 8 à 10 mètres.

Ils constituent autour des kasbahs et gottas un obstacle sérieux et même dangereux, leur ouverture béante étant dissimulée dans les hautes herbes, généralement des menthes.

CASABLANCA

Située sur la côte de l'Atlantique, face au nord-est, à 300 kilomètres sud de Tanger, à mi-chemin entre Rabat et Azemmour, à 250 kilomètres soit de Fez, soit de Marrakech, Dar el-Beïda (nom arabe), plus connu sous le nom espagnol de Casablanca, est aujourd'hui le port le plus important du Maroc sur l'Atlantique.

Elle s'appelait autrefois « Anfa » et son origine se perd dans la nuit des temps. Conquise et rasée par les Portugais en 1468, elle fut rebâtie par eux au XVIe siècle, vers 1520, et baptisée de son nom actuel. En 1755, elle fut détruite par le tremblement de terre qui dévasta Lisbonne et, abandonnée ensuite par les conquérants chrétiens, elle retomba alors entre les mains des Berbères. Enfin vers la fin du XVIIIe siècle, le sultan Sidi Mohammed ayant concédé à la Compagnie espagnole Cinco Grémios le droit d'exporter des céréales de Fédala, Casa-

blanca, Mazagan, elle se mit à revivre et à se repeupler. Les ruines d'un comptoir de cette société subsistent encore à Fédala.

Grâce à la richesse du pays Chaouïa dont elle est le centre commercial, elle n'a pas cessé depuis de se développer et de prospérer.

La prospérité de Dar el-Beïda lui vient de sa rade, d'ailleurs mal abritée, mais assez profonde pour recevoir de grands navires. Cette rade est limitée à l'ouest par le cap El-Hank, à l'est par les rochers d'Ou-Kacha et est entièrement exposée aux vents du nord et du nord-ouest. Les vapeurs y mouillent à un mille ou un mille et demi (2 à 3 kil.), les voiliers à 2 milles (4 kil.) et les navires de guerre à un mille et demi (3 kil.) au moins. L'embarquement et le débarquement des voyageurs et des marchandises s'opèrent à l'aide de barcasses d'un faible tirant d'eau pouvant pénétrer dans une petite anse, creusée par les vagues dans la bordure rocheuse de la côte. C'est le port proprement dit de Dar el-Beïda. Par les gros temps, surtout en hiver, ces mouvements se trouvent souvent interrompus par la présence d'une barre énorme qui se forme à un mille de la côte sous l'action du vent nord-ouest, le port est alors consigné à toutes les embarcations sans exception, mais rarement pendant plus de trois à quatre jours consécutifs; à Larache, à Rabat, à Safi et dans les autres ports marocains cette situation dure des semaines et quelquefois même des mois entiers.

Pendant cette période, les navires sont obligés de gagner le large pour ne pas s'exposer à venir se briser contre les récifs dont la côte est hérissée. C'est à cet état de choses que les travaux du port

RECRUTÉS DANS LES TRIBUS SOUMISES, LES GOUMIERS MAROCAINS ASSURENT LA SÉCURITÉ SUR LES CONFINS DE LA CHAOUÏA AVEC L'APPUI DES TROUPES FRANÇAISES. — *Phot. Gréber.*

CASABLANCA. LE PORT. LA DOUANE. ÉTAT ACTUEL A MARÉE HAUTE.

concédés en 1906 à une société française, Schneider et Cie, du Creusot, doivent remédier le plus tôt possible. Les travaux commencés en mars 1907 furent interrompus par les événements du 30 juillet de la même année et ne purent être repris qu'au printemps 1908.

Ils comportaient l'aménagement du port proprement dit et la construction d'une jetée de 1 500 mètres de long en face Sour-Djedid, direction générale nord-est, de manière à briser la barre et abriter les vaisseaux en toutes saisons.

Au printemps 1909, la première partie des travaux était à peu près terminée, la deuxième en voie d'exécution. A moins d'événements imprévus, ces travaux très longs et très difficiles seront terminés dans quatre ans.

La ville est entourée de hautes murailles blanches, flanquées de grosses tours carrées et percées de quatre portes : Bab es-Souk, Bab Marrekech, Bab Rhea, Bab el-Mersa, cette dernière fait communiquer le port avec la douane et c'est sous sa voûte que se déroula le drame du 5 août 1907 (enseigne Ballande).

Quelques-unes des tours de défense et deux bastions faisant face à la mer étaient armés de vieilles pièces d'artillerie servant à saluer l'arrivée d'une lettre chérifienne ou d'un vaisseau de guerre européen, mais ne pouvant plus en imposer aux tribus voisines.

La ville se compose de trois parties, la Medina, le Mellah, le Tnaquer. Dans la *Medina*, les maisons sont construites en maçonnerie, blanchies à la chaux, à toit plat; quelques-unes ont des ornements extérieurs, généralement de style mauresque; elles

sont en partie européanisées par le percement de fenêtres ou d'autres additions qui donnent à Casablanca un aspect bâtard, ni européen, ni maure. Les maisons européennes se trouvent dans la Medina et sont, pour la plupart, bâties à l'espagnole ; en été, on se tient sur les terrasses qui sont surmontées de miradores élevés, d'où la vue embrasse le port et la campagne jusqu'à 4 à 5 kilomètres. La brise de mer y entretient une fraîcheur constante et balaie les émanations de la ville.

L'eau de pluie qui tombe sur les terrasses est recueillie dans des citernes ménagères au-dessous des cours intérieures. Cette eau sert à l'alimentation, celle des puits étant saumâtre. Une partie de l'eau potable est amenée à dos d'âne des sources voisines, principalement de l'Aine Mahzi, de l'Aine Séba, 7 kilomètres est de Casablanca.

Les rues sont relativement larges, mais irrégulières, mal entretenues, pavées avec des galets de la mer placés debout, ce qui ne les empêche pas d'être poussiéreuses en été et boueuses en hiver. C'est dans la Medina que se trouvent les installations commerciales européennes, arabes ou juives ; mais le commerçant a son logement dans d'autres quartiers, le juif dans le Mellah, l'indigène dans le Tnaquer. Le *Mellah*, ou quartier juif, n'est pas aussi strictement limité qu'il l'est dans la plupart des villes marocaines ; là aussi, la majorité des maisons est en maçonnerie, elles ont le même aspect que celles de la Medina mais s'en distinguent par les couleurs criardes, rouge, bleu, orange, vert, dont on les badigeonne. Les Juifs les plus riches ont parfois de jolies habitations. Le Mellah s'étend entre les portes Bab es-Souk et Bab Marrakech et ren-

ferme une population à l'aspect sordide et maladif.

Le *Tnaquer* est un quartier plus caractéristique, habité surtout par l'indigène. Avant les événements de 1907, il était composé presque exclusivement de huttes en roseau, avec quelques constructions en pierre ou en pisé, le long des artères principales. C'est un dédale de ruelles et d'impasses qui sont de véritables cloaques. C'était un foyer d'infection. Après le bombardement du 5 août 1907, ce quartier fut complètement détruit et il ne sortit de ses cendres qu'au printemps 1908. La police française veilla, les huttes en roseau supprimées et les constructions en pierre furent encouragées; les rues furent améliorées et actuellement ce quartier relativement assaini abrite nombre d'Européens.

En dehors des murs de la ville, du côté de Bab Marrakech, existe tout un quartier de huttes, de tentes, d'habitations en pisé représentant le village nègre. C'est le quartier le plus infect de la ville, l'autorité indigène n'existant que de nom et ne voulant s'occuper de rien.

Du côté de Bab es-Souk, également en dehors des murs, s'est élevé depuis notre occupation un autre quartier comprenant de vastes espaces occupés par les magasins, les fondouks servant d'entrepôts pour les grains, les peaux, la laine, amenés de l'intérieur par les caravanes et destinés à l'exportation. Ce quartier est à cheval sur la piste de Mediouna; c'est là que se trouve le Sokko, le grand marché.

Aucun édifice remarquable n'est à signaler dans la ville; on peut toutefois citer en dehors des consulats, le Dar el-Maghzen, résidence de l'Amel (Mouley el Amine), oncle du sultan, qui était gouverneur de Dar el-Beïda mais qui fut remplacé par ordre

de Mouley Haffid, les mosquées dont la principale est Djemma el-Kébir, la Koubba de Sidi Belyoute, patron de Dar el-Beïda, la douane et ses dépendances, la mission espagnole des Pères franciscains avec son école et son église (seule église catholique), la Banque française de la Compagnie algérienne, la Banque d'État du Maroc, une banque allemande ouverte depuis le 1er avril 1909, l'église anglicane située en dehors des murs. La ville est entourée d'une zone étroite de jardins, les uns parsemés de maisons de campagne appartenant, en général, à la colonie étrangère, les autres livrés à la culture arbustive et maraîchère.

La population de Casablanca est évaluée à 30 000 habitants dont les trois quarts sont musulmans ; les Juifs au nombre de 5 à 6 000 habitent le Mellah et en partie la Medina, ils sont artisans, bijoutiers, graveurs, menuisiers, surtout commerçants.

La population musulmane est essentiellement bédouine.

L'élément maure lettré, poli, élégant, n'y est guère représenté que par quelques fonctionnaires et quelques commerçants originaires de Fez, de Rabat ou de Tétouan. Le gros de la population se recrute parmi les tribus voisines, surtout parmi les Me diouna, les Zenata, les Oulad Harriz, les Oulad Ziane.

Les plus sédentaires sont artisans et boutiquiers ; les autres manœuvres, portefaix, ouvriers du port, chameliers.

La colonie européenne était, avant 1907, évaluée à un millier d'âmes dont la grande majorité était constituée par les Espagnols, commerçants, arti-

CASABLANCA. LE GRAND SOKKO OU GRAND MARCHÉ SITUÉ EN DEHORS DES MURS PRÈS DE LA PORTE DE BAB ES-SOUK.

Pl. 31, page 212.

sans, maraîchers, agriculteurs, terrassiers, maçons ; aujourd'hui l'élément européen est évalué à 8 000 hommes environ, dont la grosse majorité est formée par les Français, négociants, industriels, qui ont pour la plupart été attirés par les besoins du corps de débarquement. Les Anglais sont peu nombreux et les Allemands quelques familles seulement, mais leur infériorité numérique est largement compensée par l'importance de leur influence qui, depuis quelques années, s'est accrue considérablement. La caractéristique la plus frappante de la ville est la profusion de drapeaux et de pavillons étrangers que l'on y rencontre.

Casablanca est, en effet, le siège de quatre consulats : ceux de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Espagne et des vice-consulats ou agences consulaires d'Italie, d'Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Suède, Portugal, Hollande, Grèce, États-Unis, Brésil.

Toute la colonie étrangère habite autour des consulats dans la Medina, entre les Portes de Bab es-Souk, Bab Rhea et Bab el-Mersa. A chacun des quatre consulats est attaché un bureau de poste soumis aux règles internationales et les bateaux transportent les dépêches sans distinction des nationalités. La ville n'est reliée à l'Europe par aucun câble, les dépêches sont transportées par la poste jusqu'à Tanger, où les câbles d'Europe et d'Algérie atterrissent, mais plus avancée que beaucoup de villes européennes, elle possède un poste de télégraphie sans fil appartenant à la Compagnie française Popp et Cie. Cette Compagnie, avec l'autorisation du Maghzen, a créé également des postes à Mogador, Tanger, Fez (ce dernier est en

projet), et, depuis le printemps 1909, a adhéré aux conventions postales internationales (prix du télégramme, 0 fr. 50 le mot). Le poste de Casablanca est installé en dehors des murs au nord de Sour Djedid et fonctionne depuis 1907.

L'arrivée des Français et l'installation de la télégraphie sans fil ont maintenant lancé la ville dans le tourbillon du monde; les rues ont été améliorées, des noms français leur ont été donnés, des becs de gaz placés, un jardin public créé, des cafés-brasseries se sont ouverts : une police municipale a été organisée avec un commissaire de police français et des tirailleurs algériens, des indigènes du pays et des Juifs comme agents; un service de voirie assure la propreté de la ville; des hôtels, quatre français et un espagnol, se sont ouverts ou améliorés et assurent à l'étranger, au touriste, un confortable très suffisant et pour un prix relativement modeste (6 à 7 francs par jour).

A Casablanca, les établissements d'instruction comprennent : 1° l'école catholique dirigée par les moines franciscains espagnols : l'enseignement est donné en espagnol, mais les élèves des cours supérieurs apprennent également le français. On trouve parmi les élèves quelques juifs et quelques Européens.

2° L'école israélite, filles et garçons, fondée en 1897 par l'Alliance israélite. Les cours y sont faits en français et sont identiques à ceux des écoles communales de France. Le directeur est un juif français qui a obtenu tous ses brevets en France et son école est protégée, mais non subventionnée, par le Gouvernement français. Elle est actuellement très prospère et les enfants, qui y acquièrent une

instruction assez développée, pourront devenir des agents très utiles aux Français. Nombre d'anciens élèves ont fourni déjà beaucoup de commis et d'interprètes aux maisons françaises de navigation, de commerce ou aux banques, Banque d'État, Compagnie algérienne.

Une école professionnelle est jointe à cette école dans le but de former des tapissiers, des ébénistes, maçons, forgerons, jardiniers. L'école des filles est également très fréquentée ; on y enseigne les mêmes matières qu'à l'école des garçons, plus les travaux d'aiguille et de fabrication des tapis indigènes. Malheureusement les élèves quittent de bonne heure l'école pour se marier.

3° L'école française fondée en 1908 par le ministère des Affaires étrangères français. Cette école est surtout fréquentée par les enfants de la colonie européenne et, étant donné l'accroissement de la population surtout française, elle est destinée à devenir très prospère. Fin 1908, elle comptait environ 60 enfants des deux sexes.

Casablanca possède deux hôpitaux : l'hôpital fondé après le bombardement par les Rothschild, pour venir en aide aux indigènes et surtout aux juifs en détresse, il est actuellement dirigé par le docteur attaché au consulat de France; puis l'hôpital français construit dans Sour-Djedid pour recevoir civils et militaires. Le service de santé du corps de débarquement en a la direction; cet hôpital remplace l'hôpital de campagne des troupes débarquées.

Il existe encore dans la ville une imprimerie avec un journal français : *La Vigie marocaine*; une usine à glace, une minoterie française et une usine distil-

latoire de l'eau de mer installée par la Marine pour le corps de débarquement.

A la sortie nord-est de la ville se trouve la plage dite de Sidi-Belyoute. Cette belle plage longue de 3 kilomètres est le rendez-vous de toute la population cosmopolite de Casablanca et sert de champ de courses à la Société sportive créée en 1908.

Au sud de la porte de Bab es-Souk, à 200 mètres des remparts, se trouvent le cimetière catholique de la colonie européenne et celui, un peu plus vaste, construit par ordre du général d'Amade pour assurer une sépulture digne d'eux et de la France à nos tués et à nos morts. Au centre a été élevé un monument en l'honneur des militaires qui ont arrosé de leur sang la terre des Chaouïa.

Le camp français actuel est situé à 400 mètres au sud de la ville, à cheval sur la piste directe de Ber Rechid, et est organisé défensivement; il s'étend sur un front d'un kilomètre environ.

Au début des opérations et jusqu'au printemps de 1909, il s'étendait en arc de cercle autour de la ville depuis la plage de Sidi Belyoute jusqu'au camp espagnol situé encore aujourd'hui à 1 500 mètres à l'ouest de Bab Marrakech. Il comprenait une série de retranchements que renforçaient quelques maisons organisées défensivement.

La garde de la ville est assurée par une compagnie détachée du camp et le maintien de l'ordre en ville est confié aux polices française et espagnole conformément à l'acte d'Algésiras.

La défense de Casablanca comprend, en dehors de la ligne des camps, une ligne de défense constituée par les forts Provot et Ihler (en souvenir du commandant Provot et du capitaine Ihler, tués sous

CASABLANCA. LE SULTAN ABD EL-AZIZ CAMPÉ A TROIS KILOMÈTRES DE LA VILLE CAUSE AVEC LE GÉNÉRAL D'AMADE (NOVEMBRE 1908).

Pl. 32, page 216.

Casablanca le 3 septembre et le 19 octobre 1907), situés respectivement à 1 500 mètres et 800 mètres de la ville; le premier est construit à proximité de la route de Mediouna, sur la première crête du Sahel, et commande l'accès de la ville du côté de l'est et du sud-est.

Le fort Ihler, à 800 mètres au sud, intercepte la route de Marrakech. Ces ouvrages sont très solidement construits en pierre et affectent la forme d'un carré dont les côtés mesurent 20 mètres de long sur 6 mètres de hauteur. Deux bastions commandent les quatre murs entourés de ronces artificielles. La garnison comprendrait, le cas échéant, 50 hommes d'infanterie et une section de mitrailleuses.

Depuis la fin des opérations, l'importance de ces lignes de défense a bien diminué, sinon disparu, et maintenant ces forts ne servent plus qu'à abriter des disciplinaires.

Un chemin de fer Decauville, à traction animale, relie le port au camp français et, prolongé jusqu'à Ber Rechid, 45 kilomètres sud, sert au ravitaillement des postes de la périphérie reliés également au quartier général et au consulat de France par le télégraphe et le téléphone.

Enfin, un Français a organisé un service de voitures entre Casablanca et Rabat; et Casablanca, Mediouna, Ber Rechid et Settat.

COMMERCE

La région des Chaouïa étant un pays d'élevage et d'agriculture, les principaux articles d'exportation comprennent : les céréales, les peaux, la laine, le fenouil, le millet, la graine de lin, le maïs, les pois

chiches et les fèves. Jusqu'à la promulgation de l'acte d'Algésiras (1906), l'exportation du froment et de l'orge, des chevaux, mulets, bœufs, était interdite sous prétexte que ces denrées et ces animaux étaient indispensables dans un pays sans moyen de communication et dont les habitants sont imprévoyants. L'acte d'Algésiras a supprimé ces prohibitions et chaque puissance peut acheter au Maroc 10 000 bêtes à corne par an.

Jusqu'à maintenant, l'insécurité, l'anarchie n'ont pas permis aux Européens de s'occuper d'agriculture ou d'élevage; ils ont dû recourir au système de la protection qui a été codifié par la convention de Madrid (1880).

D'après cet accord, les Européens peuvent s'intéresser aux entreprises des indigènes en s'associant à eux et ils leur confèrent ainsi la protection de leur puissance vis-à-vis du Maghzen. Les maisons de commerce étrangères, surtout allemandes, ne se sont pas fait faute de profiter des avantages de cette législation. Les unes avancent de l'argent en échange d'une partie de la récolte, d'autres envoient un agent indigène acheter les céréales soit sur pied soit aux marchés. Les grains sont transportés à Casablanca dans d'immenses fondouks pour le tri et le nettoyage avant d'être embarqués.

En général, le protégé reste très attaché à celui qui lui accorde sa protection; car elle lui vaut une sécurité complète et il peut se faire avancer de l'argent à meilleur compte que ses compatriotes non protégés qui sont obligés d'emprunter à des taux exorbitants variant entre 50 et 200 pour 100.

Si le système de protection est nécessaire dans un pays comme le Maroc, où les biens et la vie

sont à la merci d'une fantaisie du Sultan ou d'un favori, il offre aux puissances étrangères un prétexte de se mêler aux affaires intérieures du pays souvent sans raison valable.

Après les céréales, l'élevage du mouton fournit l'occasion d'affaires rémunératrices aux Européens.

Il n'existe pas d'industrie dans la Chaouïa : les femmes fabriquent cependant des tapis de laine, imités des tapis de « Rabat », mais les dessins en sont plus grossiers, les couleurs moins bien assorties et moins bonnes, la teinture végétale ayant été remplacée par l'aniline.

Le commerce indigène est concentré dans deux Souks, l'un intérieur, l'autre extérieur. Les boutiques sont de petites cases rectangulaires où les marchands se tiennent assis et où l'on trouve, en dehors des produits du pays, la plupart des produits importés. Le petit Sokko (celui de l'intérieur) est le rendez-vous d'une foule bariolée et pittoresque : juifs, Européens, indigènes, vaquent à leurs affaires au milieu d'un nombre infini de chameaux, de bourriquets qui interceptent souvent bien inutilement la circulation.

Le grand Sokko (à l'extérieur) présente le même aspect mais est réservé exclusivement à l'élément indigène ; c'est surtout le lieu de vente du bétail, bêtes à cornes, moutons, chèvres, etc...

De nombreux cafés maures et marchands de beignets le sillonnent, tandis que les conteurs arabes charment les badauds. Autour du grand Sokko sont construits d'immenses fondouks où se font les échanges avec l'intérieur et où, pendant la saison des récoltes surtout, viennent chaque jour des centaines de chameaux.

Jusqu'en 1855 les Français et les Espagnols se partageaient seuls le commerce de Casablanca. Les Anglais vinrent alors et en 1870 avaient déjà conquis la première place. L'Allemagne fit ensuite son apparition sur le marché marocain et conquit vite une situation sinon prépondérante du moins très importante. La majeure partie des exportations va aux ports allemands et cette orientation nouvelle a été provoquée par la hausse des céréales dont le prix sur le marché de Hambourg est plus élevé qu'à Londres.

En ce qui concerne les importations, la France et l'Angleterre se partagent la première place ; les Français ont le monopole du sucre et de la soie ; les Anglais du thé et des cotonnades ; la Belgique importe le fer et avec l'Angleterre les bougies ; les Allemands les objets manufacturés à bon marché ; les Espagnols les huiles et les vins en concurrence avec les Français.

En 1906, le commerce de Casablanca, importations et exportations réunies, atteignit le total de 14 076 472 francs dépassant celui de Tanger. Dans ce mouvement la France venait en tête avec 7 648 522 francs, plus de la moitié des échanges; venaient ensuite l'Angleterre avec 3 641 522 francs, puis l'Allemagne avec 1 654 930 francs, les autres puissances suivaient avec des chiffres de beaucoup inférieurs. En 1908, malgré la guerre et malgré l'exonération, les revenus de la douane ont été de 4 millions de francs et le corps de débarquement était exempt des droits de douane.

La monnaie la plus usitée dans le commerce est la monnaie Hassanie (antérieure à 1311 de l'hégire), et la monnaie Azizie. Elle comprend les pièces

de 0 fr. 25, 0 fr. 50, 1 fr. 25 et 2 fr. 50 et 5 francs en argent marocain, dont le change varie entre 145 francs et 160 francs pour 100 francs français. Il n'existe ni papier-monnaie, ni or marocain. Aussi les pièces d'or françaises font-elles prime?

Depuis les événements de 1907, la monnaie française tend à s'introduire dans la Chaouïa, mais malheureusement au grand préjudice des Européens, les indigènes fixant alors leurs prix en argent français sans se préoccuper de la différence existant entre les deux monnaies. Beaucoup de transactions sont aussi réglées en monnaie espagnole.

En résumé, la Chaouïa est une des régions les plus riches du Maroc; la moitié de la surface se prête à l'exploitation agricole et peut fournir un commerce d'exportation florissant, l'autre moitié fournit d'excellents pâturages et alimente de nombreux troupeaux[1]. Les Chaouïa jouissent en conséquence d'une certaine aisance qu'ils songèrent bientôt à utiliser pour lutter contre la rapacité des caïds et les exigences du Maghzen. Quoique Bled el-Maghzen, la Chaouïa refusa bientôt de suivre le sultan Abd el-Aziz dans la voie des réformes économiques qu'il projetait, s'insurgea contre son autorité et l'anarchie régna bientôt en maître dans les tribus.

Que la France rétablisse l'ordre et la sécurité, les Chaouïa, avec leur énergie berbère, se mettront à l'œuvre et feront vite renaître la prospérité qui régnait jadis dans la Tamesna de leurs ancêtres !

1. Dr Weisgerber.

II

TABLEAU DES PERTES SUBIES

PAR LE CORPS DE DÉBARQUEMENT

DEPUIS AOUT 1907 JUSQU'AU 1er JUIN 1908

DATES		OFFICIERS		TROUPE	
MOIS	JOURS	TUÉS	BLESSÉS	TUÉS	BLESSÉS
Août 1907. .	8-10	»	1	3	10
»	18	»	1	3	12
»	21	»	1	»	15
»	22	»	1	»	6
»	28	»	»	3	12
Septembre. .	1	»	1	1	4
»	3	2	»	8	17
»	11	»	»	1	6
»	21	»	1	1	12
Octobre . . .	19	1	»	2	10
Janvier 1908.	1er	»	1	1	5
»	15	1	»	5	19
»	24	»	1	»	7
Février . . .	2	1	4	11	40
»	5 .	»	»	»	3
»	6	»	»	3	13
»	16 et 17	2	3	7	34
»	18	»	1	7	28
»	29	1	1	14	43
Mars	8	»	»	1	10
»	15	»	»	1	4
»	29	2	»	9	15
Avril	8	1	»	2	7
»	12	»	»	»	7
Mai.	4	»	»	»	4
»	11	»	»	»	9
»	16	»	»	3	25
TOTAL.		11	17	86	377

III

LISTE NOMINATIVE DES OFFICIERS TUÉS A L'ENNEMI (1907-1908)

NOMS	GRADES	CORPS	DATES DES AFFAIRES OU LES OFFICIERS ONT ÉTÉ TUÉS
Provot	Chef de bataillon.	1er étranger.	3 septembre 1907.
Benizza.	Lieut. indigène.	2e tirailleurs.	3 septembre 1907.
Pillot.	Lieutenant.	2e étranger.	17 sept. (se noie en secourant un de ses hommes).
Ihler	Capitaine.	1er chasseurs d'Afr.	19 octobre 1907.
Cremadells	Lieutenant.	1er tirailleurs.	2 janvier 1908. Naufrage de *la Nive*.
Ricard	—	3e chasseurs d'Afr.	2 février 1908.
Boulhaut	—	4e tirailleurs.	16 février 1908.
Ahmed ben Mohamed.	—	—	16 février 1908.
Merle.	—	5e chasseurs d'Afr.	29 février 1908.
Sylvestre	—	6e —	29 mars 1908.
Du Boucheron	—	1er spahis.	29 mars 1908.
Loubet	Capitaine.	2e tirailleurs.	8 avril 1908.
Crotel	Lieutenant.	3e chasseurs d'Afr.	Blessé le 15 janvier 1908; décédé en avril 1908.
Fallex	Capitaine.	1er étranger.	Blessé le 2 février; décédé en octobre 1908.

IV

LISTE NOMINATIVE DES OFFICIERS BLESSÉS A L'ENNEMI (1907-1908)

NOMS	GRADES	CORPS	DATES DES AFFAIRES OU LES OFFICIERS ONT ÉTÉ BLESSÉS
Ferraz	Lieut. indigène.	1er tirailleurs.	10 août 1907.
Caud	Capitaine.	1er spahis.	18 août 1907.
Huguet d'Etaules	—	1er étranger.	21 août 1907.
Benoit	—	1er tirailleurs.	22 août 1907.
Massenet	—	13e artillerie.	1er septembre 1907.
Ducimetière dit Monod	Lieutenant.	2e étranger.	21 septembre 1907.
Desfrères	Capitaine.	1er tirailleurs.	1er janvier 1908.
Poirson	Lieutenant.	13e artillerie.	24 janvier 1908.
Passard	Lieut.-Colonel.	1er tirailleurs.	2 février 1908.
De Forgemol	Lieutenant.	1er étranger.	2 février 1908.
Boire	—	2e zouaves.	2 février 1908.
Civatte	Capitaine.	4e tirailleurs.	16 février 1908.
Dupas	Lieutenant.	—	16 février 1908.
Mohamed ben Mohamed	—	—	16 février 1908.
Benet	Capitaine.	2e étranger.	18 février 1908.
Vallée	Lieutenant.	5e chasseurs d'Afr.	29 février 1908.

LA CHAOUÏA

par le Capne Grasset

Échelle, 1 : 1.000 000

1000m 0 k.m. 20 40

Equidistance 100m

OCÉAN ATLANTIQUE

Rbat — Sla — Od Bou Regreg — Od Korifla

Kasba Skrirat — S'Ali — Bou Znika — Kasba Mansouria — Pont Bendin

CASABLANCA (DAR EL BEIDA) — Pont Tedhala — Camp Boulhaut — S'ben Slimane — Ber Rebah — S'Moumène — Mohamed el Madjoub

Ft Alvarez — Dar bou Azza Riguet — Dar ben Houd — Dar ould el Hadj Kassem — Fort Ihler — Tittimelil — S'Hadjaj — S'Brahim — Bou Skoura — Mediouna — Soukel Tnine — Ac Chleuh — Ft Gurgens — Mekouene — Beririhit — Kasba Maggous — Ft Joulas — Oc Dalia — Oad Miloudi — Rhmeau — Camp du Boucheron — S'Acella — Ft Mars — Oc el Aleuch — S'Bjoumène — Kasba Zériouil — Dar el Flek — Sokret el Djaja — Kasba ben Ahmed — Souk el Acba — Kasba Kramlichi — Ac el Hadj el Arbi — Ac Beida — Ft Louber — Settat — S'Hadjaj — S'Mohamed el Hachemi — Kasbet el Aïachi — Mechra bou Laouane — S'el Ghali — S'Ali bou Ken Rouba — Talouit — Dar el Daoudi — Temassine — Raibane — Mechra ech Chair — Azemmour — Camp de Bou Beker — Poste de S'Ali — Camp de BouNouala — Ber Rechid — Zet el Mekki — S'el Aidi — S'Rhnimine — Dar ould Fatima (Dar Ksibat) — Dar el Kebir (Ben Hammani) — S'Jebir — S'Mohamed el Mekki — S'Nader — S'Daoud — S'Abd el Berrim — Mgarto — Ac Beida — Ac el Hadj el Arbi — Ac el Hadj el Arbi — Ac el Hadj el Arbi

OUVRAGES CONSULTÉS OU CITÉS

Géographie du Maroc, Joseph Canal.

Bulletin du Comité du Maroc, Dr Weisgerber.

Les Chaouïa, Dr Weisgerber.

Les journées de Casablanca, Georges Bourdon.

Au Maroc avec le général d'Amade, Reginald Rankin, correspondant du *Times*.

Impressions de Campagne, Reginald Kann, correspondant du *Temps*.

Journal officiel.

Questions diplomatiques et coloniales.

Conférences faites aux Officiers de la Garnison de Quimper en 1910.

TABLE DES GRAVURES

Pages

PLANCHE 1. — Le général d'Amade. . . . . FRONTISPICE

— 2. — Panorama de Casablanca. Vue prise par le ballon à 300 mètres de hauteur en janvier 1908. 4

— 3. — Village nègre en dehors des murs près de la porte de Marrakech détruit par le bombardement. — Par le mauvais temps, une barre énorme ferme le port de Casablanca. 8

— 4. — Le goum algérien qui faisait surtout service d'éclaireurs était composé de volontaires montés à leurs frais et son effectif était de 150 hommes. — L'oncle du Sultan, Mouley el-Amine, vient au camp rendre visite au général Drude. 12

— 5. — Batterie installée dans une kasbah près du port de Casablanca. Elle essaya de répondre au feu du *Galilée*. — La porte de Bab es-Souk. A gauche une brèche d'obus de la marine laisse apercevoir les maisons du Mellah, quartier juif. 20

— 6. — Tout a été détruit, les coffres-forts même n'ont pu échapper aux pillards. — La grande rue de la ville, actuellement rue du Commandant-Provot 24

— 7. — Casablanca, le camp des troupes françaises jusqu'en octobre et novembre 1907. Le camp de l'artillerie. Dans le fond, les jardins de la ville et les villas de la colonie étrangère. — Troupes et chevaux sur le *Vinh-Long* 40

Pages

PLANCHE 8. — Casablanca. Les cercueils sont amenés sur des arabas jusqu'au port et embarqués pour la France. — Un cavalier marocain en parlementaire au camp français déclare à des tirailleurs algériens que jamais sa tribu ne fera sa soumission aux Français. 44

— 9. — Pendant les reconnaissances autour de Casablanca, en novembre et décembre 1907, un ballon-signal attaché à un mulet suivait les troupes 48

— 10. — L'infanterie se porte à l'attaque de Taddert. 52

— 11. — Une section de 75 en action. Dans certain combat il a été tiré plus de 150 coups par pièce. 56

— 12. — Les mitrailleuses du 2e tirailleurs en action au combat du 21 septembre 1907 62

— 13. — Cavaliers marocains attendant sur la crête du fort Provot le résultat de l'entrevue de leurs délégués avec le général Drude. . . 64

— 14. — Casablanca (Dar el-Beïda) quartier Bab es-Souk, vu à 300 mètres de haut. — Le camp n° 2, novembre 1907, vu à 500 mètres. Baraques construites pour l'hivernage des troupes. 68

— 15. — Après la prise des camps de Taddert et de Sidi Brahim, de nombreux indigènes se présentent à nos avant-postes et demandent à rentrer à Casablanca. 72

— 16. — Casablanca. Les dames de la Croix-Rouge et des médecins assistent au port à l'embarquement des malades ou blessés évacués en France ou en Algérie 80

— 17. — Cavaliers marocains se portant à l'attaque, combat du 6 février 1908. 100

— 18. — Settat. Incendie du village nègre après le combat du 6 février 1908. Au premier plan, goumiers algériens 104

Pages

PLANCHE 19. — Les Sénégalais, leurs femmes et leurs enfants. Huttes construites par eux dans leur camp. — Les tirailleurs sénégalais arrivant au camp de Casablanca en avril 1908. 132

— 20. — Bou-Znika. Le camp des troupes dans l'intérieur de la kasbah. — Camp Du Boucheron. A l'horizon, les hauteurs de Dar Bou Azza ben Slimane. 136

— 21. — Fort Sylvestre à 2 kilomètres au sud du camp Du Boucheron. — Camp Du Boucheron, les retranchements construits par la légion 140

— 22. — Panorama de Settat avec le camp de la colonne mobile des Mzamza. Sur la hauteur, à l'horizon, le fort Loubet 144

— 23. — Le fort Provot, construit par ordre du général Drude pour surveiller la direction de Mediouna. Dans les tourelles, poste de mitrailleuses. — Le général d'Amade visite la kasbah Ben Ahmed en ruines ; au premier plan, à droite, le lieutenant-colonel du Fretay, des chasseurs d'Afrique . . . 148

— 24. — Sidi ben Slimane. Bivouac de la colonne mobile au camp Boulhaut. 156

— 25. — Devant Azemmour, le général d'Amade attendant la réponse à son ultimatum. — Azemmour, le marché El-Bab Medina. Le général d'Amade rentrant de Mazagan traverse la place. 160

— 26. — Traversée de l'Oum er-Rbea devant Azemmour par le 2e tirailleurs algériens. — Azemmour. Les remparts sur l'Oum er-Rbea. 164

— 27. — Fantassins et cavaliers du 1er goum marocain 168

Pages

PLANCHE 28. — Disposition en carré des troupes en reconnaissance sous le commandement du général Drude. Retour du combat du 21 septembre 1907 172

— 29. — Le consul de France à Mazagan et Si Allall, le pacha nommé par nous à Azemmour, viennent au camp de Sidi Ali 176

— 30. — Recrutés dans les tribus soumises, les goumiers marocains assurent la sécurité sur les confins de la Chaouïa avec l'appui des troupes françaises. — Casablanca. Le port, la douane, état actuel à marée haute. 208

— 31. — Casablanca. Le grand sokko ou grand marché situé en dehors des murs près de la porte de Bab es-Souk 212

— 32. — Casablanca. Le Sultan Abd el-Aziz campé à trois kilomètres de la ville cause avec le général d'Amade (novembre 1908). . . . 216

Carte de la Chaouïa.

Plan de Casablanca et de ses environs.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE PREMIER. — L'INTERVENTION FRANÇAISE A CASABLANCA.

Aperçu de la situation politique de la France au Maroc. — Massacre et pillage de Casablanca (juillet 1907). — — Ses causes. — Une intrigue marocaine. — Arrivée du *Galilée*. — Débarquement de marins. — L'enseigne Ballande et le guet-apens de la Douane. — Bombardement de la ville. — Arrivée des forces navales et des troupes du général Drude. — Occupation de la ville. — Les camps 1

CHAPITRE II. — OPÉRATIONS SOUS CASABLANCA JUSQU'AU 11 SEPTEMBRE 1907.

Combat du 18 août 1907, 2e attaque des camps. — 21 août, 3e attaque des camps. — Reconnaissance du 22 août. — Alertes continuelles sous les murs de la ville. — Situation des camps. — Premiers renforts. — Combats des 28 août et 1er septembre. — Combat de Sidi Moumène. — Le ballon captif le *Dar el-Beïda*. — Prise du camp de Taddert. — Ouverture des négociations 31

CHAPITRE III. — AUTOUR DE CASABLANCA. — PREMIÈRES OPÉRATIONS DU GÉNÉRAL D'AMADE.

Combat de Sidi Brahim; ses conséquences. — 2e combat de Taddert. — Situation à la fin de l'année 1907. — Le général d'Amade remplace le général Drude. — Prise de Mediouna. — Arrivée et projets du général d'Amade. — Les renforts. — Occupation de Bou Znika. — Ber Rechid. — 1re affaire de Settat 61

CHAPITRE IV. — OPÉRATIONS AUTOUR DE BER RECHID ET CONTRE LES M'DAKRA.

Les colonnes du Littoral et du Tirs. — Affaire d'Aïne Mekoune (24 janvier 1908). — Combat de Dar Ksibat (2 février). — Affaire de Zaouïet el-Mekki (5 février). — 2e affaire de Settat. — Chez les Oulad Saïd. — Combat de Sidi Abd-el-Kerim (18 février). — Combat de Ber Rebah (16 et 17 février). — Combat des Rfakha (29 février) 91

Pages

CHAPITRE V. — OPÉRATIONS CONTRE LES M'DAKRA, LA MEHALLA HAFFIDIENNE ET LES TRIBUS DE L'OUEST.

1re affaire de l'oued Aceïla (8 mars). — Kasbah ben Ahmed. — Revue du 11 mars. — Combat de Sidi el-Rhnimine (15 mars). — La mission Regnault-Lyautey. — 2e affaire de l'oued Aceïla (29 mars). — Installation du détachement régional des M'dakra (D.R.M.). — 3e affaire de Settat (8 avril). — Installation de la colonne mobile des Mzamza (C.M.M.). 119

CHAPITRE VI. — OPÉRATIONS CONTRE LES M'DAKRA (*fin*). AZEMMOUR.

Reconnaissance autour de Settat, Kasbah ben Ahmed. — Du Boucheron. — Combat de l'oued Zamrène (11 mai). — Combat de l'oued Dalia (16 mai). — Installation du camp Boulhaut. — Occupation d'Azemmour (juin). — Le camp de Sidi Bou Becker. — Le 14 juillet à Casablanca. — Armement et procédés de combat des Chaouïa et des Français. — Conclusion. . 147

APPENDICES. — COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LA CHAOUIA.

Histoire 183
Orographie 189
Hydrographie. 192
Géologie 197
Flore et faune. 200
Climat 203
Centres principaux 204
Casablanca 207
Commerce 217

TABLEAU DES PERTES SUBIES PAR LE CORPS DE DÉBARQUEMENT. 222
LISTE NOMINATIVE DES OFFICIERS TUÉS A L'ENNEMI. 223
LISTE NOMINATIVE DES OFFICIERS BLESSÉS A L'ENNEMI. . . . 224
OUVRAGES CONSULTÉS 225

Imprimerie F. SCHMIDT, Paris-Montrouge.

DT
324
G7

Grasset, Alphonse Louis
À travers la Chaouïa

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 30 22 07 006 7